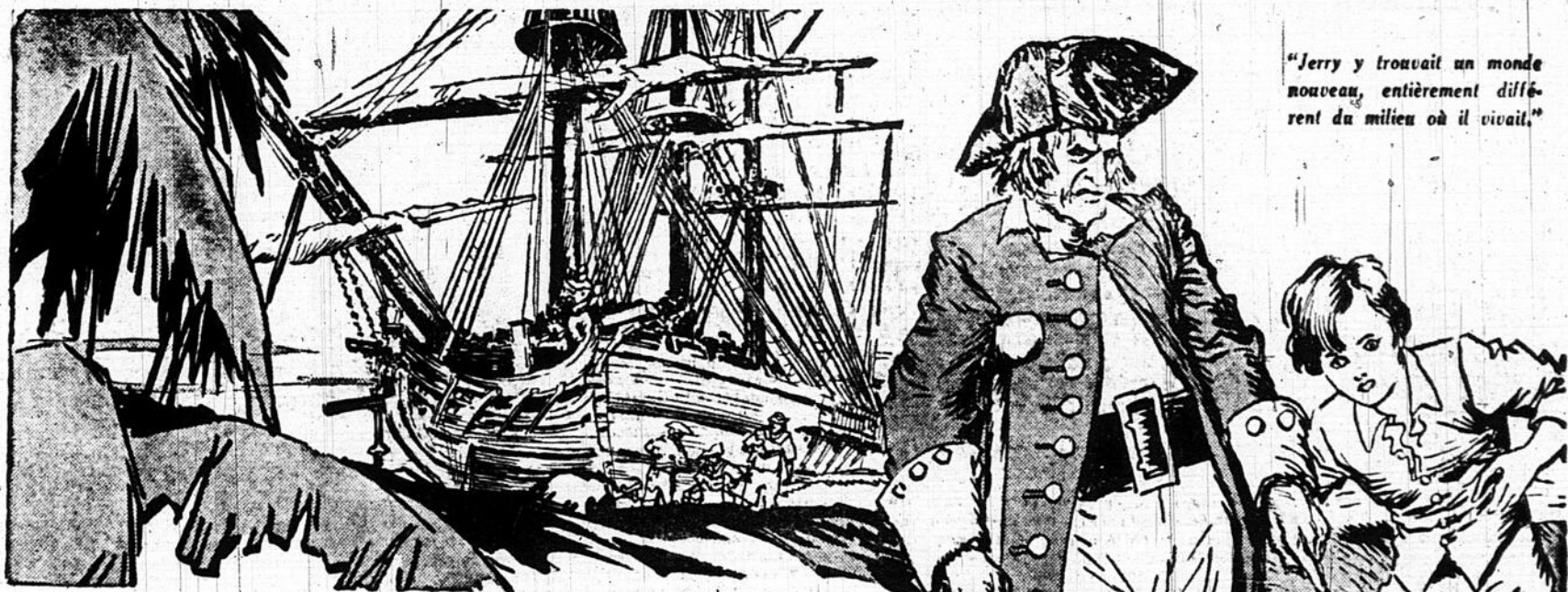


L'ILLUSTRATION

section magazine



L'authentique découverte d'un TRÉSOR caché

COMME le font chaque jour des milliers d'enfants américains, canadiens, français et anglais, les petits-enfants de grand-papa Flaherty jouaient aux pirates. En soi, cela n'a rien de bien extraordinaire. Mais... attendons la fin de l'aventure! Et voyons d'abord comment tout cela commença.

Le petit Jerry Miller, dix ans, fouillant un jour, par désœuvrement, dans le grenier de la maison paternelle, fit la découverte d'un vieux livre poussiéreux, aux coins racornis, qu'il feuilleta par curiosité. C'était un roman de Stevenson, le plus célèbre des romans de Stevenson: "Treasure Island" (L'île au trésor). Comme il était dès le début question de pirates et de loups de mer, on s'imagina que le petit Jerry ne fut pas long à en commencer la lecture, dans le grenier de la petite maison de Denver où il habitait.

Jerry y trouvait tout un monde nouveau, entièrement différent du milieu où il vivait. La lecture terminée, il prêta le bouquin à Donald, son cadet d'une année, l'engageant à le lire au plus tôt. Donald, après avoir fini de lire "L'île au trésor", prêta à son tour le vieux livre à son compagnon de jeu, LeRoy Jungerfermon qui le remit ensuite à Mary Lou et Marjorie Miller, jumelles de six ans, sœurs de Jerry.

Comme tous ces marmots ne cessaient de rêver de cette île fabuleuse, ils se mirent bientôt à jouer à l'île au trésor. Transformés, — oh! très sommairement! — en pirates, ils se mirent à la recherche d'un trésor enfoui dans les sables de la campagne désertique environnant la cité de Denver, Colorado. S'il est vrai que cette région est riche en mines d'or, il n'en est pas moins vrai que nul endroit de la terre ne se prête moins à l'enfouissement de trésors par les pirates des siècles précédents. Mais voilà! De bons pirates, qui connaissent bien leur métier, doivent avant tout se procurer un bateau. Et les marmots n'avaient pas de bateau. Qu'à cela ne tienne, dit Jerry Miller, avisant un camion placé près de sa maison.

En un clin d'œil, le camion fut transformé en bateau. Des balais et quelques guenilles aux couleurs disparates eurent bientôt fait de constituer une mâture. Un vaisseau de pirates ne serait pas complet, — toujours d'après Stevenson — sans un perroquet. Bah! la maman de Jungerfermon en avait un; il fit l'affaire, car l'oiseau au plumage bariolé eut la délicatesse d'accepter son nouveau rôle sans rechigner. Quant aux indispensables couteaux et poignards, on n'eut aucune peine. Les couteaux à pain firent l'affaire.

Une fois prêt, tout l'équipage prit place à bord, avec une excellente provision de biscuits soda qui tenaient lieu de biscuits de mer. "Allons-y!" s'écria farouchement Jerry. Comme le camion se trouvait sur une butte en pente très inclinée, on n'eut qu'à retirer les freins pour que l'étrange embarcation commence immédiatement à descendre la colline dans son excursion de piraterie. Malencontreusement, le camion vint donner juste dans la clôture de la cour de Mme Mulvaney; aucun membre de l'équipage ne fut blessé dans cet abordage imprévu, qui eut cependant le don de faire accourir une Mme Mulvaney furieuse, hors de toute description, et le propriétaire du camion, à qui l'indignation ne coupait pas du tout la parole.

L'excursion se termina donc de cette lamentable façon. Le vaisseau des pirates reprit la route d'un garage à l'abri de toute piraterie, les couteaux à pain réintégrèrent les

paisibles cuisines tandis que le perroquet retrouva un plus calme juohoir.

Mais les jeunes pirates ne se contentaient pas pour battus par ce premier échec. Si la première excursion était restée infructueuse, si le navire s'était échoué, rien ne les empêchait de creuser pour déterrer le trésor enfoui. L'équipage tint donc un conciliabule jusqu'aux inquitètes oreilles de Mme Miller. Comme toutes les mamans soucieuses de la propreté de leurs petits et... de leur cœur, elle s'opposa catégoriquement à ce projet. "Jerry, dit-elle, je veux bien que tu joues avec tes amis, mais à condition que tu trouves autre chose que de creuser des trous dans la cour, tu m'entends?"

Jerry eut beau prier, supplier, se fâcher tout rouge, parlementer, risquer un compromis, rien ne put ébranler la négative détermination de Mme Miller.

— Ah! ben, d'abord, y a pu moyen de s'amuser? fit-il exaspéré, en jetant tristement la pelle dans un coin.

Et en enfants sages et obéissants, les confrères-pirates s'adonnèrent à un autre jeu.

Mais voilà! Au cours de l'après-midi, Mme Miller dut se rendre en ville pour faire quelques emplettes. Doué d'une profonde psychologie appliquée, le petit Jerry savait que sa mère s'absentait toujours assez tard lorsqu'il s'agissait de visiter les magasins. La tentation fut trop forte. Les pirates décidèrent d'enfreindre la prohibition de Mme Miller et de creuser la terre pour chercher le trésor des pirates. On aurait bien le temps, pensa-t-on, de remettre la terre en place avant son retour!

Avant de creuser, il fallait établir la carte de la région à explorer. Car d'après Stevenson, les pirates ne fouillent jamais au hasard. Il faut, — c'est indispensable, pensez-y! — un point de repaire. L'un fournit un bout de papier, l'autre un crayon, et l'on se mit à tracer une carte très compliquée de l'île au squelette. (L'honnête cœur de Mme Miller dut avoir bien honte de se voir affublée d'un tel nom.)

Jerry, toujours capitaine de l'équipage en déroute, prit le commandement général de l'expédition et la direction des opérations. D'après la carte imaginaire, le trésor devait se trouver à proximité du côté nord de la clôture. C'est donc là que les pioches et les bèches se mirent à fouiller les entrailles du sol.

Mais soudain... ô stupeur, ô joie, ô prodige! les yeux incrédules des enfants éblouis tombèrent sur de l'or, de l'or pour vrai, de l'or pur, en pépites! enfin, de ce précieux métal jaune pour lequel combattaient et s'entretuaient, comme dans Stevenson, les authentiques pirates.

Après avoir constaté le brillant du métal aurifère, Jerry s'en fut en courant porter le trésor à son grand-père afin que ce dernier puisse en établir positivement la nature. En voyant la pépite soumise à son examen, grand-papa Flaherty lâcha tout, pipe, journal et lunettes, pour

courir à l'endroit où son petit-fils avait déterré le précieux trésor. De ses mains, il enleva encore quelques pépites pour trouver, dessous, des pièces d'or, non plus du métal informe, mais des pièces d'or qui devaient être en circulation aux Etats-Unis lorsque les premiers chercheurs d'or vinrent creuser le sol pour y trouver des richesses de métal précieux. Il y en avait en tout pour \$480.001.

POUR VOUS MESDAMES

Ce qu'en pense **JOVETTE**

Façons de carême



— C'est vrai que le carême est commencé! me dit l'autre jour, en m'abordant, ce brave Pierre. Lui si gentil d'habitude, il m'a dit ça avec un air déplaisant. — Comment, Pierre, mais c'est parce que j'ai fait une grippe d'une semaine que tu te moques comme ça de ma pauvre figure? Il m'a répondu que je ne comprenais rien aux salutations et qu'il en avait bien fini lui, avec la vieille rengaine du "Car va!" Je te dis cela qu'il continue, parce que tu as ton caluron noir de l'an dernier, et...

— Mon caluron! tu y vas. Pourquoi pas mon chapeau. Mais Pierre, depuis quand parles-tu argot avec cette allure de gaieté folle que je ne te connais...

— D'abord, un chapeau de l'an dernier, les femmes, (du moins la mienne) appellent ça un caluron, et il n'a pas place avec les autres dans la boîte fleurie; elle le pose sur un abat-jour, sur le panier à papier ou dans le tiroir aux souliers.

— Oui, mais en voilà une façon de parler carême et d'être exhubérant et gai comme un matin de Pâques!

— Je prends de l'avance, parce qu'au matin de Pâques tu ne me verras pas cet air reposé. Et je m'attriste d'avance rien que d'y penser. Songe que pendant quarante jours, je n'entendrai pas parler chiffons, dentelles, petits tailleurs, fourrures, ensembles fleuris, bals, diners à la maison. Ma femme s'est imposée l'humiliation de me donner droit de parole et de l'arrêter quand elle ira trop loin... Je jubile, je me sens plongé dans une fumée de silence, d'opium, enfin quelque chose comme un mandarin qui aurait trouvé le dernier mot de la sagesse et de la paix... comme un disciple de Mahomet qui toucherait le Nirvana... je suis heureux, embrasse-moi!

En pleine rue. En temps de carême. Non mais le monde est bouleversé. Voilà que les hommes vont faire leurs Pâques avant nous, avoir des airs de fête pendant que nous nous morfondons dans nos vieux atours... en faisant des neuvaines.

Mais ce pauvre Pierre, au fond, il ne l'a pas volé de se reposer un peu. Et puis si sa femme apprend qu'il m'a embrassée en pleine rue, eh! bien, on peut toujours dire que c'est une pénitence. D'abord, il n'était pas obligé.

Jovette.

Grand-père vous n'êtes pas vieux

Vous parlez toujours de votre âge,
Comme si vous aviez cent ans,
Grand-père, vous n'êtes pas sage
Nous protestons et je prétends,
A voir votre malin sourire,
Votre bouche et surtout vos yeux,
Que tout le monde peut y lire:
"Grand-père, vous n'êtes pas vieux."

Car enfin, raisonnons ensemble,
A quoi connaît-on un vieillard?
Son esprit baisse, sa main tremble;
Il est de trente ans en retard;
Sans cesse il gourmande, il sermonne,
Il est triste et sentencieux,
Il n'est écouté de personne,
Grand-père, vous n'êtes pas vieux.

D'ailleurs, votre acte de baptême
Est depuis longtemps périmé,
On reste jeune tant qu'on aime
Puis on rajeunit d'être aimé;
Grand-père, vous aimez encore
Nous le savons à qui mieux mieux,
Et vous savez qu'on vous adore,
Grand-père, vous n'êtes pas vieux.

G. NADAUD.

Patricia Ellis, l'une des plus populaires étoiles de l'écran est aussi reconnue pour son élégance dans la colonne d'Hollywood. Elle porte ici l'un des plus attrayants costumes de plage que nous verrons sans doute dans la collection printanière. Il s'agit d'un crêpe rayé, romain. Le bas de la robe est retourné vers l'arrière. Le boléro s'enlève et laisse voir une blouse de linon jaune safran comme le fond de la robe.



GRAPHOLOGIE

NOTE. — Faites analyser gratuitement votre écriture et celle de vos amis en envoyant un fragment de lettre à notre graphologiste SABINE SABIN, L'ILLUSTRATION, casier postal 1480 Montréal.

OMER. — Votre ami est bien discret non seulement vis-à-vis des autres, mais surtout quand il s'agit de lui-même. Si on est admis dans son intimité, on a su toucher la corde sensible de la confiance qui n'est pas facile à trouver. Sens des affaires et de la méthode pour arriver à ses fins. Intuition vive.

HILDA. — Voici un tempérament dont le contrôle est presque assuré en ce sens que vous ne faites pas souvent de gaffes. Hilda observe et parle peu. Elle est aussi exclusive; si elle aime, tant mieux pour ceux qui ont su gagner cette faveur. Mais si on la trompe...

LEVRES CLOSES. — C'est à vous qu'il faudrait répéter ce vers: "L'aimé, c'est toujours l'autre," mais n'empêche que cette inconstance que vous ne voulez pas et qui vous est naturelle vous rend parfois bien malheureuse. Peu de vouloir, parce que le cœur est changeant et puissant, mais l'esprit aurait bien raison souvent de remporter quelque victoire.

COEUR D'OR. — Oui, on peut toujours compter sur vous dans les moments difficiles, et si impétueux que soit votre caractère, la rancœur n'y entre pas. Grande puissance amoureuse que vous dévoilez rarement mais une fois pour toutes. L'esprit gouverne bien et vous ne raisonnez pas longtemps avec vos sentiments.

LUCETTE. — Lucette est gaie ou triste selon le temps qu'il fait; c'est une impressionnable, mais ce n'est jamais sérieux, parce qu'une émotion en suit une autre de bien près et que vous cherchez le soleil plutôt que les ombres. Nature démonstrative qui va d'après l'impulsion et ne dissimule rien de sa sincérité.

M. A. C. — Ame sereine qui a pourtant à son crédit bien de l'expérience payée de sacrifices, mais que la vie ne put rendre amère quoi qu'elle apporte. Vous attirés à la confiance par un charme que vous semblez ignorer dans votre modestie. Peu d'initiative et de désirs modérés.

IMMORTELLE. — Tant de désirs et tant d'enthousiasme ne peuvent vous faire une vie ennuyeuse mais comme elle doit être tourmentée! Plus obsédée que rêveuse, souvent. Vous voudriez plus de richesse que d'amour, plus de luxe que de fortune. La responsabilité ne vous effraie pas et vous avez le sens de l'honneur très développé pour peu qu'il s'agisse de votre parole et de vos convictions.

DONDOLA. — Votre ami, ne manque pas de philosophie et je lui donnerais bien un peu de ma confiance sans trop le connaître. Les traits saillants de son écriture disent la franchise et la loyauté. Un peu d'orgueil, mais de la fidélité.

ALAMBIC. — Nature entreprenante qui ne manque jamais de confiance en ce sens que la volonté est là sur laquelle vous comptez. Vous n'allez jamais sans but, pour peu que vous entrepreniez. De la méthode, de la mémoire et une façon intelligente de procéder en amour comme en affaire.

GASTON D. — Nature expansive et délicate. Beaucoup de nuances dans les sentiments. Peu d'initiative personnelle quand il s'agit d'une affaire commerciale, mais de la pondération et du jugement qui vous aideront quand même. Votre initiative serait plutôt astistique, et scientifique. Confiance en autrui et jovialité.

LUCIENNE. — Une enthousiaste et une ardente. La générosité de Lucienne est parfois de la prodigalité. Le cœur est bon, même il arrive qu'il est trop bon. Cette inégalité vous fait alors difficile à comprendre. Beaucoup de sentiment, d'ambition et d'enthousiasme, le tout selon le jour, selon l'heure, selon votre état d'âme.

DOUCE HIRONDELLE. — On vous croirait apathique, mais ce n'est que du calme et de l'observation. Nature qui gagne à ce qu'on la connaisse intimement. Alors on voit une toute autre nature, intéressée, pleine de jugement et de mesure. Du goût pour les choses de l'esprit; la lecture est votre distraction. Intuition.

JE SUIS X. — Nature douce et je ne serais pas surprise que l'on abuse de sa douceur. Elle voudrait obliger tout le monde et ne trouve jamais qu'elle a trop fait. Sens de l'élégance et de la distinction. La réserve que vous possédez ne vous rend pas froide, parce que vous avez toujours le cœur dans la main.

Mondanités

Mme Ernest Laliberté et sa fille, Simone, de Winnipeg, feront un séjour à Montréal et aux Trois-Rivières.

Sous le patronage de Leurs Excellences le gouverneur-général et la comtesse de Bessborough, un festival des œuvres de Mme Marie-Labrecque aura lieu, le 24 mars au "His Majesty's". Parmi les autres membres du comité d'honneur, mentionnons: lady Gouin, lady Drummond, lady Roddick, le Maire de Montréal et Mme Camille Houde, le lieutenant-colonel et Mme Wilfrid Bovey, l'honorable et Mme Athanase David, M. et Mme Graham Wrinkwater, M. et Mme Ernest Tétréau, M. et Mme A. Raymond, M. Olivier Maurault, p.s.s., M. Douglas Clarke, M. et Mme E. Lapière, M. René du Roure, Mlle F. Saint-Jean, M. et Mme J. Gélinas, M. et Mme G. Pelletier, M. et Mme Emile Vaillancourt et M. Jean Lallemand.

AU COUVENT D'HOCHÉLAGA. — Une partie de cartes organisée par l'Association des Anciennes Elèves au profit des missions et des enfants pauvres, a eu lieu, le mercredi, 13 mars, à 2 h. 30, au couvent d'Hochélagas. Toutes les anciennes élèves et leurs amies étaient cordialement invitées.

Ont souscrit en faveur du Conservatoire National de Musique: l'honorable E. L. Patenaude, l'honorable Arthur Sauvé, MM. Victor Marin, J.-B. Denys, le docteur Maurice Bonnier, Mlle O. Gauthier, de St-Hyacinthe, M. l'abbé Eugène Gareau, MM. Edmond Desaulniers, Joseph Boudreau, Lucien Bouteau, Mlle Jeanne Barabé, M. Jacques Massicotte, Mlle Laurette Faguy, Berthe Gagnon, M. l'abbé Albert Pineault, MM. Gérard Savard, Harry Bernard, de St-Hyacinthe, J. W. Smith, H. Lachapelle, C. E. Demers, G. J. Butler, J.-B. Robitaille, le docteur H. Deslauriers, M. E. Bourgeau, Mlle Marie-Louise Marsolais, Hélène Grenier, M. Gerald Lajoie, Mlle Evelina Turgeon, de St-Eustache, M. Michel-G. Ducharme, de St-Eustache, Mlle Irène Lapière, de Val Morin, Mmes Albert Lapière, de Val Morin, E. Bélie, du Lac à la Truite, A. Fournelle, de Ste-Agathe, J. P. Riopel, de Ste-Agathe, Mlle Maria Reid, Angéline Reid, Yolande Dupuis, MM. Frank Hurlubise, Eugène Quenneville, de Valleyfield, Joseph Quenneville de Valleyfield, Joseph Vézina, J. Arthur Archambault, John Taylor, de Longueuil, Mme A. Drapeau, de Longueuil, M. Paul Pratt, de Longueuil.



Souffrez-vous d'insomnie?
PRENEZ SLEEPER ET DORMEZ BIEN!
Le sommeil est indispensable à la santé physique et mentale. Sleeper calmera vos nerfs et vous apportera un repos réparateur. SLEEPER, en vente dans toutes les pharmacies, ne contient pas de narcotiques. Sur réception d'un timbre de 10c vous recevrez un généreux échantillon. Pour commandes de gros appelez: LA 2269 ou voyez: SLEEPER REG'D. Edifice Castle, Montréal.

Le courrier de Lucie

L'ILLUSTRATION a retenu les services de Lucie Préchamps qui dirigera désormais cette chronique dans notre édition du samedi soir. Toutes nos lectrices et même nos lecteurs, sont bienvenus à cette colonne; Mlle Préchamps répondra, dans le courrier, à toutes les questions. On voudra bien adresser comme suit: "Mlle Lucie Préchamps, Edition du Samedi soir, "L'ILLUSTRATION", Case postale 1480".

QUESTION. — Mes parents ont toujours rêvé pour moi d'un mariage mondain vraiment social. Sans les contredire, je ne pense pas comme eux pour la bonne raison que j'aime quelqu'un qu'ils n'aiment pas. C'est un brave garçon qui n'a que son salaire, mais raisonnable, le salaire autant que l'homme. J'ai 26 ans et ai subi deux déceptions amoureuses sur des sujets choisis par mes parents. Que me conseillez-vous dans la situation présente?

NI LAIDE NI JOLIE!

REP. — Je crois qu'à votre âge vous pouvez prendre l'initiative de vous marier et à plus forte raison pour les déceptions que vous ont causées vos premières amours. Il est toujours pénible d'aller à l'encontre des vus des parents, mais il arrive des circonstances où on peut concilier et leur bonheur et le sien propre. Je vous conseillerais de suivre votre inclination ou votre conviction, c'est vous qui le savez.

QUESTION. — Je vous serais reconnaissante si vous vouliez m'aider d'un conseil dans la situation où je me trouve. Je suis courtisée par deux amis sérieux; mes parents optent pour l'un et moi pour l'autre. Je ne voudrais pas leur déplaire et il est difficile maintenant de me faire une raison. Tous deux ont bon caractère. Que me conseillez-vous?

LIOLA.

REP. — Il faudra toujours finir par faire un choix, et puis il est à considérer que c'est vous-même qui vivrez avec votre mari et non vos parents. Ils ont bien le droit de vous donner un conseil et de vous raisonner un peu, mais pas plus. C'est toujours pénible de contrarier quelqu'un qu'on aime, mais la situation est trop délicate pour que vous n'en preniez pas vous-même votre part sans vous laisser influencer outre mesure. Et je crois qu'à la fin tout s'arrangera bien vis-à-vis de vos parents ou alors ils ne sont pas beaucoup soucieux de votre bonheur.

QUESTION. — Est-ce au jeune homme à donner le bras à la jeune fille sur la rue?

TOUJOURS TIMIDE.

REP. — Oui, c'est au jeune homme, répondant à votre deuxième question, vous pouvez envoyer cette carte. A votre troisième question; vous auriez plus de suggestions en visitant les rayons de modes pour la circonstance.

* * *

QUESTION. — Pensez-vous qu'une jeune fille timide puisse faire son chemin dans le monde aujourd'hui? Fera-t-elle mieux de faire tout en son possible pour chasser cette timidité? Que lui conseillez-vous? Y a-t-il des livres pour développer la facilité de la conversation?

FIFINE.

REP. — La timidité est devenue tellement rare chez les jeunes filles que je ne vous conseillerais pas de vous en départir, mais, si vous pouvez améliorer cette tendance vous y gagneriez d'autant plus pour votre plaisir personnel. Mais quant à aller à la recherche des procédés pour converser, je n'y vois rien de bon. Le jugement est encore ce qui sert le mieux quand on veut s'en servir, et je ne crois pas que vous manquiez de raisonnement pour vous tirer d'affaire. La lecture vous aidera sûrement à vous développer.

* * *

QUESTION. — Lorsqu'un jeune homme sérieux vous dit que vous êtes "bêbête" de quelle manière nous juge-t-il?

IL DIT EN RIAN.

REP. — On ne sait jamais tout à fait ce qu'il y a dans ces réflexions, mais prenez la meilleure figure que l'on prête au mot.

* * *

QUESTION. — Je courtise une jeune fille depuis quelques mois. Sa mère prétend que je suis impoli parce que je ne vals pas lui dire bonjour en entrant. A-t-elle raison?

REP. — Si vous aimez la jeune fille, c'est un bien mauvais procédé que de vous mettre à dos votre future belle-mère. Il est entendu que vous ne devez pas courir par toute la maison pour la trouver et la bonjourer, mais; si elle le désire, qu'est-ce qu'un amoureux ne ferait pas pour s'attirer les bonnes grâces de son amie et de la mère de celle-ci!

Lucie PRECHAMPS.



Il vous va à ravir, Madge Bellamy! et c'est le chapeau qui paraîtra bientôt pour rivaliser avec le turban et la toque.

Pour la voyageuse de mars



A gauche, tailleur de tweed noir et blanc, pur classique. Au centre, tweed multicolore garni de lynx. A droite, tweed crocheté, bleu français.

Eveillons le "sens social" de nos enfants

Ssens social, questions sociales, travail social, des mots dont certains pensent encore qu'on leur rebet un peu trop les oreilles et que la vieille "bienfaisance" suffirait.

Je crois, malgré tout, que les uns et les autres, s'ils consentent à aller un peu au delà des apparences, s'intéressent aux mêmes problèmes, cherchent également à se rendre utiles, à "servir" d'une manière tout à fait voisine.

Il en est peu — en est-il même encore? — parmi les adultes d'aujourd'hui, qui prétendent ignorer que la misère existe. En est-il beaucoup d'autres qui se contentent d'être des dilettantes? Et tous, qui que nous soyons, ne souhaitons-nous pas "agir"?

C'est Ozanam qui écrivit: "La question qui divise les hommes de nos jours n'est plus une question de formes politiques, c'est une question sociale: c'est de savoir qui l'emportera de l'égoïsme ou de l'esprit de sacrifice."

Et c'est lui aussi, M. Georges Goyau nous le rappelait récemment, qui eut le courage de dire que l'aumône ne suffisait pas.

Nous savons tous ce qu'autrefois on entendait pas "visiter les pauvres". Le monsieur et la dame riche croyaient avoir beaucoup fait en déposant une petite pièce d'argent au coin d'une table plus ou moins propre. Les besoins véritables des malheureux nous étaient en effet, tout à fait inconnus.

Nous avons maintenant une autre conception de nos devoirs. Nous commençons à comprendre que ce qui nous est demandé, c'est tout autre chose qu'une obole d'argent: une main fraternellement tendue, "fraternellement" sans réticences.

Ce n'est pas toujours facile. Il y a un instinct qu'il faut mater: c'est celui qui ne reconnaît pour notre semblable, pour notre frère, que l'être habillé comme nous, usant du même langage châtié, ayant du

moins une éducation identique.

Il faut savoir aller plus loin, plus profond... Ce qui ne veut pas dire pour cela, entendons-nous, qu'il est nécessaire de se mettre au niveau de son interlocuteur... ne pas croire, cela s'est vu, que pour être compris d'un ouvrier, il est indispensable de parler argot. Entre "être fier", "faire le monsieur" et devenir vulgaire à l'air, il y a tout un monde!

N'est-elle pas lourde de signification, cette simple phrase de la "mère Riquet":

"J'ai rencontré Mlle X... (une des dames du pesage où ma "mère Riquet" conduisait son dernier-né), elle m'a dit bonjour "comme si j'étais riche".

Je ne sais pas si je traduis bien ma pensée: il faut rester ce qu'on est, ni en deçà ni au delà. Et si l'on va vers le peuple, il faut y aller non seulement avec amour, mais avec respect. C'est suffisant pour nous donner, dès l'abord, la certitude qu'entre lui et nous il y aura toujours moyen de s'entendre.

"Le bien autant que le mal, a dit quelqu'un, a son influence, et tout homme est une force d'orientation".

Etre une force d'orientation, devenir capable d'influence, c'est cela seulement qui est "être riche" véritablement.

Or, influencer sur quelqu'un, c'est lui communiquer quelque chose de

soi, mais avant tout, pour cela, il faut avoir quelque chose à donner, quelque chose d'autre que l'argent.

L'influence ne se conquiert que par l'effort sur soi. "On ne fait oeuvre réelle que dans la mesure où l'on est".

Ce sont là quelques idées générales qu'il n'est sans doute pas inutile d'évoquer dans une revue éducative.

Or, le "sens social" est rarement un sentiment inné. Nous le formerons chez nos enfants, en éveillant leur sympathie, non seulement pour ceux qui les obligent et les éduquent, mais pour les moins favorisés, ceux qui les servent, ceux qui peinent, ceux qui souffrent...

Je ne connais rien de plus oiseux que cette anecdote narrée devant moi, ces jours derniers, par une jeune maman:

L'été dernier, à la campagne, Mme X... trouve son fils, six ans, en train de rosser magistralement un gamin dépenaillé, sinon beaucoup plus jeune, en tout cas moins robuste que lui.

Elle s'interpose, elle s'exclame: "Mais, qu'est-ce que tu fais?"

Alors, l'enfant dédaigneux, de répondre:

"Ne t'inquiète pas, ça n'est qu'un petit paysan."

Et la mère, la malheureuse! n'a fait qu'en rire!

Celine LHOTTE

Bureau-Chef: 25 AVE. LAURIER EST DOLLARD 0527
Salon Mortuaire: 18 AVE LAURIER EST

ADOLPHE LEMAY, Limitée
DIRECTEURS DE FUNERAILLES
AMBULANCE PRIVEE

Succursales:
4238 RUE ADAM Maisonneuve Clairval 0571
7601 RUE NOTRE-DAME EST Longue-Pointe Clairval 2003

LA CHINE VUE D'AMÉRIQUE

par T. A. BISSON, New Republic, New-York

LES événements des derniers mois ouvrent une nouvelle page dans l'histoire de la Chine. On peut dire qu'il n'y a pas eu, en Chine, de regroupements militaires de cette importance depuis que la coalition de Teng-Yen s'est effondrée sous les coups des armées de Tchang-Hsueh Liang chassées de la Mandchourie, se sont repliées sur la Chine du Nord. La carte politique de la Chine vient de se modifier considérablement, et cela d'une façon soudaine.

Par suite de la sixième grande offensive de Tchang-Kai-Chek contre les communistes, les centres de résistance des Soviets chinois dans la région de Kiang-Si-Fukien, ont été évacués. C'est à présent dans la province de Setchouan que les forces rouges se regroupent, afin d'occuper les rives du cours supérieur du Yang-tsé. Cette manœuvre audacieuse, s'étendant sur une distance de plus de 1.500 km. à travers les provinces de Hunan et de Kweichow, permettra aux armées communistes de former une force compacte. Tenant la province de Setchouan comme base des opérations militaires, le mouvement soviétique chinois jouera un rôle de plus en plus important sur l'arène politique chinoise.

LUTTE DE FACTIONS

Ce groupement des forces a eu une répercussion immédiate sur les relations entre Nankin et les provinces du Sud-Est (Kwantung et Kwangsi). Le général Tchen-Tchi-Tang, qui contrôle la riche province de Kwantung, est le premier chef militaire du Kouomintang. Allié aux généraux Fai-Chung-Tsé et Li-Tsung-Jen, de la province de Kwangsi, et soutenu par un groupe de politiciens de Canton affiliés au Kouomintang, il est certainement le dernier rival sérieux de Tchang-Kai-Chek. Depuis plus de trois ans, il gouverne dans sa province et est, en fait, indépendant du Kouomintang. Mais, au cours de cette période, les Soviets de Kiang-si et de Foukien ont créé un pays tampon entre Nankin et Canton, surtout depuis que le gros des forces de Tchang-Kai-Chek conduit continuellement contre eux des opérations militaires. A présent, les armées de Nankin menacent toute la frontière nord de Kwantung ainsi que le territoire de Kwangsi. Aussi, la tension entre Nankin et Canton ne cesse-t-elle de s'aggraver et promet des tempêtes.

A nouveau, comme déjà dans un cas précédent, ses succès militaires apparents n'ont fait qu'apporter à Tchang-Kai-Chek de nouvelles difficultés. Les événements se répètent d'une façon bien monotone depuis la formation du gouvernement de Nankin, en 1927-1928. Il a été souvent dit, non sans raison, que l'influence politique de Nankin s'est élargie et s'intensifie toujours. La défaite de Teng-Yu-Hsiang et de Yen-Hsi-Shan en 1930 et la chute de Tchang-Hsueh-Liang en 1931-1933, amenée par les Japonais, avaient débarrassé Tchang-Kai-Chek de ses plus dangereux adversaires dans la Chine du Nord.

Mais cet avantage a été neutralisé par la croissante opposition dans le Sud, venant surtout du mouvement communiste.

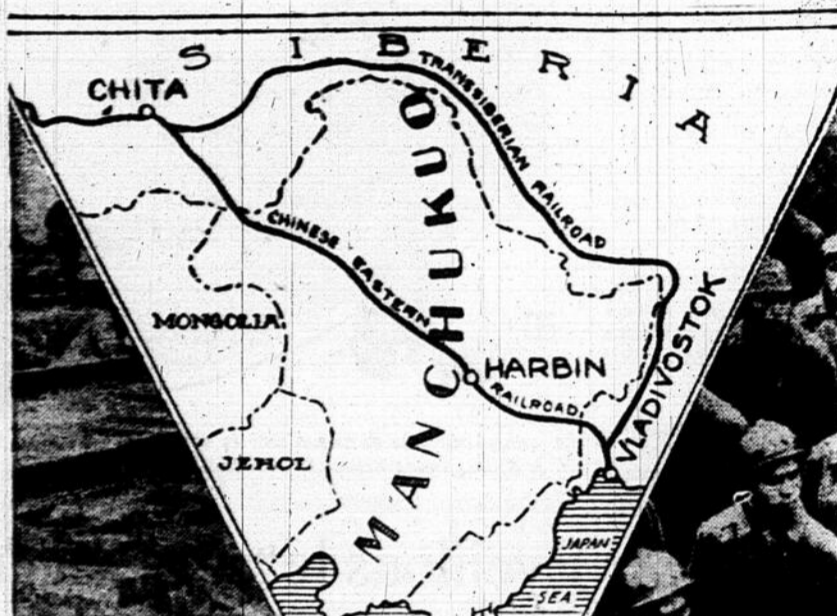
A présent, après une nouvelle prétendue victoire de Tchang-Kai-Chek, les communistes et Canton empêchent avec plus de force que jamais la consolidation de la puissance de Nankin.

TCHANG-KAI-CHEK OU LE DICTATEUR ENCHAÎNÉ

Cette instabilité constante ne peut être due qu'à des efforts politiques de Nankin. Ces causes existent. La mainmise des puissances étrangères sur la vie économique de la Chine arrête tout développement national indépendant des ressources du pays, même sur la base capitaliste. Les propriétaires fonciers chinois et la bourgeoisie chinoise, qui constituent le fondement du régime de Nankin sont subordonnés à l'influence envahissante des entreprises financi-

ères et commerciales étrangères. La puissance de Tchang-Kai-Chek est limitée par la nécessité de l'aide extérieure. Il dépend des puissances étrangères encore plus qu'il ne dépend des capitalistes chinois, dont les intérêts sont fréquemment lésés par les politiciens de Nankin. En effet, le système des impôts consolidés écrase les cinq principales industries locales: tabac, allumettes, filatures, meunerie et ciment, et favorise les entreprises étrangères, et notamment la British American Tobacco Company. Dans ces conditions, Tchang-Kai-Chek ne saurait s'opposer sérieusement aux empiétements des puissances étrangères, et notamment à ceux du Japon. Il ne peut, non plus, résister aux Etats-Unis lorsqu'il s'agit, par exemple, de la politique d'achat d'argent métal inaugurée par M. Roosevelt, laquelle provoque une déflation désastreuse dans toute l'économie chinoise.

se, ont sapé la base même de la puissance de Tchang-Kai-Chek. Après l'armistice de Shanghai (le 5 mai 1932), le gouvernement de Nankin s'est opposé dans la mesure de ses moyens au boycottage des marchandises japonaises. Un an plus tard, c'était l'armistice de Tangku (le 31 mai 1933), qui a démilitarisé le territoire chinois le long du Mandchoukouo. Deux hommes de confiance de Tchang-Kai-Chek gouvernent dans la Chine du Nord: le général Ho-Ying-Ching y est le chef militaire, et Huang Fou le chef politique. Ce régime de Huang Fou a réussi à s'entendre avec le Japon sur toute la ligne: il a conclu des accords financiers et repris les communications postales avec la Mandchourie, établi des postes douaniers le long de la Grande Muraille et remis en marche les trains entre Pékin et Moukden. Le rapprochement entre Nankin et le Japon a été



La carte politique de la Chine vient de se modifier considérablement depuis que les troupes nationalistes, démoralisées par l'échec déjà vieux de deux ans en Mandchourie, ne parviennent plus à combler le débordement de l'armée soviétique chinoise; on en trouvera les explications détaillées dans l'article ci-contre.

Paralysé ainsi dans sa politique extérieure, Tchang-Kai-Chek n'est pas moins lié dans ses efforts à l'intérieur du pays. Le système semi-colonial d'exploitation que les puissances étrangères ont, en collaboration avec la bourgeoisie chinoise, imposée à la Chine, réduit les masses chinoises à l'état de servage. D'après les données publiées le 13 décembre dernier par le collège de l'Agriculture de l'Université de Nankin, le revenu annuel moyen d'un fermier chinois est de 26 dollars chinois (environ \$47.00). Dans le même document, on lit que 50 p.c. des paysans chinois ne sont que des métayers, tandis que 9 p.c. des propriétaires fonciers possèdent 43 p.c. de toutes les terres labourables. Cet état de choses ne peut que profiter au mouvement communiste qui prêche la révolution sociale.

La pression éhontée, politique et économique, exercée par les puissances étrangères et la menace révolutionnaire des classes opprimées contre les classes dominantes (Canton contre Nankin) empêchent la stabilisation du régime de Nankin.

TRACTATIONS DE TCHANG-KAI-CHEK AVEC LES JAPONAIS

Il est instructif de rappeler la ligne politique suivie par le gouvernement de Nankin depuis les trois années de l'agression militaire japonaise. Les hostilités de Shanghai de 1931-1932, en menaçant gravement les intérêts de la bourgeoisie chinoi-

couronné, en juillet 1934, par une révision des tarifs douaniers chinois dans le sens d'allègements accordés aux importations nippones, et en particulier aux cotons de provenance japonaise. Comme le coton a été en même temps frappé d'un impôt supplémentaire, l'industrie textile chinoise s'est vue doublement atteinte. Pendant toute cette période, Tchang-Kai-Chek n'a jamais mobilisé ses troupes contre les Japonais.

Ces capitulations devant le Japon n'ont pas manqué d'affaiblir la situation intérieure du gouvernement de Nankin. La confiance dans le Kouomintang, déjà diminuée par suite de la lutte entre les chefs, disparaissait complètement, tandis que le mouvement communiste dans les provinces du Sud et du Centre se développait rapidement. En 1933, 1-5e de la Chine, avec une population de 50 à 80 millions d'habitants, était sous le contrôle communiste. Des Soviets locaux d'ouvriers, paysans et soldats y gouvernaient, sous la direction d'un gouvernement provisoire de la République soviétique chinoise, organisé à Jui-chin, dans la province de Kiang-Si, le 7 novembre 1931. Dans cette partie de la Chine, les propriétaires fonciers et les usagers ont été déposés, la terre a été partagée entre les paysans pauvres, la culture d'opium a été interdite, des sociétés de coopératives et de crédit ont été organisées, une campagne contre l'analphabétisme a été lancée. Ainsi, les premières mesures pour la constitution d'une société socialiste y ont été entreprises.

VON SEECKT CHEZ TCHANG-KAI-CHEK

Les premières campagnes militaires de Tchang-Kai-Chek contre les Soviets chinois datent de 1930. A présent, pour consolider son pouvoir, Tchang-Kai-Chek a cru devoir créer la société secrète des chemises bleues ainsi qu'un "mouvement de la nouvelle vie", ce qui forme une curieuse tentative de fascisme extrême-oriental. Les chemises bleues exercent un vrai terrorisme anticommuniste, et aident le dictateur, par leur espionnage, à contrôler l'armée, les finances et les institutions culturelles du pays, en brisant toute opposition au sein du Kouomintang. Néanmoins, et malgré la mobilisation par le gouvernement de Nankin de centaines de milliers d'hommes, les Soviets chinois remportaient, d'année en année, des victoires éclatantes.

En 1933, sur les conseils du général von Seeckt, Tchang-Kai-Chek adopta une nouvelle tactique. Au lieu de s'engager dans des offensives qui le conduisaient dans les territoires communistes où ses troupes étaient battues, il organisa le blocus des Soviets de Kiang-Si-Fukien. Ce blocus était combiné avec une lente avance des troupes, ce qui permettait de fortifier le territoire conquis et de construire des routes et des aérodromes. Sous la direction du colonel John Jouett et d'un corps de pilotes militaires américains, une école d'aviation a été créée près de Hangzhou. En trois ans, cette école donna, au gouvernement de Nankin, plusieurs centaines de pilotes instruits. En novembre dernier, les avions de bombardement de Nankin jouèrent un rôle décisif dans l'évacuation de Kiang-Si-Fukien par les Soviets chinois.

LA MARCHÉ ÉPIQUE DE L'ARMÉE ROUGE

Mais le but principal des opérations militaires de Tchang-Kai-Chek — l'encercllement et l'anéantissement des armées rouges — ne fut pas atteint. Le gros des forces communistes réussit à se frayer le chemin vers l'Ouest, à travers les provinces de Hunan et Kweichow. Cette marche de l'armée rouge que suivaient des dizaines de milliers de civils eut un caractère véritablement épique. Ces troupes atteignirent Setchouan, où les Soviets chinois occupent, d'ores et déjà, une partie des territoires et infligèrent de nombreuses défaites au gouverneur Liu Hsiang. Avec l'entrée des nouvelles forces rouges dans cette province, les communistes semblent devoir l'emporter définitivement sur les troupes de Liu Hsiang.

Tchang-Kai-Chek jeta des renforts vers Checkuan dans l'espoir d'arrêter l'avance de l'armée communiste, mais ses efforts se trouvèrent paralysés par les rivalités entre les chefs qui cherchent à se partager les districts de Kwantung et de Kwangsi. Ainsi, Tchang-Kai-Chek blâma sévèrement le général Pai-Chang-Hsi, l'un des chefs de Kwangsi, pour avoir permis à l'armée rouge de marcher vers la province de Kweichow. Le manifeste violent signé, en octobre dernier, par tous les chefs militaires du Sud-Est est particulièrement significatif. Il dénonce avec force les tractations de Tchang-Kai-Chek avec le Japon, surtout dans la question de la révision des tarifs douaniers et attaque ses visées dictatoriales, secondées par l'organisation des chemises bleues "qui emploient l'assassinat comme moyen politique".

Une lutte militaire entre Nankin et le Sud-Est pourrait avoir des effets désastreux pour ces gouvernements. Le général Chen-Chi-Tang a créé, à Canton, une force militaire solide qui comprend de nombreux avions pilotés par des aviateurs chinois. Ces avions, tout comme ceux de Tchang-Kai-Chek, ont été achetés aux Etats-Unis, et les pilotes chinois ont appris leur métier chez des instructeurs américains. Tout est prêt pour le conflit, mais les nécessités de l'heure conseillent le compromis. Car le vrai danger pour Nankin aussi bien que pour Canton est à Setchouan.



"Ils s'étaient
e les
Le porteur
la couche
de glace
avec eux".

Le dernier concours du BURLINGTON LIARS' CLUB

LE Club des menteurs de Burlington vient de tenir son concours annuel et les mensonges les mieux confectionnés ont mérité des prix. Il n'y a pas de dépression dans ce domaine-là et l'on en juge par quelques-uns des mensonges soumis au concours. On en dit dans le Magazine les hauts-faits des membres du Burlington Liars' Club. En voici quelques nouveaux exemples:

Un certain M. Osborn a gagné le premier prix avec le mensonge suivant:

"Messieurs, écrivit-il aux juges du club, je veux vous raconter le magistral exploit d'une mule très bien domptée que j'avais achetée dans un cirque. On me l'avait garantie comme 'domptée de première classe'. Et j'eus bientôt l'occasion de constater qu'on ne m'avait pas menti. J'avais pris l'habitude de chasser le lièvre sauvage à dos de mule. Or, une fois que ma mule s'était lancée à la poursuite d'un lièvre, nous nous aperçûmes tous trois que nous étions arrivés au bord d'un redoutable précipice. Le lièvre, emporté par sa course, franchit le précipice, mais la mule ne put en faire autant à cause de son poids. De sorte que la mule et moi commençâmes de choir dans le vide. Mais j'eus cependant le courage d'envisager la situation dans toute sa profondeur, c'est bien le cas de le dire. Nous étions à dix pieds du sol lorsque j'eus une idée. Argué donc que je criai à ma mule: L'animal était si bien dompté qu'à ce commandement, il s'arrêta aussitôt dans sa chute. Nous étions sauvés!"

"Bah! direz-vous, c'est pas si malin, j'aurais pu faire mieux, comme blague. Eh! bien, qu'attendez-vous pour soumettre votre 'mensonge' au Burlington Club? Ce club, dont la fondation remonte déjà à 1929, reçoit les contributions de toutes les parties du monde. Si vous voulez participer au concours de 1935, il n'y a qu'à écrire à Burlington. On ne sait jamais. Peut-être un Canadien aura-t-il l'honneur d'être reconnu comme le plus grand... menteur du continent?"

Actuellement, des citoyens des neuf provinces du Canada sont membres du club et détiennent une carte de participation. Tous les états américains et le Mexique

comptent également des concurrents, de même que le territoire de Panama et de l'Alaska, ce qui prouve que les chercheurs d'or ont encore des loisirs...

Mais donnons plutôt d'autres exemples...

Miss Lawrence Wester, de Reynolds, N.D., a tourné une blague au sujet des vents qui soufflent périodiquement sur le Dakota et des tempêtes de poussière ainsi occasionnées. "Vous ne pouvez pas vous faire une idée de la violence de ces tempêtes," écrit-elle. La poussière devient alors tellement dense...tiens, une fois, en levant la tête pendant un de ces ouragans de poussière, je vis un lièvre, charrié par le vent, qui grattait pour se creuser un terrier!"

Brenda Howard, qui habite près de Londres, Angleterre, a conté celle-ci: "Lorsque je vous déclare solennellement que je suis la seule femme d'Angleterre qui n'ait jamais conté un mensonge, vous ne devez pas hésiter à m'accorder une carte de membre..."

Vous croyez peut-être que vous avez déjà vu des gratte-ciel. Ce n'est rien, rien du tout, si l'on en juge par ce que raconte J. A. Blanchette, de West Warwick, Rhode Island. Qu'en dit-il? "Chez nous, les églises sont tellement longues, (pour supporter leur hauteur) que lorsqu'un jeune couple s'y rend pour recevoir la bénédiction nuptiale, un autre prêtre se tient à la porte opposée, par laquelle doivent sortir les époux, afin de baptiser le bébé." Ouf! pas de longueur! comme dirait l'autre.

Un anonyme défie n'importe quel Ecossais d'être plus économe que lui. "J'ai toujours gardé le premier cinq cents américain que j'ai gagné," déclare-t-il. Il est tellement usé et devenu si mince que l'Indien qui se trouve sur un côté se trouve à cheval sur le bison qu'on voit de l'autre.

K. P. Rinnehart, de Dayton, Ohio, se plaint d'un de ses amis qui déménage si souvent, dit-il, qu'à la fin de chaque mois, ses poulets viennent se mettre en rang devant lui et se croisent les pattes afin d'être attachés pour le déménagement.

On assure qu'aux environs de Buffalo, dans l'état de New-York, la température change du tout au tout en quelques heures. A preuve ce qu'en dit George H. Shicker:

"Un soir, a-t-il écrit au club des menteurs, je me trouvais à ma maison de campagne, derrière laquelle se trouve un étang. Avant de me coucher, je vis une quantité d'oiseaux sauvages venir se poser sur la surface liquide. Le matin, dès qu'il fit jour, j'allai décrocher ma carabine dans l'intention d'en tuer quelques-unes. Mais à ma grande stupeur, il n'y avait plus ni oies sauvages ni étang. Après avoir consulté mes voisins, j'en vins à la conclusion que l'étang s'était pris en glace au cours de la nuit; comme les oiseaux palmipèdes s'étaient trouvés emprisonnés dans cette glace, ils s'étaient envolés, emportant la couche de glace avec eux."

Un citoyen de Baton Rouge enseigne aux membres du club de Burlington, amateurs de pêche, un nouveau moyen de prendre du poisson. Moyen très original, comme vous allez voir. Il s'agit d'abord de découvrir un endroit où une rivière décrit une courbe assez abrupte. Puis, assez en aval de cette courbe, jeter une forte quantité d'empoi dans l'eau. Plus en aval encore, tirer des coups de carabine et brouiller l'eau afin d'effrayer les poissons. Ceux-ci descendent le courant à toute vitesse. En passant par l'endroit où se trouve l'empoi, leur queue devient tellement raide qu'une fois parvenus à la courbe

de la rivière, ils ne peuvent pas tourner pour suivre le courant. Emportés par leur course folle, ils viennent s'assommer sur le rivage où il n'y a plus qu'à les ramasser un à un.

Herbert Charles, de Montréal, connaît un remède qu'on est certain de ne jamais trouver en pharmacie. Il raconte que l'autre jour, voyant, au marché, un pauvre infirme qui marchait avec des béquilles, il lui remit une boîte de son onguent

merveilleux. L'infirme, sceptique, frotta ses jambes inertes avec cet onguent et à son grand étonnement, se mit aussitôt à marcher sans l'aide de ses béquilles. Comme il n'avait utilisé que la moitié de la boîte, il jeta le résidu sur les deux béquilles. Croyez-le ou non, le remède était si efficace que les béquilles se mirent à suivre leur propriétaire.

J. W. Putnam, de Anaheim, Californie, autrefois engagé dans la marine américaine, mentionne qu'au cours d'un voyage, le navire de guerre sur lequel il se trouvait se vit en très mauvaise passe, à cause d'un typhon. Pendant que le vent s'acharnait contre les flancs du navire, un "bell-boy" traversa le pont, un cabaret sur la main, et, sur le cabaret, une tasse de café. Un vent de 60 milles à l'heure le souleva soudain. Le messageur retomba sur le pont d'un autre navire de guerre américain. Aucunement surpris, il alla livrer la tasse de café chaud au capitaine de ce navire d'adoption. Comme équilibre...

David Hillpe, d'Elgin, City, déclare qu'il éprouvait de grandes difficultés à empêcher les fourmis d'aller se réfugier dans son sucrier. En premier lieu, il plaça, dit-il, les quatre pattes de la table dans des cuvettes d'eau, mais les fourmis mon-

taient au plafond et se laissaient tomber sur la table, de sorte qu'elles atteignaient encore le sucrier. Il ajouta alors un plat d'eau sur la table et y mit le sucrier. Le lendemain, à sa grande stupeur, il assista au manège suivant. Les fourmis avaient capturé une grosse araignée. L'araignée prisonnière fut contrainte de tisser une toile qui descendait du plafond au sucrier, et les fourmis utilisaient cette échelle pour aller manger le sucre. Après cela, dit Hillpe, découragé de tant d'astuce, je ne luttais plus contre les fourmis. Je pris résolument le parti de leur laisser manger mon sucre...

Décidément, les juges sont les juges, et leurs décisions doivent être, comme on dit, sans appel. Tout de même, il nous semble que cette dernière blague, racontée par David Hillpe, est de beaucoup supérieure à la première, qui valut le premier prix à M. Osborn.

Au fait, on ne sait probablement pas que ce premier prix consiste en une médaille de dimension hors de l'ordinaire, sur laquelle sont gravées: "Le porteur est champion des Menteurs." La mention est inscrite en anglais, bien entendu, mais le mot menteur se comprend dans toutes les langues. Le mensonge, comme l'amour, est international.



Ses poulets viennent se mettre en rang devant lui et se croisent les pattes afin d'être attachés pour le déménagement.

LES ANCIENS CANADIENS

Par Philippe-Aubert de Gaspé

CHAPITRE PREMIER

La sortie du collège

Le chapitre peut, sans inconvénient, servir en partie de préface; car je n'ai nullement l'intention de composer un ouvrage *secundum artem*, encore moins de me poser en auteur classique. Ceux qui me connaissent seront sans doute surpris de me voir commencer le métier d'auteur à soixante et seize ans; je leur dois une explication. Quoique fatigué de toujours lire, à mon âge, sans grand profit ni pour moi ni pour autrui, je n'osais cependant passer le Rubicon; un incident assez trivial m'a décidé.

Un de mes amis, homme de beaucoup d'esprit, que je rencontrai l'année dernière, dans la rue Saint-Louis de cette bonne ville de Québec, me saisit la main d'un air épressé, en me disant: "Heureux de vous voir! j'ai conversé ce matin avec onze personnes; eh bien, mon cher, tous étrems insignifiants! pas une idée dans la caboché! Et il me secouait le bras à me le disloquer. — Savez-vous, lui dis-je, que vous me rendez tout fier; car je vois, à votre accueil chaleureux, que je suis l'exception, l'homme que vous attendiez pour... — Eh oui! mon cher, fit-il, sans me permettre d'achever ma phrase, ce sont les seules paroles spirituelles que j'ai entendues ce matin." Et il traversa la rue pour parler à un client qui se rendait à la cour, son douzième imbécile, sans doute.

— Diable! pensais-je, il paraît que les hommes d'esprit ne sont pas difficiles, si c'est de l'esprit que je viens de faire; j'en ai alors une bonne provision; je ne m'en étais pourtant jamais douté.

Tout fier de cette découverte, et en me disant à moi-même que j'avais plus d'esprit que les onze imbéciles dont m'avait parlé mon ami, je vole chez mon libraire, j'achète une rame de papier *foolscap* (c'est-à-dire, *papier-bonnet* ou *tête de fou*, comme il plaira au traducteur), et je me mets à l'oeuvre.

J'écris pour m'amuser, au risque de bien ennuyer le lecteur qui aura la patience de lire ce volume; mais comme je suis d'une nature compatissante, j'ai un excellent conseil à donner à ce cher lecteur: c'est de jeter promptement le malencontreux livre, sans se donner la peine de le critiquer; ce serait lui accorder trop d'importance, et, en outre, ce serait un labeur inutile pour le critique de bonne foi; car, à l'encontre de ce vieil archevêque de Grenade dont parle Gil Blas, si chatouilleux à l'endroit de ses homélies, je suis, moi, de bonne composition et, au lieu de dire à ce cher critique: "Je vous souhaite toutes sortes de prospérités avec plus de got," j'admettrais franchement qu'il y a mille défauts dans ce livre, et que je les connais.

Quant à la critique malveillante, ce serait pour lui un travail en pure perte, privé qu'il serait d'engager une polémique avec moi. Je suis, d'avance, bien peiné de lui enlever cette douce jouissance, et de lui rogner si promptement les griffes. Je suis très vieux et paresseux avec délice, comme le Figaro d'ironique mémoire. D'ailleurs, je n'ai pas assez d'amour-propre pour tenir le moins du monde à mes productions littéraires. Consigner quelques épisodes du bon vieux temps, quelques souvenirs d'une jeunesse, hélas! bien éloignée, voilà toute mon ambition.

Plusieurs anecdotes paraîtront, sans doute, insignifiantes et puériles à bien des lecteurs: qu'ils jettent le blâme sur quelques-uns de nos meilleurs littérateurs, qui m'ont prié de ne rien omettre sur les moeurs des anciens Canadiens. "Ce qui paraîtra insignifiant et puéril aux yeux des étrangers, me disaient-ils, ne laissera pas d'intéresser les vrais Canadiens, dans la chronique d'un septuagénaire né vingt-huit ans seulement après la conquête de la Nouvelle-France."

Ce livre ne sera ni trop bête, ni trop spirituel. Trop bête! certes, un auteur doit se respecter tant soit peu. Trop spirituel! il ne serait apprécié que des personnes qui ont beaucoup d'esprit, et, sous un gouvernement constitutionnel, le candidat préfère la quantité à la qualité.

Cet ouvrage sera tout canadien par le style: il est malaisé à un septuagénaire d'en changer comme il ferait de sa vieille redingote pour un paletot à la mode de nos jours. J'entends bien avoir, aussi, mes coudées franches, et ne m'assujétir à aucunes règles prescrites, — que je connais d'ailleurs, — dans un ouvrage comme celui que je publie. Que les puristes, les littérateurs émérites, choqués de ces défauts, l'appellent roman, mémoire, chronique, salmigondis, pot-pourri: peu m'importe!...

Mon bout de préface achevé, je commence sérieusement ce chapitre

bonne cité de Québec se transportent, en corps ou en esprit, sur le marché de la haute ville, ne serait-ce que pour juger des changements survenus dans cette localité depuis l'an de grâce 1757, époque à laquelle commence cette histoire. C'est toujours la même cathédrale par la structure, *minus* sa tour moderne, qui semble supplier les âmes charitables, soit de l'exhausser, soit de conper la tête à sa soeur géante, qui a l'air de la regarder sous cape, avec mépris, du haut de sa grandeur.

Le collège des Jésuites, plus tard métamorphosé en caserne, s'éten-

Nous sommes à la fin d'avril; le ruisseau est débordé, et des enfants s'amuse à détacher de ses bords des petits glaçons qui, diminuant toujours de volume, finissent, après avoir franchi tous les obstacles, par disparaître à leurs yeux, et aller se perdre dans l'immense fleuve St-Laurent. Un poète, qui fait son profit de tout, contemplant, les bras croisés, cette scène d'un air rêveur, et suivant la descente des petits glaçons, leurs temps d'arrêt, leurs ricochets, les eût comparés à ces hommes ambitieux arrivant, après une vie agitée, au terme de leur carrière, aussi

Les élèves du collège des Jésuites, toujours si bruyants lorsqu'ils entrent en récréation, sortent silencieux de l'église, où il viennent de prier. Pourquoi cette tristesse insupportable? C'est qu'ils vont se séparer de deux condisciples chéris, de deux amis sincères pour tous sans distinction. Le plus jeune des deux, qui, plus rapproché de leur âge, partageait le plus souvent leurs jeux enfantins, protégeait aussi le faible contre le fort, et décidait avec équité leurs petits différends.

La grande porte du collège s'ouvre, et deux jeunes gens, en habit de voyage, paraissent au milieu de leurs compagnons d'étude. Deux porte-manteaux de cuir, longs de cinq pieds, garnis d'anneaux, chaînes et cadenas, qui semblent assez forts pour amarrer un navire, gisent à leurs pieds. Le plus jeune des deux voyageurs, frêle et de petite taille, peut avoir dix-huit ans. Son teint brun, ses grands yeux noirs, vifs et percants, ses mouvements saccadés, dénotent chez lui l'origine française; c'est, en effet, Jules d'Haberville, fils d'un seigneur, capitaine d'un détachement de marine (Ces détachements faisaient aussi le service de terre dans la colonie), de la colonie.

Le second, plus âgé de deux à trois ans, est d'une taille beaucoup plus forte et plus élevée. Ses beaux yeux bleus, ses cheveux blonds épais, son teint blanc et un peu coloré, quelques rares taches de rousseur sur le visage et sur les mains, son menton tant soit peu prononcé, accusent une origine étrangère; c'est en effet, Archibald Cameron of Lochell, vulgairement Arché de Lochell, jeune montagnard écossais qui a fait ses études au collège des Jésuites de Québec. Comment, lui, étranger, se trouve-t-il dans une colonie française? C'est ce que la suite apprendra.

Les jeunes gens sont tous deux d'une beauté remarquable. Leur costume est le même: capot de couverte avec capuchon, mitasses écarlates bordées de rubans verts, jarretières de laine bleue tricotée, large ceinture aux couleurs vives et variées ornée de rassades, souliers de caribou plissés à l'irquoise, avec hausses brodées en porcépilo, et enfin, chapeaux de vrai castor, rabattus sur les oreilles au moyen d'un fichu de soie rouge noué sous le col.

Le plus jeune montre une agitation fébrile et porte, à chaque instant, ses regards le long de la rue Buade.

— Tu es donc bien pressé de nous quitter, Jules? dit un de ses amis, d'un ton de reproche.

— Non, mon cher de Laronde, répliqua d'Haberville; oh! que non, je t'assure; mais, puisqu'il faut que cette séparation pénible ait lieu, je suis pressé d'en finir: ça m'énerve. Il est bien naturel aussi que j'aie hâte de revoir mes chers parents.

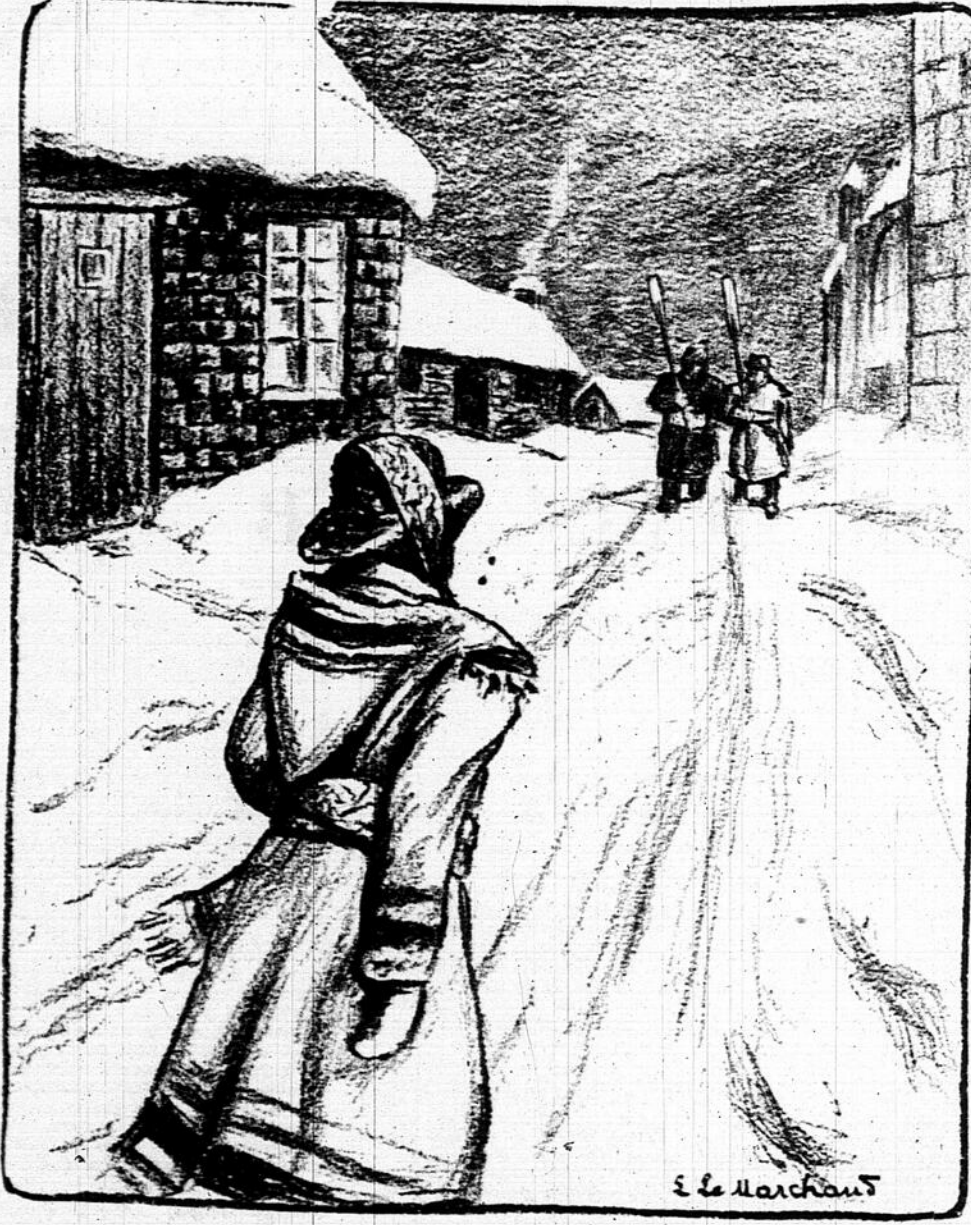
— C'est juste, fit de Laronde; et, d'ailleurs, puisque tu es Canadien, nous vivons dans l'espoir de te revoir bien vite.

— Il n'en est pas de même de toi, cher Arché, dit un autre; je crains bien que cette séparation soit éternelle, si tu rentres dans ta patrie.

— Promets-nous de revenir, cria-t-on de toutes parts.

Pendant ce colloque, Jules part comme un trait au-devant de deux hommes s'avancant à grands pas le long de la cathédrale, avec chacun un aviron sur l'épaule droite. L'un d'eux porte le costume des habitants de la campagne: capot d'étoffe noire tissée dans le pays, bonnet de laine grise, mitasses et jarretières de la même teinte, ceinture aux couleurs variées, et gros souliers de peau de boeuf du pays, plissés à l'irquoise. Le costume de l'autre est à peu près celui des deux jeunes voyageurs, mais beaucoup moins riche. Le premier, d'une haute stature, aux manières brusques, est un traversier de la Pointe-Lévis. Le second, d'une taille moyenne, aux formes athlétiques, est au service du capitaine d'Haberville, père de Jules: soldat pendant la guerre, il prend ses quartiers chez lui pendant la paix. Il est du frère de lait.

(à suivre samedi soir prochain)



Jules part comme un trait au-devant de deux hommes s'avancant à grands pas.

par cette belle épigraphe inédite, et bien surprise, sans doute, de se trouver en si mauvaise compagnie: Perché comme un aiglon sur le haut promontoire, Baignant ses pieds de roc dans le fleuve géant, Québec voit ondoyer, symbole de sa gloire, L'éclatante splendeur de son vieux drapeau blanc. Et, près du château fort, la jeune cathédrale Fait monter vers le ciel son clocher radieux, Et l'Angelus du soir, porté par la rafale, Aux échos de Beaupré jette ses sons joyeux. Pensif dans son canot, que la vague balance, L'Irquois sur Québec lance un regard de feu; Toujours rêveur et sombre, il contemple en silence L'étendard de la France et la croix du vrai Dieu. Que ceux qui connaissent notre

tant bien le même aspect qu'aujourd'hui, que l'église que l'on voit aujourd'hui, construite jadis à la place des halles actuelles? Où est le bocage d'arbres séculaires, derrière ce temple, qui ornait la cour maintenant si nue, si déserte, de cette maison consacrée à l'éducation de la jeunesse canadienne? La hache et le temps, hélas! ont fait leur oeuvre de destruction. Aux joyeux ébats, aux saillies spirituelles des jeunes élèves, aux pas graves des professeurs qui s'y promenaient pour se délasser d'études profondes, ont succédé le cliquetis des armes, les propos de corps de garde, sous vent libres et saugrenus! A la place du marché actuel, des boucheries très basses, contenant, tout au plus, sept ou huit caux, occupaient une petite partie du terrain, entre la cathédrale et le collège. Entre ces boucheries et le collège, coulait un ruisseau, qui descendant de la rue Saint-Louis, passait au beau milieu de la rue de la Fabrique, traversait la rue Couillard et le jardin de l'Hôtel-Dieu, dans sa course vers la rivière St-Charles. Nos ancêtres avaient des goûts bucoliques très prononcés!

légers d'argent que de réputation, et finissant par s'engloutir dans le gouffre de l'éternité. Les maisons qui avoisinent le marché sont, pour la plupart, à un seul étage, à l'encontre de nos constructions modernes, qui semblent vouloir se rapprocher du ciel, comme si elles craignaient un autre déluge. Il est midi: l'Angelus sonne au beffroi de la cathédrale; toutes les cloches de la ville annoncent la salutation que l'ange fit à la mère du Christ, la patronne chérie du Canadien. Les habitants (habitant est synonyme de cultivateur, au Canada) en retard, dont les voitures entourent les boucheries, se découvrent et récitent dévotement l'Angelus. Tout le monde pratiquant le même culte, personne ne tourne en ridicule cette coutume pieuse. Certains chrétiens du dix-neuvième siècle semblent avoir honte d'un acte religieux devant autrui: c'est faire, pour le moins, preuve d'un esprit rétréci ou de pusillanimité. Les disciples de Mahomet, plus courageux, prient sept fois par jour, en tous lieux, en présence des timides chrétiens.

CINEMA

RADIO

Pour les bonnes poires

L'astrologie s'en allait en langueur; cette prétendue science trouvait de moins en moins de crédules gogos à exploiter. Les exploitants s'étant réunis en congrès, décidèrent de moderniser leurs méthodes. Et savez-vous quel en fut le résultat? Celui, (croyez-le ou non) d'utiliser la radiophonie ou t.s.f. comme parallèle démonstratif. Qu'on en juge plutôt par ces quelques lignes, trouvées dans un journal étranger:

"Or, la science a évolué, des découvertes sensationnelles ont été faites, nous révélant tout un monde magique inconnu: celui des ondes. Et par le fait même, de purement empirique qu'elle était, l'astrologie est devenue la plus scientifique des sciences divinatoires: une simple transposition de la T.S.F. en donne désormais la meilleure explication.

"Vous savez tous que, pour recevoir les émissions d'un poste particulier, il faut accorder votre appareil sur une certaine longueur d'onde. Or, l'homme, l'être humain, tant au moral qu'au physique, se comporte comme un merveilleux poste récepteur de T.S.F. d'une très grande complexité et d'une extrême sensibilité, qui reçoit les radiations célestes et y réagit suivant sa tonalité particulière. Car il a sa "sélectivité": certaines ondes le font vibrer et d'autres non, cette "sélectivité" n'étant, en somme, que sa personnalité astrale, et se confondant avec elle. En d'autres termes, les choses se passent comme si, au moment de la naissance, les configurations zodiacales et planétaires "accordaient" l'enfant avec certaines émissions célestes transmises à travers l'éther. Il y restera sensible sa vie durant. Supposons, par exemple, qu'il soit né au moment où Saturne et Mars for-

maient entre eux un aspect dissonnant comme le carré ou l'opposition. Toutes les fois que ces deux planètes, dans leur course à travers le Zodiaque, reformeront des aspects analogues, il en sera affecté, et la réaction se produira sous la forme d'accidents et de maladies.

"Si, toujours, à l'instant de la naissance, Vénus et Jupiter sont en bonne configuration mutuelle, en trigone ou en sextile, par exemple, le retour de ces configurations se traduira par des succès d'honneur et d'argent.

"D'autre part, il arrive fatalement qu'à certaines époques de la vie les bonnes ou les mauvaises radiations auxquelles notre Ciel de naissance nous a rendus sensibles, en se superposant les unes aux autres, se renforcent ou se contraignent. Il en résulte soit des périodes de grandes chances ou de grands revers; soit encore celles, plus déconcertantes, mais que tout le monde connaît par expérience, où, tantôt les occasions les plus belles s'offrent à nous pour nous glisser pour ainsi dire entre les doigts, tantôt nous échappons, comme par miracle, à de grands dangers. Dans tous les cas, nous nous comportons comme un poste récepteur de T.S.F. qui, accordé avec Radio-Paris, nous donne selon le programme du jour, un morceau d'opéra, une chansonnette comique ou une conférence agricole.

"Cela nous explique parfaitement l'astrologie horaire. Je suppose qu'on vienne me faire une proposition d'affaires que je juge intéressante. Cet événement, astrologiquement, correspond à une émission astrale avec laquelle je suis "accordé" par mon Ciel de naissance. Mais j'ignore de quel poste émetteur éthérique elle me vient, et si ce poste céleste m'est favorable ou

Le ciné et les paysans anglais

Trouvant les cinémas et les théâtres des villes voisines trop coûteux, les habitants du village de Denholme (Angleterre) ont décidé de créer leur propre salle de spectacles.

Les films ou les oeuvres théâtrales sont donnés le soir, trois fois par semaine, et les prix défont toute concurrence.

Les séances sont gratuites et organisées deux fois par semaine pour les vieillards et les vieux pensionnés. Un comité élu annuellement a la charge et la direction du cinéma communal.

Les scénarios et affiches sont l'oeuvre du maître d'école, et les servantes et domestiques de fermes remplissent à tour de rôle les fonctions d'ouvreuse. Tout le monde est satisfait, et les villageois de Denholme sont très fiers de posséder une salle de spectacles qui, à leurs yeux, peut rivaliser avec celles des villes voisines.

hostile. Je n'ai qu'un moyen de le savoir, c'est d'abord de dresser la carte du Ciel pour le moment et le lieu où la proposition m'a été faite, puis de comparer cette carte du Ciel avec celle de ma naissance.

"Poursuivons le développement du même exemple. L'horoscope présente Jupiter dignifié dans la Maison VII, en bon aspect avec Mercure, ceci représente une transaction commerciale avantageuse, mais si ni Jupiter, ni Mercure significateur, important de mon horoscope personnel, je dois en conclure que l'affaire n'est pas pour moi et que, vraisemblablement, la proposition n'aura pas de suite.

"Mais supposons que Mercure forme un bon aspect avec la position de Mercure dans mon Ciel de naissance, tandis que Jupiter est en carré avec le Soleil du même Ciel, je devrai traduire: je n'ai qu'à le vouloir pour que l'affaire se fasse, et elle commencera d'une manière, en apparence, avantageuse pour moi, mais elle évoluera rapidement de façon désastreuse et, finalement, j'y perdrai beaucoup d'argent.

"Autre hypothèse: Mercure en Maison VII, en carré avec Jupiter. Cette configuration est par elle-même défavorable, elle indique qu'une des deux parties fera un mauvais marché. Mais Mercure est en bon aspect avec ma Part de Fortune, Jupiter en bon aspect avec la position de Jupiter dans mon horoscope: c'est donc mon partenaire qui perdra, tandis que je ne retirerai que des bénéfices de la transaction.

"L'astrologie horaire donne souvent la solution de certains problèmes de la vie qui, sans elle, demeurent inexplicables: voici, par exemple, une société, une entreprise commerciale qui a prospéré sous une direction, et qui périclite sous une autre. Cependant, le directeur malchanceux est pour le moins aussi capable que son prédécesseur. Si l'on dressait l'horoscope de l'affaire (à la date et à l'heure de sa fondation), on pourrait remarquer qu'il présente les mêmes accords aux vibrations célestes que le thème du premier, tandis qu'il est dissonant avec le thème de nativité du second.

Au royaume des films

Gyles Isham, fils de Sir Vere Isham, a quitté l'Angleterre à destination de New-York où il doit retrouver l'artiste suédoise Greta Garbo. On sait qu'Isham sera le prochain partenaire de Greta Garbo, au studio.

Le jeune homme est très enthousiaste de la bonne fortune qui lui échoit. "Je suis bien fier, a-t-il déclaré, d'avoir cette occasion unique. Je suis sous engagement pour une période de cinq années. En Angleterre, je ne pouvais trouver d'emploi ni au théâtre ni au studio."

rer au programme 1935-36 aura pour titre "La Ville Anatole" et sera tiré du roman célèbre de Bernhard Kellermann. Les metteurs en scène de ce film, qui se déroulera dans les milieux pétroliers, seront Kurt Heuser et Carl Heinz Martin. Les prises de vues commenceront en mai, à Berlin et au Caucase. L'acteur français Gabriel Gabrio fera partie de la distribution.

Gustav Grundgens sera le partenaire d'Angela Salkócker dans le film "Jeanne d'Arc" que réalise le metteur en scène Ueicky.



Greta Garbo tournera bientôt avec le fils de Sir Vere Isham.

Brigitte Helm tiendra le rôle de lady Chiltern dans le film "Un mari idéal", et Sybille Sehmitz celui de Mme Cheveley.

On va réaliser, à Berlin, un film en version allemande et française qui aura pour titre "Josephine" ou "Le calvaire d'une impératrice".

Gros succès à l'Ufa Pavillon pour le film "Le songe d'une nuit d'hiver", la dernière réalisation du metteur en scène Geza de Bolvary, avec Magda Schneider comme vedette.

Le producteur allemand du film "Les deux rois", avec Emil Jannings, a reçu plusieurs offres, en vue d'achat, de maisons parisiennes.

Le super-film Ufa devant figurer

Paramount commence cette semaine la production d'un film dérivant une révolte de prisonniers. Le titre en sera "Guns" et le scénario est dû à la plume de E. E. Paramore, Jr.

Gary Cooper prend quelques jours de repos, à New-York. Il avait travaillé considérablement aux prises de vues de "The Lives of a Bengal Lancer".

Mae West a beaucoup de difficulté à apprendre les partitions d'opéra français qu'elle doit chanter dans son film prochain: "How Am I Doin'?"

Claudette Colbert n'a pu obtenir de congé après son apparition dans "The Gilded Lily". Elle a déjà le rôle principal dans "A Bride Comes Home".



Claudette Colbert doit se remettre immédiatement au travail sans avoir obtenu le congé espéré après "The Gilded Lily."

Échantillon Gratuit avec cette ANNONCE

UN GÉNÉREUX ÉCHANTILLON des fameuses menthes "MAPLE LEAF" sera envoyé à toute personne qui nous retournera cette annonce en mentionnant son nom et adresse.

Programme des Menthes "Maple Leafs"

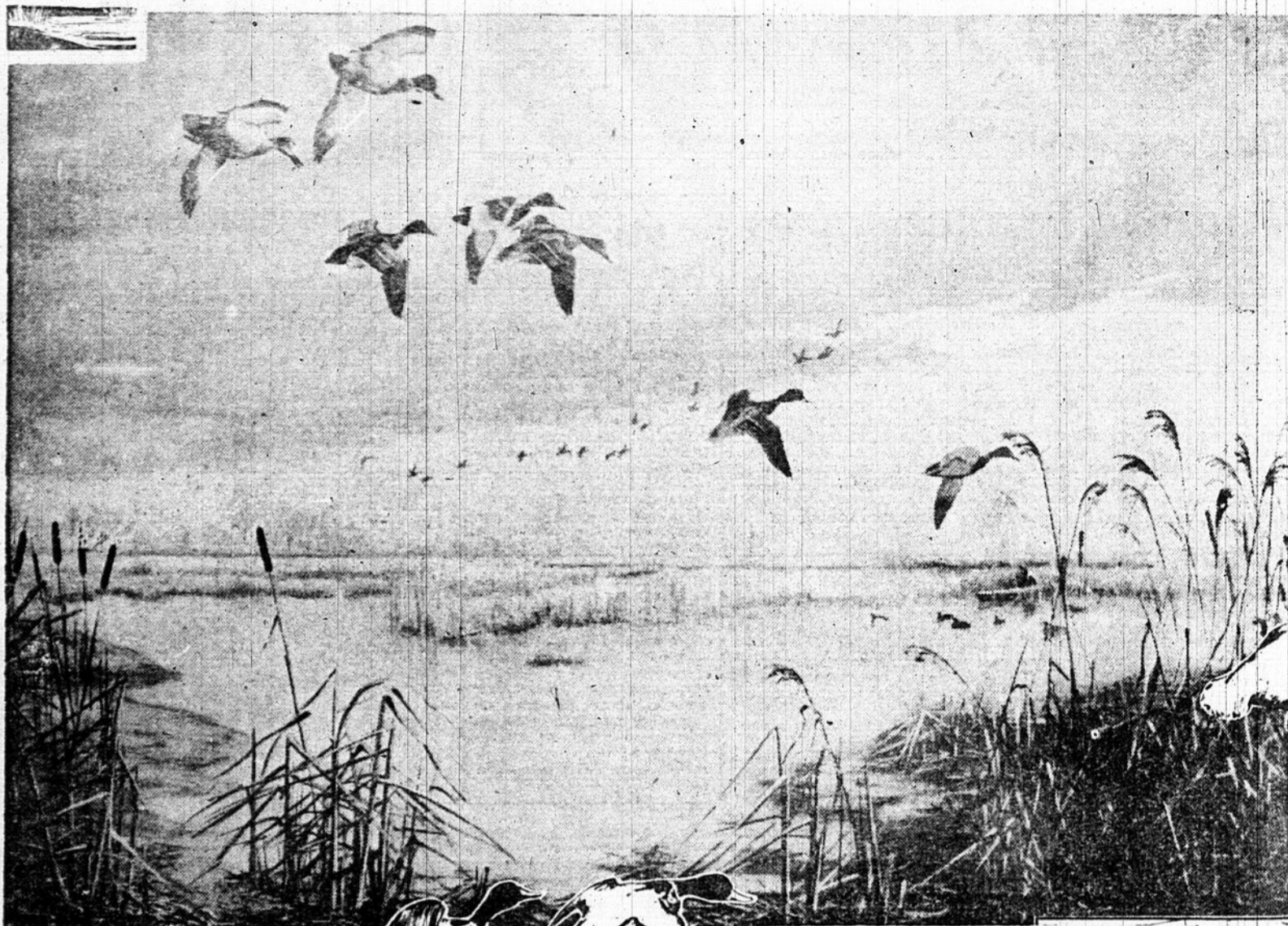
NE MANQUEZ PAS

écouter nos programmes de chansonnettes françaises — Poste CKAC — tous les lundis et vendredis matin, à 10.30 heures.

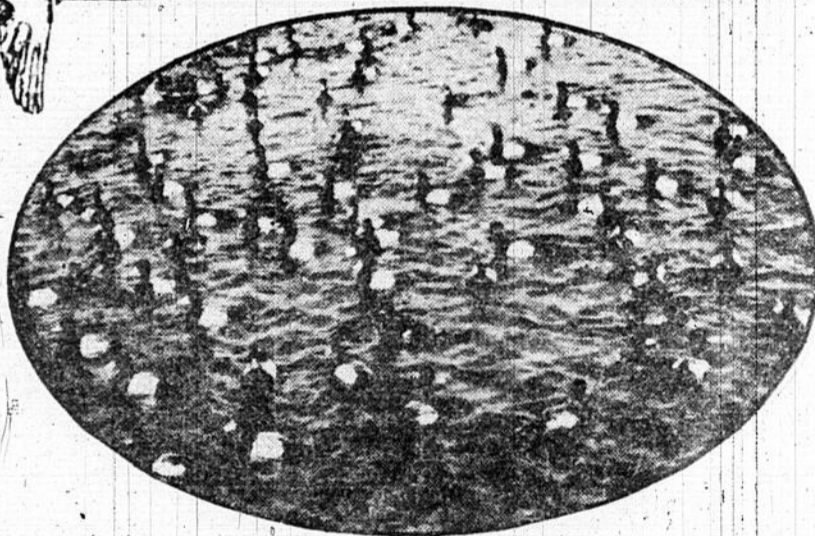
NATIONAL MINT CORPORATION
1072, RUE ST-URBAIN — MONTREAL

POUR EMPÊCHER LA
— DISPARITION DU —

CANARD SAUVAGE



Les oies et les canards sauvages se reproduisent dans les régions infestées de marais.



L E gouvernement américain vient de prendre des mesures rigoureuses pour empêcher la disparition du canard sauvage, qu'on trouve de moins en moins nombreux dans les "paradis de chasseurs" du continent américain. La grande majorité des canards et des oies sauvages élèvent leurs petits dans les eaux qui se déversent dans l'Arctique. Ils pondent leurs œufs dans les régions du nord canadien et de l'Alaska. Une nuée de biologistes se sont récemment rendus dans ces parages, à la solde de Washington, pour étudier de plus près les moeurs et les habitudes de ces palmipèdes afin d'en tirer des conclusions avantageuses au point de vue de leur préservation. Car la diminution constante de ces palmipèdes sauvages commence d'inspirer de sérieuses craintes aux fervents de la chasse.

Ces biologistes ont trouvé une situation plus inquiétante encore que les appréhensions des chasseurs le laissaient entendre. La sécheresse qui a sévi depuis deux étés sur le continent américain; la chasse trop intensive à cet oiseau nordique menacent ces deux races aquatiques d'une complète destruction, si des mesures préventives ne sont pas adoptées sur-le-champ. Les oies et les canards sauvages auront-ils le même sort que le bison, dont les herdes infestaient autrefois l'ouest de notre pays, et dont on ne trouve plus maintenant que quelques milliers de spécimens, précieusement gardés dans un parc national?

On trouvait autrefois, au nord de la 55ème parallèle, d'immenses territoires entièrement habités par ces espèces palmipèdes. Les mêmes territoires subsistent toujours, où les oies et les canards sauvages trouvent d'excellents moyens de se perpétuer et d'accroître en nombre; et pourtant, ces espèces se font de plus en plus rares.

Les biologistes ne se découragent pas. Après une étude sur place dans les régions du nord, ils se sont rendus au sud des Etats-Unis où les canards et les oies sauvages, palmipèdes migrateurs, passent la froide saison. On les trouve actuellement par bandes de plus d'un millier chacune, réfugiés dans le sud de la Californie, dans le Texas et en Floride. On peut même les retracer jusque dans le Yucatan. Grâce aux informations ainsi prises de nouveau sur place, des mesures d'urgence pourront être adoptées avant même que ces oiseaux re-

commencent leurs pérégrinations vers le nord du continent. Ils quittent généralement le sud américain à l'époque où les fleuves du nord commencent de se libérer de leurs glaces. On conçoit qu'en dépit de la vitesse avec laquelle ils peuvent voler et de leur endurance, il leur faut plusieurs semaines de vol pour parvenir à destination.

Les biologistes enquêtent donc. Ils veulent savoir si la saison de chasse au canard sauvage ne serait pas malencontreusement fixée à une époque désastreuse pour ce palmipède; ou encore si les mois de chasse ne devraient pas être sensiblement réduits. D'autre part, il est probable que la durée et l'époque de cette saison ne soit pas uniformément la même sur tout le continent américain, car des chasseurs d'expérience affirment, — ce qu'on n'est pas encore parvenu à contrôler — que l'est des Etats-Unis compte plus de palmipèdes sur ses lacs que dans l'ouest du même pays. Assertion qu'il importe de vérifier. C'est d'ailleurs ce que l'on compte faire.

Les causes de cet affaiblissement disproportionné dans le nombre des canards sauvages remonte, croit-on, à des causes jusqu'ici insoupçonnées. Ainsi, lorsque la colonisation de l'ouest du continent américain se développa à une cadence formidable, des milliers d'acres de terres marécageuses furent asséchées pour fins d'agriculture. Comme les oies et les canards sauvages se reproduisent dans les régions infestées de marais, ils durent trouver ailleurs un terrain de reproduction. Mais même migrants dans leur essen-

ce, ces palmipèdes s'habituent difficilement à vivre en d'autres régions que celles où ils sont accoutumés de se repeupler.

Qu'on le croie ou non, pour parodier Ripley, après avoir dépensé des milliers de dollars pour faire drainer des terres impropres à la culture par trop d'humidité, le gouvernement américain, pour suivre les conseils de ses biologistes, a décidé d'accorder plusieurs millions destinés à redonner à ces terres leur état primitif, soit à changer des milliers d'acres drainés en marécages.

Comment le gouvernement des Etats-Unis ose-t-il ainsi dépenser de telles sommes à de telles fins en temps de crise? Oh! le gouvernement américain ne manque pas du sens des affaires. Pour commencer, ces travaux donneront du travail à plusieurs centaines de chômeurs, pendant une bonne partie de la belle saison. Quant à l'ar-

gent, le gouvernement le prend tout simplement dans la poche du citoyen qui a le plus intérêt à ne pas voir disparaître le canard sauvage: le chasseur. Washington augmenterait d'un dollar par saison le prix du permis de chasse pour tout citoyen désireux d'aller, près du petit lac trop entre de vertes forêts, abattre le palmipède migrateur.

Les biologistes s'alarment de la disparition possible de ce palmipède, mais, en vertu de considérations bien différentes à celles des chasseurs. Ces biologistes, qui ont, en cette matière, des connaissances approfondies, savent bien que la disparition du canard sauvage risque de rompre l'équilibre de notre faune du nord américain, faune d'ailleurs indispensable à une bonne partie de notre commerce. La disparition du canard prive toute une catégorie d'animaux de leur pâture; ces mêmes animaux en privent d'autres jusqu'au moment où, de faim, ils meurent à leur tour.

On sait que certaines régions de la province de Québec sont impropres à la culture à cause d'un déboulement trop intense; l'exemple peut s'appliquer pour le règne animal. Sachons prendre les moyens nécessaires pour éviter le désastre.

Samedi prochain
L'ILLUSTRATION
COMMENCERA LA
PUBLICATION D'UNE
NOUVELLE SERIE DE
mots-croisés

SCIENCE. ART. LETTRES

L'ami des moments difficiles

— Comprends-tu bien, mon cher Fred, je ne dis pas que ton billet à ordre n'est pas bon. Pas du tout! Mais vois-tu, chez moi c'est un principe. Un principe dont je ne me suis encore jamais départi, une règle que je me suis tracée pour toute la vie. Sans ça, voyons, comment peux-tu douter que j'hésiterais un seul instant à te l'endosser, ton billet?

— Ecoute, Fred, réfléchis. Tu sais fort bien dans quelle situation je me trouve à l'heure qu'il est. Ce n'est sûrement pas ma signature qui donnerait en ce moment le moindre semblant de poids à ton billet.

— Quoi, qu'est-ce que tu me dis là, Fred? Toi aussi tu as des ennemis? A cause de cette traite de rien du tout? C'est pour ça que tu te fais de la bile? Allons, allons.

c'est pas moi qui me sucerais les sangs pour si peu! Pourquoi ne pas aller carrément à la banque et leur exposer la situation telle qu'elle est? Ah! comme je voudrais t'aider, mon pauvre Fred. Mais, que...

— Cartes sur table, Fred! Tu me connais, tu sais que je ne mens jamais. Eh bien! voilà, tu me diras si tu veux, mais le fait est que j'allais justement te prier de me prêter quelques billets pour m'aider à me remettre à flot. C'est un saie moment à passer...

— Bien sûr, mon cher Fred, je savais que tu ne refuserais pas, et je suis heureux que tu m'aies donné une fois de plus l'occasion de constater ta générosité d'âme... Quant à ta traite, tu sais, pour moi, c'est comme si c'était de l'or. Mals...

— "Judge", New-York.

Une affaire intéressante

En août dernier, l'agitation était grande parmi les ouvriers camionneurs du port de Séville. Le 16 août, peu avant midi, le patron d'une entreprise de transports, José Aramburu, accompagné de ses deux fils, se trouvait dans son bureau dont les fenêtres donnent sur une rue du port, lorsque quatre de ses employés, Vazquez, Guzman, Armario et Espinosa sortaient, prêtant l'action d'accusation, tiré de l'extérieur plusieurs coups de revolver sur leur employeur. Celui-ci ne fut pas atteint, mais il fit arrêter ses ouvriers pour tentative d'homicide.

Après une détention provisoire de 6 mois, les quatre inculpés viennent d'être référés au tribunal correctionnel de Séville. Le ministère public requit une peine de quinze années d'emprisonnement pour chacun des inculpés, plus une amende de 1,500 pesetas à titre d'indemnité.

Après la lecture de l'acte d'accusation, le seul témoin cité par la partie civile déclara qu'il maintenait ses déclarations et affirma une fois de plus qu'il avait vu les quatre ouvriers tirer sur leur patron. Mais le défenseur des incul-

pés posa plusieurs questions embarrassantes au témoin, à telle enseigne que celui-ci éclata en sanglots et déclara au président qu'il aimait mieux dire toute la vérité.

— Je vous y engage vivement, lui dit le président.

— Eh bien! voilà! Je n'étais pas là quand la grève a éclaté dans le port, et je n'ai pas vu non plus les ouvriers tirer sur M. Aramburu. Seulement, M. Aramburu m'a promis 1,000 pesetas en pièces d'or et une rente viagère pour ma famille si je déclarais dans le sens qu'il voulait. C'est ce que j'ai fait dans ma déposition au cours de l'instruction. Mais voilà, ça a été plus fort que moi. Je n'ai pas pu mentir plus longtemps.

Les déclarations du témoin Antonio Vela soulevèrent un tumulte formidable dans la salle d'audience, bondée d'ouvriers. Le président suspendit les débats et disposa qu'un supplément d'instruction soit fait en vue de vérifier les faits relatés par le témoin.

Les quatre inculpés n'ont cependant pas été relâchés. M. Aramburu, laissé en liberté provisoire, a été assigné à la disposition de la justice. — El Sol, Madrid.

La vénération des Espagnols

Le village Martin-Munoz de las Posadas se trouve situé (nous précisons pour ceux qui l'ignorent) dans la province de Segovie. Rien ne signalerait cette agglomération à la curiosité des touristes, si elle ne possédait, en sa modeste église, un des plus beaux Gréco qui soient, une Crucifixion. Or, le directeur de l'Académie espagnole des Beaux-Arts avait appris que le tableau, à moitié oublié, se trouvait dans un tel état de délabrement, qu'une restauration urgente s'imposait sans tarder. Il dépêcha à Martin-Munoz un restaurateur du musée du Prado, avec ordre d'emporter la toile tout de suite.

La voiture du restaurateur traversa le village avec un bruit d'enfer. Ce qui fit déjà dresser les oreilles des habitants, peu habitués à voir dans leur unique rue un véhicule de ce genre. Mais quand l'adite voiture stoppa devant l'église, les villageois, leur curé en tête, se mirent en branle, chatouillés par un vague soupçon. Le restaurateur accompagné de deux porteurs, se dirigea vers la petite chapelle qui abritait le tableau fameux, l'examina en silence pendant une dizaine de minutes, hocha la tête, et se tournant vers ses gardiens du Prado, leur ordonna de décrocher la toile. Le malheureux! Il n'avait pas compté avec la population. Massée dans l'église, et suivant anxieusement cha-

que geste des intrus cette population se transforma en autant de fauves enragés qu'elle comptait de têtes, lorsqu'elle entendit l'ordre de décrocher la toile.

— Afuera! Afuera! hurla-t-elle, en proie à une sainte horreur. Dehors, sinon nous te cassons la gueule! traduisit le maire de la commune, brandissant devant le restaurateur éperdu un bâton plus nouveau qu'un octogénaire rhumatisant. Le "monsieur" de Madrid ne se fit pas prier. Enjambant les prie-Dieu, il sortit précipitamment, suivi de ses deux subalternes. Il n'eut pas même le temps de sauter dans sa voiture assiégée, et il dut prendre la clé des champs en détaillant à toutes jambes...

— C'est tout de même admirable, cette vénération de nos paysans pour les choses sacrées, opina un vieil académicien, après avoir écouté le récit de l'incident de la bouche du directeur de l'Académie. A telle enseigne, ajouta ce dernier, que le maire du village m'a fait dire qu'il ne lâcherait le tableau que contre 60,000 pesetas par tête d'habitant...

La question qui se pose maintenant au Gouvernement espagnol, est de savoir s'il laissera périr le Gréco, ou s'il fera "donner" la garde mobile contre les habitants de Martin-Munoz. Car pour ce qui est de lâcher l'argent rien à faire, les caisses étant vides comme d'habitude... — D'après le Heraldo de Madrid.

Varsovie et Tokio ligüés contre Moscou

"Leningrad Pravda", Leningrad:

L'amitié germano-nipponne et germano-polonaise semble devoir aller de pair avec un rapprochement polono-nippon. Les incertidines japonaises se rendent bien compte qu'en attaquant les frontières de l'U. R. S. S., ils n'auraient plus en face d'eux un adversaire faible comme c'était le cas lors de la guerre de 1904-05 contre la Russie tsariste et qu'une agression contre l'U. R. S. S. n'aurait pas sans risques. Aussi les impérialistes japonais cherchent-ils à s'assurer des alliés. C'est dans ce but qu'ils se rapprochent de l'Allemagne, intrigant dans les pays baltes et finançant les fascistes finlandais. Le rapprochement entre le Japon et la Pologne entre également dans cette politique.

Ce n'est pas par hasard que l'amitié polono-nipponne s'est resserrée après la signature d'un pacte de non-agression polono-allemand. Le journal "Asahi" n'hésite pas à déclarer que ce pacte contient une stipulation secrète prévoyant qu'en cas de guerre, en Extrême-Orient, une intervention germano-polonaise aurait lieu en Ukraine soviétique.

En 1934, il a été fondé, à Tokio, une "association des amis de la Pologne", qui a son pendant à Varsovie, dans "l'association des amis du Japon". A ce propos, le "Berliner Aageblatt" écrivait, il y a quelque temps:

"La Pologne estime qu'un geste amical à l'égard du Japon lui sera utile. Aussi a-t-elle créé une "association des amis du Japon". On a déjà eu l'occasion de voir, en 1920, un pareil échange d'amabilités entre ces deux pays qui avaient, à cette époque tout com-

me maintenant, un ennemi commun: l'U. R. S. S. présent, la Pologne estime à nouveau qu'il convient de rester amis avec le Japon, malgré les 11.000 km. qui les séparent.

A vrai dire, cette sympathie entre la bourgeoisie polonaise et les impérialistes japonais remonte encore plus loin. En 1905, Pilsudski avait fait un voyage à Tokio pour y créer "une fraternité d'armes polono-nipponne contre l'ennemi commun: la Russie". Il s'entretint avec l'Etat-Major japonais, pour que le Japon fournit des armes aux légionnaires japonais et posât, lors de la conclusion de la paix, la question de l'indépendance de la Pologne. Pilsudski savait bien que le Japon ne ferait rien pour rien, et qu'il exigerait en revanche que les légionnaires japonais harcèlent de leur côté les Russes.

Il est vrai que cela se passait à l'époque sombre de la féroce monarchie des Romanoff. Ce fait ne vaudrait même pas qu'on le mentionne si la presse polonaise ne s'efforçait de prouver que l'amitié polono-nipponne a des racines profondes.

Mais ce qui est encore plus curieux, c'est que le représentant du ministère des Affaires étrangères du Japon rappela également ce passé lors de l'inauguration solennelle de la "Pologne", et que le prince Kaya le répéta à Varsovie.

Ces rappels des origines de l'amitié polono-nipponne ne sont pas que symboliques, puisqu'ils sont accompagnés de mesures militaires. Au cours de l'année écoulée, de nombreuses missions militaires japonaises visitèrent la Pologne. Maints faits sont là pour témoigner de la collaboration polono-

nipponne. Ainsi, le gouvernement polonais déclara récemment au chef de la mission militaire japonaise à Kharbine l'ordre de "Pólonia restituta", pour "services rendus à la Pologne". L'interview de l'attaché militaire japonais à Varsovie, Yanagata, accordée aux journalistes polonais, avant son départ pour le Japon, n'est pas moins caractéristique. "L'armée polonaise, déclara-t-il, ne peut que provoquer l'admiration de tout vrai militaire. Je considère qu'elle est l'une des meilleures du monde. Je retourne au Japon, où l'on me confie une mission importante et où, à mon poste, je maintiendrai un contact étroit avec l'armée polonaise."

Le général Yamakavi, successeur de M. Yanagata, eut déjà l'occasion de visiter Varsovie: il y dirigeait la mission militaire japonaise lors de la guerre de 1920 entre la Pologne et l'U. R. S. S. Après un séjour de quatre ans à Varsovie, Yamakavi devint chef de la première section de l'Etat-Major polonais et participa aux combats de Shanghai. Quoiqu'il eût, depuis, occupé des postes encore plus élevés, le gouvernement japonais vient de lui confier à nouveau une mission en Pologne, analogue à celle d'il y a quinze ans.

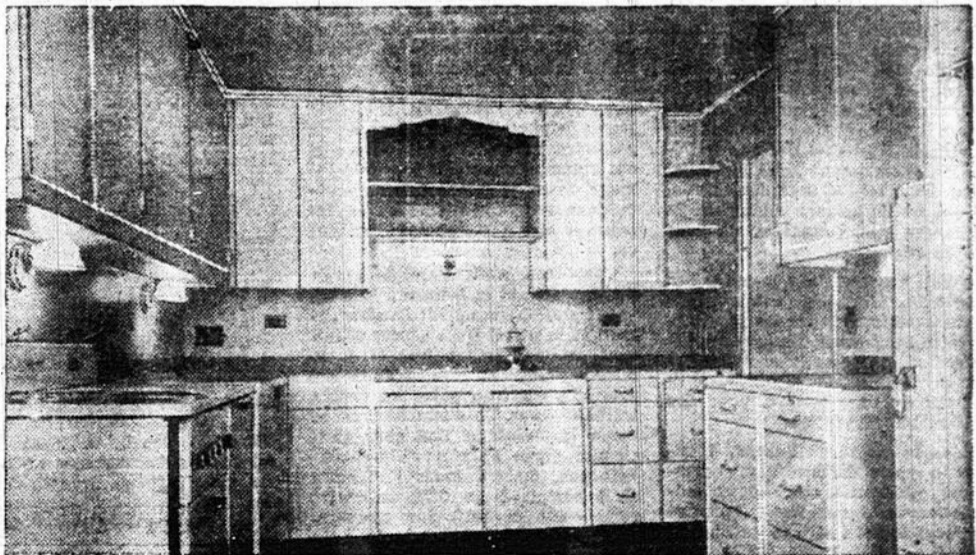
Le général Yamakavi a déclaré à la presse polonaise qu'il faisait partie, au Japon, de "l'association des amis de la Pologne" et qu'il admire toujours "le courage dont les troupes polonaises ont fait preuve en 1920". Il n'est guère douteux que l'arrivée du général Yamakavi en Pologne inaugure une ère de collaboration militaire étroite entre Tokio et Varsovie.

Tout cela prouve trop que l'impérialisme japonais attache une grande importance à ce que l'opinion polonaise lui soit favorable.

Les maisons de l'avenir



Les dernières données de l'architecture moderne.



La vignette du bas donne un aperçu de la maison expérimentale ultra-moderne construite à Cleveland, Ohio, pour le compte de la compagnie General Electric. On y a appliqué toutes les plus récentes découvertes électriques propres à améliorer le sort de la maîtresse de maison et de ses domestiques. Tout y fonctionne naturellement à l'électricité. La vignette du haut montre ce que sera, si l'on en croit un architecte-artiste, les avenues des cités de l'avenir. Il faudrait d'abord commencer par raser les taudis...

LA SANGLANTE ENIGME

L'inexplicable assassinat d'un bébé, au sein d'une noble famille anglaise, dans une région calme et paisible, commis quelques semaines après l'institution de Scotland Yard, amena l'opinion britannique, au siècle dernier. Voyez comment l'inspecteur Williamson réussit à résoudre l'énigme de Midhurst.

Lorsque Sir Robert Peel fonda, en 1829, la Metropolitan Police, le grand homme d'Etat anglais du XIXe siècle n'osa pas adjoindre à la police en uniforme un corps spécial d'agents en civil et qui auraient été spécialement chargés de la recherche des criminels, ainsi que l'usage s'en était établi ailleurs. Tout ce qui était d'essence continentale était alors bon en Angleterre. Les bourgeois de Londres acceptaient volontiers d'être gardés, mais n'auraient pas supporté une surveillance occulte de leur vie privée.

Il fallut plus de 15 années d'impunité pour les criminels pour que l'opinion publique se décidât à admettre la création d'un "Detective Department". Ainsi fut désignée la petite pièce mansardée du vieux Scotland Yard qu'allait occuper pendant un quart de siècle le premier service de la Sécurité anglaise. L'effectif en était dérisoire; d'abord deux inspecteurs et six agents, puis quatre inspecteurs et douze sergents, tous habillés en civil.

Lorsque Williamson et ses trois amis y furent affectés, ils ne trouvaient que l'esquisse d'une oeuvre dont ils allaient bâtir de leurs propres mains les fondations.

En quelques années, ils devinrent les théoriciens et les praticiens d'une science nouvelle: la détection du crime. Leurs succès par des méthodes imprévues à l'époque leur valurent la réputation qui s'est depuis lors attachée au titre de "détective". Le Home Office leur en donna, en 1865, un témoignage éclatant, en faisant savoir à tous les chefs constables des comtés du Royaume-Uni que le Detective Department de Scotland Yard était mis à leur disposition, au cas où ils échoueraient dans la recherche des coupables de leur propre région.

C'était un pavé dans la mare aux traditions. L'opinion publique attendait avec impatience les résultats de cette innovation. Le premier essai qui ne se fit pas attendre encouragea la réprobation générale. Williamson devait y perdre, pour des années, sa réputation.

Dans le comté de Sussex, à mi-chemin entre Midhurst et Portsmouth, dissimulé entre deux collines recouvertes de forêts, se trouvait tapi le petit village de Singleton.

Toute cette campagne respirait la bonhomie, la décence, la retenue des moeurs, le charme un peu confiné, mais profond, de la vie provinciale anglaise vers le milieu du siècle dernier.

Le squire de Singleton, Samuel Savil Kent, et son entourage familial, semblait personnifier cette existence que les fiévreuses agitations des temps modernes n'avaient pas encore entamée. Il avait loyalement et longuement servi la Couronne en qualité d'inspecteur des douanes. Quand l'heure de la retraite sonna pour lui, il s'était retiré dans son village natal. Le respect général l'entourait, lui et la jeune femme qu'il avait épousée en secondes noces, lorsque le temps est estompé dans son souvenir l'image de sa première épouse, morte dans un asile d'aliénés, en lui laissant une fille appelée Constance.

Constance avait l'air de sortir de ces délicats et brumeux romans victoriens où se mêlent l'ardeur, le rêve et la pitié. D'un aspect séduisant, de manières naïves et charmantes, elle montrait dans ses grands yeux trop pâles un besoin infini d'aimer, de s'attacher, de se vouer à quelqu'un. Son père, gentleman digne et réservé, ne pouvait pas, malgré toute l'affection qu'il portait à sa fille, satisfaire cette sorte de soif. Son tempérament même faisait obstacle à la tendresse avide et touchante de Constance.

Elle le reporta sur la nouvelle Mrs Kent. Celle-ci, en effet, avait pris en affection sa frêle belle-fille et éprouvait pour elle un sentiment doux et protecteur vraiment mater-

nel. Elle fut heureuse de voir la petite Constance grandir auprès d'elle et l'aimer chaque année davantage.

L'âge n'avait pas affaibli le squire de Singleton. Il chassait, faisait de longues marches, rendait infatigablement visite à ses voisins. Et le témoignage de cette vigueur conservée par des exercices et par des habitudes saines, fut la naissance d'un solide garçon que lui donna la seconde Mrs Kent.

Tout le temps que durèrent la grossesse et l'accouchement, Constance prouva qu'elle entendait entourer sa belle-mère des mêmes soins que celle-ci lui avait prodigués. Elle prévint ses moindres désirs, tâcha de la distraire, la veilla, bref allégea de toutes les manières les heures difficiles. Et quand l'enfant naquit, Constance reporta sur lui sa vigilance et sa sollicitude.

Loin de se montrer jalouse de son demi-frère, le petit Francis, elle voulut le surveiller en même temps que la nurse Elisabeth Gough, assister à ses premiers regards, à ses premiers rires.

Lorsque les amis de Samuel Savil Kent venaient admirer son héritier, lorsqu'ils se rendaient au chevet de la jeune mère, ils trouvaient toujours Constance affairée, empressée, vibrante. Ses yeux trop pâles brillaient d'un feu nouveau et qu'ils n'y avaient jamais surpris encore. Et retournant, dans leurs demeures modestes, entourées de gazons et de fleurs, les habitants de Singleton s'attendrissaient sur cette famille si unie, sur cette jeune fille, orpheline, qui avait su, par son amour, recréer tant de chaleur, tant de douce vie au foyer de son père.

Le pasteur même, dans ses prêches, faisait parfois une discrète mais limpide et forte allusion à cette maison bénie.

Le destin n'aime pas les bonheurs trop sûrs et trop durables, assure une romance vieille comme l'humanité: une fois de plus, elle parut justifiée à Singleton par l'effroyable malheur qui s'abattit sur la maison paisible et prospère des Kent que venait d'égayer une vie nouvelle.

Un matin, toute la maison fut réveillée par les cris de Constance. Levée, comme à l'ordinaire, de bonne heure, elle s'était rendue dans la nursery et s'était aperçue de la disparition du petit Francis. Après des heures de recherches infructueuses, Mr. Kent se rendit à cheval à Midhurst pour prévenir la police. Pendant qu'il était en route, la malheureuse mère, découvrit dans un vieux puits le cadavre de Francis, la gorge ouverte d'un coup de couteau.

Dès que la nouvelle s'en répandit, l'horreur et l'inutilité de ce crime soulevèrent d'émotion, d'effroi, de pitié et presque d'une honte nationale tout le sud de l'Angleterre. Les chefs de la police du comté vinrent s'établir à Singleton et aucun habitant du village ne fut à l'abri du soupçon, sauf les membres de la famille Kent, dont la douleur était presque intolérable à voir. Constance, frappée elle-même au plus profond de son coeur passionné, trouvait tout de même le courage de consoler sa belle-mère, et celle-ci, parfois, la payait d'un difficile et douloureux sourire, plus déchirant que des sanglots.

La seule étrangère au village, Elisabeth Gough, la jeune nurse, fut rapidement accusée de ce crime, mais faute de preuves et rassuré de motifs, elle fut mise hors de cause par les magistrats de Midhurst.

Le chef constable du Sussex se sentit incapable de résoudre par ses propres moyens l'affreux mystère. Il se rappela alors la toute récente note du ministre de l'Intérieur et, à bout de ressources, s'adressa à Scotland Yard. Pour la

première fois dans les annales policières de la Grande-Bretagne, la province, jalouse de son indépendance, demandait aide et lumière à l'organisme de Londres. Pour la première fois, des inspecteurs allaient prendre la piste dans la campagne anglaise. C'était une révolution de moeurs.

Ce fut le point de départ des grandes traditions qui devaient depuis lors figurer dans les romans policiers.

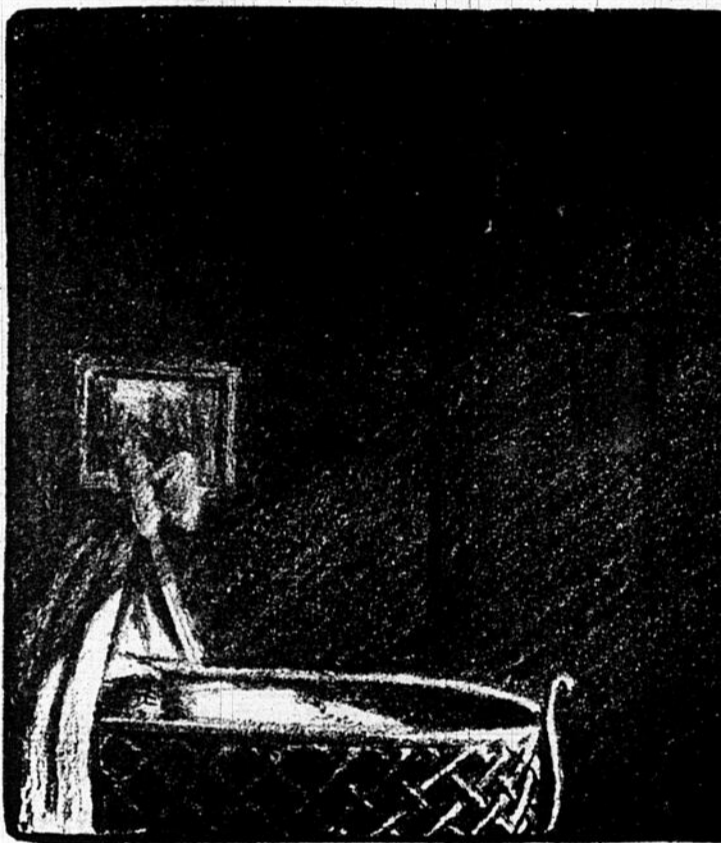
Williamson et Tanner descendirent à Midhurst, rendirent aussitôt visite au surintendant de cette ville et allèrent s'établir à l'unique auberge de Singleton qui s'appelait comme dans un roman de Dickens: "Le Lion Rouge".

Les deux détectives étaient fort

te qui aurait dû demeurer confidentielle et familiale — tels étaient les griefs profonds qui accueillirent les hommes du Yard dans une tâche terriblement ardue.

Car plusieurs semaines s'étaient écoulées depuis la découverte du petit Francis et il était impossible de procéder à la plus sommaire reconstitution. Williamson dut se résigner à essayer de provoquer les ragots et les confidences. En même temps, il essaya de situer pour lui seul les faits et les gestes des habitants de la maison de Samuel Kent et leur physionomie particulière.

C'était le seul endroit où on n'osait pas lui tourner carrément le dos. Il conversa des heures avec le père, avec Mrs Kent qui se remettait difficilement de sa peine et



Dans une pièce, un petit enfant dort dans un berceau. Soudain, une ombre se projette sur le mur. L'ombre est un des habitants.

embarrassés. Autant ils étaient habitués au paysage des rues de Londres, à leur mouvement, aux indications de leurs aides et de leurs supérieurs, à l'allure de ses habitants, aux lueurs qui jaillissaient pour eux dans les bars et les bouges; tout ici leur était singulier. Le calme même les déroutait, ainsi que le ciel sans fumée et la terre livrée à elle-même. Ils se sentaient désespérément étrangers aux choses, aux paysages, aux gens. Ils percevaient l'hostilité des villageois, la jalousie et l'animosité de leurs collègues provinciaux.

En effet, à peine avait-il demandé l'aide de Scotland Yard, que le surintendant de Chichester fut obligé de regretter son premier mouvement. Ses concitoyens ne mirent pas longtemps à lui reprocher ce qu'ils considéraient comme une atteinte au prestige de leur région. Et l'ingérence de la métropole dans leurs affaires particulières, fût-ce même un crime, leur parut détestable. Livrer en pâture aux journaux de la capitale des tares qui ne la concernaient point, signaler à l'attention du Royaume-Uni tout entier des affaires strictement personnelles, appeler des policiers qui rien ne qualifiait pour une enquê-

qui était toujours accompagnée de Constance.

Chaque matin, le détective accompagnait la jeune fille qui s'en allait cueillir dans les champs des fleurs pour garnir la tombe de son petit frère.

Vanner, de son côté, essayait de se lier avec les domestiques, la cuisinière, le jardinier, la femme de chambre.

L'inspecteur Williamson avait fait de fortes études. Il n'ignorait rien des philosophes modernes et de leurs méthodes d'introspection. Et ce qu'il ne pouvait arriver à élucider par le strict examen des faits, il tenta d'y parvenir par la psychologie.

Le crime avait été habilement conçu et exécuté. Il fallait éliminer la possibilité d'un assassinat par un cheminier ou par un habitant du village. Outre l'absurdité d'un pareil meurtre, le fait que des chiens féroces gardaient le jardin détruisait cette hypothèse. Il ne restait plus, comme meurtriers éventuels, que la nurse, le père, la mère et Constance.

Entre les quatre, qui donc avait un intérêt à la disparition de l'enfant? L'élément moral seul pou-

vait affa... gles prof... ract... soup... de la... Peut... glig... ce d... tanc... d'un... elle... bord... d'un... quel... To... étan... puis... déte... Wi...

LE ME DE MIDHURST



Il se contenta de tendre au détective son ordre de route pour Brighton. Mais l'enveloppe que prit l'inspecteur Williamson portait comme souscription: Au surintendant Williamson.

...vait jouer un rôle décisif dans cette affaire. L'ayant sous tous ses angles, fort de l'étude secrète et approfondie qu'il avait faite des caractères, Williamson tourna ses soupçons du côté de Constance.

Il avait appris l'amour passionné de la jeune fille pour sa belle-mère. Peut-être Mrs Kent avait-elle négligé Constance depuis la naissance de son enfant? Peut-être Constance, avec la perception aiguë d'une jeune fille romanesque, avait-elle enregistré, avec amertume d'abord, puis avec fureur le retrait d'une partie de l'affection à laquelle elle s'était habituée?

Tous les moyens d'induction lui étant refusés, c'est par la seule puissance de la déduction que le détective résolut d'agir.

Williamson entra un jour son

Le lendemain, le sergent Tanner rapporta une grande nouvelle à l'inspecteur Williamson:

— Oui, une robe de nuit avait disparu depuis la nuit du crime; Constance, qui aurait dû en avoir trois, n'en avait plus que deux.

Williamson se rendit aussitôt à Chichester, chez le surintendant, et demanda un mandat d'arrestation pour la personne de Constance.

Le surintendant refusa avec un sursaut d'indignation. Les policiers de Londres ne respectaient rien. Ils apportaient avec eux la décomposition, la folie de la capitale. Comment osaient-ils déshonorer une des familles les plus honorables du comté! Il se refusait, lui à croire à la culpabilité d'une jeune fille vertueuse et tendre qui

même de ses explications emporta le verdict du jury.

Oui, il lui manquait une robe de nuit; oui, le hasard voulait que cette robe eût disparu le lendemain de l'assassinat de son pauvre frère. Mais cette disparition n'était pas de son fait, la négligence de la blanchisseuse en était la cause.

On appela la blanchisseuse. Elle témoigna qu'en effet elle avait bien vu la robe de nuit dans le paquet de linge qui lui fut remis par Constance; d'ailleurs, une note dans ses comptes en faisait foi. Quant à elle, elle ne s'expliquait que par un vol commis chez elle cette disparition.

Le coroner n'eut plus qu'à faire relâcher Constance et lui présenta ses excuses.

Pendant des semaines, toute la presse anglaise accabla Scotland Yard, ses détectives et leur outrecuidance. On glorifia la santé morale des familles provinciales anglaises. On fit verser des larmes aux lecteurs sur l'inqualifiable injustice dont avait été victime une belle et lumineuse jeune fille, consolation des vieux jours de son père, soutien de sa seconde mère, exemple de devoir et d'amour filial. Et pour achever de porter l'émotion publique à son comble on apprit que Constance, qui n'avait à expliquer que les fautes d'autrui, entra dans un couvent.

Williamson, couvert d'opprobres, fut envoyé en disgrâce dans une division de banlieue.

Le premier commissioner de la police métropolitaine, sir Richard Mayne, désigné par le roi en 1829, devait conserver son poste jusqu'à sa mort, près de quarante ans plus tard, en 1868. C'était lui qui avait dû punir de son erreur immortelle l'inspecteur Williamson.

Ce fut lui qui, cinq années plus tard, convoqua à Scotland Yard l'inspecteur Williamson.

— Voici la déclaration authentique et dûment signée que la police de Brighton me communique, dit-il. Veuillez en prendre connaissance.

Williamson lut:

"Moi, Constance Kent, seule et sans aide, ai assassiné à Singleton un certain Francis Savil Kent. Avant d'accomplir cet acte, personne ne connaît mon intention, ni après ma culpabilité. Personne ne m'a assistée dans le crime ni dans mes efforts pour échapper à la découverte."

Une longue habitude avait appris à Williamson le prix de l'impassibilité. Aucun muscle ne bougea dans son visage énergique. Aucune surprise ne parut dans ses yeux froids. Il n'eut pas un mot de triomphe ni une exclamation. Seules ses mains tremblèrent imperceptiblement lorsqu'il remit au commissioner l'aveu de la jeune fille de Singleton.

Le maître de Scotland Yard observa la même réserve absolue. Il n'essaya pas de reconforter le détective, injustement puni pour sa clairvoyance ou plutôt pour son intuition vertigineuse et qui pendant cinq années s'était vu éloigner de toutes les affaires auxquelles son instinct de chien de chasse lui donnait droit. Les deux hommes étaient de la même trempe, britannique, qui interdit toute manifestation de sentiments. Sir Richard Mayne n'eut pas un mot, pas un geste d'excuse ou de consolation. Il se contenta de tendre au détective son ordre de route pour Brighton. Mais l'enveloppe que prit l'inspecteur Williamson portait comme souscription: Au surintendant Williamson.



Soudain, une ombre ouvre la porte et s'avance silencieusement: un coup de poignard est tombé sur un des habitants de la maison.

...aide Tanner dans une promenade dans les bois. Rien ne lui paraissait assez sauvage pour la confiance qu'il voulait lui faire.

— Maintenant, Dick, ferme tes yeux. Représente-toi une maison isolée dans la campagne. C'est la fin de la nuit et tout est encore obscur dans les champs. Dans une pièce, un petit enfant dort dans un berceau. Soudain, une ombre ouvre la porte et s'avance silencieusement: un coup de couteau. L'ombre est un des habitants de la maison. A ton avis, comment est-elle habillée?

Les yeux toujours fermés, Dick répondit:

— Elle est pieds nus.

Williamson reprit:

— Comment la conçois-tu habillée? Est-ce l'heure de porter une crinoline, un déshabillé?

Dick réfléchit encore et dit fermement:

— En robe de nuit.

— C'est mon avis! s'écria Williamson, et je veux que tu apprennes dès demain auprès des femmes de chambre si aucune robe de nuit n'a disparu depuis la nuit du crime, car je suis sûr que l'une de ces robes a dû être tachée de sang.

était destinée un jour à épouser l'un des nobles du royaume.

Williamson insista:

— J'ai une preuve, dit-il. Si vous n'accédez pas à ma requête, je rentre à Londres et je rendrai l'affaire publique.

Le surintendant ne pouvait que céder, il le fit de mauvaise grâce et dégagea sa responsabilité.

— Avez-vous seulement interrogé Constance? demanda-t-il.

— Non, répondit Williamson. Je veux la confondre par l'imprévu. Des questions préables pourraient lui donner la chance de trouver une échappatoire.

Sa comparaison devant le jury d'enquête, réuni à Midhurst, eut lieu quelques jours plus tard. La beauté, le charme et la jeunesse de Constance touchèrent l'assistance résolue à croire en son innocence.

Lorsque l'inspecteur Williamson fut appelé pour interroger l'accusée, Constance le regarda en souriant tristement.

Son sourire ne se démentit pas, cependant que l'inspecteur, sûr de lui, essayait de la convaincre. Elle eut réponse à tout, et la simplicité

...ue une jeune femme, mais ses yeux étaient toujours aussi pâles, aussi virginaux. L'extase religieuse les avait comme approfondis et creusés.

Cette même extase lui fit dire avec une sorte de joie douloureuse son remords insupportable et plénier enfin sur son crime morbide. L'inspecteur Williamson écouta en silence cette confession qui, à cinq années de distance, justifiait point par point ce qu'il avait deviné.

Non seulement Constance était la coupable, non seulement elle avait égorgé son demi-frère, le petit Francis, mais enfin elle avait bien commis le crime dans la tenue décrite par Williamson à force de réflexion hallucinatoire. Lorsque Constance avait frappé, elle portait une chemise de nuit. Et cette chemise avait bien été tachée de sang d'enfantin. Et Constance avait fait disparaître la chemise révélatrice, la troisième de ses chemises de nuit. Elle l'avait roulée de manière à ce que le sang ne se vit pas, et placée dans le panier de la blanchisseuse en prenant soin de la faire porter sur la note. Puis elle avait envoyé la villageoise lui chercher un verre d'eau. Durant ces quelques secondes, Constance avait eu le temps de subtiliser la chemise de nuit, de la cacher sous sa robe. Elle la brûla un peu plus tard.

Il y eut un nouveau procès à la cour de justice de Chichester. A cette époque, on ne recherchait pas les antécédents héréditaires des coupables, et il ne fut jamais question de la mère de la jeune femme qui était morte dans un asile d'aliénés.

Constance confessa son crime une fois de plus, alléguant la jalousie comme seule excuse, et fut condamnée à être pendue.

Elle fut graciée et sa peine commuée en celle de détention à vie.

Ainsi se termina l'erreur de l'inspecteur Williamson. Et depuis, les détectives du Yard sillonnent sans arrêt les routes, les ports, les champs et les bois de la Grande-Bretagne.

De nos jours il est évident que la triste héroïne de ce récit n'aurait même pas subi un procès pour meurtre; on l'eût tout simplement envoyée dans un asile d'aliénés, après avoir constaté son état mental évidemment déséquilibré. En France, où l'appareil judiciaire interprète beaucoup plus largement qu'en terre britannique l'esprit des lois, où le procureur d'un assassin a liberté de miser tant qu'il veut

sur les sentiments du jury, on n'eût pas manqué de recourir à la généalogie familiale de l'accusée et d'établir clairement son irresponsabilité puisque sa mère avait vécu dément, une partie de son existence.

Faut-il aussi croire que les meurtres sadiques sont perpétrés par des êtres appartenant à cette triste catégorie des déments? La question se pose de plus en plus, et nous devons probablement étudier ce cas d'ici quelque temps. Le meurtre sadique et le meurtre passionné sont souvent confondus l'un avec l'autre. Mais le crime sadique, généralement accompli avec plus de sauvagerie que l'autre, comporte toujours un rôle où la folie perce nettement. Les journaux nous en donnent actuellement un sinistre exemple dans l'affaire Fish; Montréal a connu des crimes similaires à celui qu'a commis cet Albert Fish, et dont on a lu les tristes exploits.

Mais le pire de tous les crimes, c'est encore le crime crapuleux, dont l'unique but est de rapporter à son auteur une certaine somme d'argent. L'affaire Sarao, encore présente à toutes les mémoires, pour laquelle trois personnes vont monter simultanément sur l'échafaud, illustre typiquement cette catégorie de meurtre. C'est le plus inique, parce que le plus calculé, le mieux prémédité. Et ce sont généralement les crimes crapuleux que la Justice éclairée le plus difficilement, parce que l'assassin, n'agissant pas sous le coup d'une colère soudaine ou d'une vengeance qui l'aveugle, a mis, parfois, des mois à calculer son forfait et à s'entourer de précautions pour n'être pas dévoilé. Heureusement, le crime parfait se rencontre très rarement. Et la Justice finit toujours — ou à peu près — à châtier l'assassin.

La semaine prochaine

ON LIRA DANS CES PAGES UN ARTICLE EXTREMEMENT CAPTIVANT, INTITULE

"Comment ils s'y prennent pour tricher ..."

LA REVUE DES JOURNAUX

Un dirigeable pour Napoléon

Il n'a jamais été construit, mais, nous dit l'Indépendance belge, les plans ont été faits par un ingénieur bruxellois, le baron Jean de Collin, qui avait servi l'Empereur jusqu'à Waterloo.

Ces plans, soumis à des experts, furent unanimement approuvés, mais avant de construire la machine et de prendre son vol vers Sainte-Hélène, Jean de Collin voulut aller consulter le frère de Napoléon, l'ex-roi Joseph, qui vivait en Amérique sous le nom de comte de Survilliers. La traversée de l'Atlantique fut fatale au projet. L'ingénieur belge fut découragé par l'ex-roi Joseph, qui l'assura que son illustre frère exigeait que rien ne fut tenté pour sa délivrance.

Les plans de ce dirigeable conçu par Jean de Collin existent encore dans les archives de sa famille.

Les monstres de Galapagos

Les Iles Galapagos, dont on parle tant, à l'heure actuelle, à propos du séjour qu'y a fait la baronne Wagner, "Impératrice des Galapagos", possèdent une race de grands lézards, dits iguanes, qui ressemblent beaucoup aux dragons des légendes.

Le Dr Paul Bartsch, du Muséum National des Etats-Unis, vient de découvrir que l'iguane a un don extraordinaire; il peut mourir dès qu'il le veut. En effet, plusieurs iguanes capturés par le Dr Bartsch moururent soudain, sans qu'on en pût trouver la moindre raison, ni la moindre cause. Un autre iguane, attrapé par le Dr Bartsch, se débattait furieusement; puis, soudain, se sentant impuissant, il fut secoué comme par un frisson et tomba mort. On crut que c'était là une ruse. Mais non! l'iguane était bel et bien mort.

Comment cela est-il possible? Nous n'en savons rien. Ces monstres d'aspect préhistorique crèvent-ils de peur? Ou ont-ils quelque glande secrète qui distille le poison?

Quoi qu'il en soit, les iguanes meurent à volonté, et ils ne vivent également pas comme nos animaux, puisque plusieurs lézards géants, capturés par le Dr Beebe aux Iles Galapagos, refusèrent toute nourriture pendant cent jours et arrivèrent néanmoins à New-York aussi pleins de force que jamais.

D'ailleurs, les iguanes ne sont guère méchants, et ils cherchaient à jouer avec les hommes chargés de les capturer. — American Weekly, Détroit.

La comédie sur le marché des devises

On doit admettre qu'il n'est pas facile de manoeuvrer avec succès les valeurs monétaires, étant donné la situation telle qu'elle se présente: d'un côté se trouve le dollar — sa valeur intérieure dépasse de beaucoup sa valeur extérieure, c'est-à-dire son cours international. Si l'on veut maintenir le cours actuel (pour des raisons quelconques) la politique monétaire américaine doit toujours opérer à la baisse du dollar, c'est-à-dire qu'il faut vendre des dollars en échange de devises or ou d'or brut. De cette situation résulte automatiquement une tendance à l'accroissement permanent des stocks d'or en Amérique. Après avoir suivi une politique de dévalorisation artificielle, il sera très difficile au gouvernement de l'abandonner, en

LES ROUGES DU SETCHOUAN

Plusieurs raisons expliquent les succès de l'Armée Rouge Chinoise dans la province du Setchouan. Les ouvriers y travaillent 17 ou 18 heures par jour. Les salaires sont misérables et la fermeture de nombreuses usines a jeté à la rue 80 pour cent de tous les ouvriers occupés.

La crise de l'agriculture a atteint un degré jamais encore enregistré. Les guerres continuelles ont ruiné la région.

Les paysans redoutant la persécution des généraux se sont enfuis dans les montagnes. Les impôts pleuvent sur ces pauvres gens. L'impôt levé pour la défense nationale fut fixé à 20 millions de dollars, l'impôt "militaire extra-

ordinaire" à 5 millions, la contribution pour la "lutte antijaponaise" à 4 millions, etc...

Les paysans sont obligés d'emprunter l'argent chez les usuriers à des taux ruineux. La confiscation des vivres est chose habituelle et un paysan qui ne déclarerait pas ses réserves de blé a des chances de passer en conseil de guerre. La misère des soldats de l'armée gouvernementale est incroyable. La population de Setchouan est tombée de 70 millions d'habitants à 50 millions. Voilà pourquoi les masses rejoignent les rouges dans la lutte contre les militaristes, les gros propriétaires et les usuriers. Les victoires de l'Armée Rouge donnent du courage à la population. Et la lutte contre la levée des im-

pôts se transforme souvent en insurrection armée. Les paysans forment des armées qui ont pour tâche de s'opposer à la perception des impôts. Partout on n'entend parler que des derniers succès de l'Armée Rouge.

Les paysans envoient des délégués dans les districts occupés par les rouges pour se rendre compte sur place de la situation. Leur retour est attendu avec impatience et leurs récits salués avec enthousiasme. Le Kouamintang et les puissances impériales sont bouleversés par les succès des rouges. Ils se lamentent: "Toute la province de Setchouan est en train de devenir soviétique." — Drapeau Rouge (organe communiste de la Chine Soviétique), Julchin.

considération des intérêts des fermiers.

Une expérience sur la valeur monétaire telle que les U.S.A. l'ont faite, les oblige à continuer toujours la même expérience et ainsi celui qui l'a inventée se trouve pris à son propre jeu. Aussitôt que le Fond de stabilisation vend peu ou cesse complètement la vente, le dollar monte automatiquement.

De l'autre côté se trouve le franc français — sa valeur extérieure, c'est-à-dire son cours international, est supérieure à sa valeur intérieure courante. Au point de vue international, cela se voit

déjà dans la dévaluation artificielle du dollar et, à un certain point aussi, de la livre. A l'intérieur, le pouvoir d'achat du franc est miné par l'effet d'une tésaurisation incroyable et incontrôlable, représentant environ 40 pour cent des billets en circulation. Pour une raison tout à fait contraire à celle des U.S.A. la France a besoin d'un énorme stock d'or.

Entre les deux pôles se trouve Londres; la valeur réelle de la livre est plus difficile à évaluer que n'importe quelle autre valeur. Peut-être que l'Angleterre aurait stabilisé officiellement depuis longtemps si l'Amérique

n'avait pas commencé le jeu du dollar. Devant l'horizon si peu sûr des U.S.A. l'Angleterre s'est décidée à prendre part au jeu de l'incertitude de la politique de la monnaie dirigée, et d'en tirer le plus grand avantage possible. Cette situation grotesque commande le système des cours ainsi que la méthode des négociations sur les valeurs monétaires. Alors que le désir naturel de chaque pays devrait être d'avoir une monnaie saine et stable, on essaye de faire payer les autres pour la mise en ordre de sa propre monnaie sans être sûr de ne pas la dévaloriser davantage.

Une mairie... sous séquestre

A la suite d'un litige récemment jugé, le Conseil municipal de "Molina de Segura" s'est vu mettre sous séquestre tous ses biens meubles, à savoir: plusieurs machines à écrire, un certain nombre de chaises, ainsi qu'un exemplaire complet de l'"Encyclopédie Hispanique". L'opération de la mise sous séquestre a été effectuée par un huissier, en plein jour et devant toute la population du bourg, massée sur la place de la mairie. Des bravos retentirent quand tout fut terminé. C'est que les 14,000 habitants de Molina de Segura sont révoltés par la façon dont leur Conseil municipal gère les finances communales, et ils espèrent anxieusement que la séquestration des machines à écrire, rendant impossible tout travail normal à la mairie, entraînera la destitution du Conseil municipal en fonctions. —

Sous cet aspect, la décision fortuite de la clause-or n'est qu'un prétexte à la spéculation internationale basée sur l'incertitude de toute la situation. — Berliner Tageblatt, Berlin.

Les ravages de l'inondation en Ontario



La crue anormale des rivières du sud de l'Ontario a causé des dommages considérables dans cette région. La pluie et le vent ont ajouté à la gravité de cette inondation dont on se peut faire une idée par les scènes reproduites ci-haut. On peut aussi remarquer les arbres à demi submergés, les glaces flottantes, les rails dangereusement couverts de débris, l'amas d'eau congelée sur certaines rives et enfin, les pénibles moyens de locomotion.



NEW-YORK EN 1880. — On voit ici une section du Broadway, dans la métropole américaine, avant le siècle de la vapeur. Cette artère fashionable de l'ancien New-York se trouvait alors bordée de modestes immeubles de cinq ou six éta-

ges; l'édifice construit en triangle à l'arrière plan est actuellement remplacé par le Flat Iron Building. Outre les luxueux carrosses, on remarquera les "chais à chevaux", tout comme en avait le vieux Montréal. (Reproduit de l'Opinion Publique)

LE COIN DES TIMBRES

L'Histoire de nos Timbres.

Bien peu de collectionneurs de timbres au Canada s'intéressent probablement à l'étude historique des timbres canadiens. Les remarques suivantes sur certains de nos timbres, bien qu'incomplètes, figureront avec avantage dans une collection de timbres canadiens; ces notes, en plus de rendre plus intéressantes les pages de votre album, donneront un bref aperçu historique de nos pièces canadiennes.

C'est ainsi que la reine Victoria, dont on voit la photo sur la plupart des émissions du siècle dernier, est née en 1819. Elle était la fille d'Edward, duc de Kent, et 4ème fils de Georges III. Elle fut couronnée reine d'Angleterre, le 28 juin 1838. Elle épousa en 1840 le prince Albert de Saxe-Gobourg qui



mourut en 1861. Neuf enfants nquirent de la reine Victoria. De nombreuses guerres et d'importants événements marquèrent son long règne. Notons la confédération des provinces du Canada; la guerre de Crimée; la révolte et la pacification des Indes; des guerres en Chine, en Égypte, en Afghanistan et en Afrique du Sud.

ment sur le timbre du 3ème centenaire de la découverte du Canada. Le roi Édouard figure également sur certaines émissions canadiennes. Il serait bon de rédiger quelques brèves notes biographiques à son sujet. La série du 3ème centenaire de la fondation de Québec est aussi du plus grand intérêt historique.

Prochaine Exposition de Timbres

En 1897, les timbres du jubilé d'argent furent émis pour célébrer le 60ème anniversaire du règne de la reine Victoria. Notons que le Canada fut le seul pays à émettre des timbres avec double photos de la reine, jeune fille à l'âge de 18 ans et reine douairière lors de l'émission. Le prince Albert, époux de la reine, figure sur cinq pièces canadiennes et n'apparaît ailleurs que sur certains timbres de Terre-Neuve. L'effigie de Jacques Cartier est aussi très familière à nos timbres, elle paraît sur deux pièces du dernier siècle, sur une des pièces de la série commémorative du 3ème centenaire de Québec, et plus récem-

Le "St. Lawrence Stamp Collectors Club of Montreal" tiendra, vendredi soir, le 29 mars et samedi, le 30 mars, après-midi et soirée, une exposition de timbres en la salle Dorée de l'hôtel Mont-Royal. Une trentaine d'exposants présenteront à cette exposition de nombreux cadres de timbres des plus intéressants. Au nombre des exposants canadiens on remarque les noms de MM. A. H. Vincent, E. Saint-Loup, A. P. Vanier, J. O. Labrecque et F. A. Béique. Le prix d'entrée à cette exposition est de 10 sous y compris le programme officiel. — J. R.

Le Club des Echangistes

- M. L. A. Lapointe, 8595, rue St-Denis, Montréal.
- M. Gustave Normand, 5913, rue Brébeuf, Montréal.
- M. Adol Cerat, 5910 De Normandie, Montréal.
- M. J. P. Houde, 509 rue Déry, Montréal.
- Claude Paquet, 29, rue St-Luc, Québec.
- Marcel Bidal, 5760, 2ème avenue, Rosemont.
- Diane Paré, 39, St-Paul, Québec.
- M. Edmond Laberge, 4675, ave. Hôtel-de-Ville, Montréal.
- M. Eddy Laplante, 75 St-François, St-Hyacinthe, P.Q.
- M. Frs. Xavier Gagné, 16, rue Rivier, Chicoutimi, P.Q.
- M. O. Grant, 200, Bloomfield ave, Outremont, Montréal.
- C. H. Mervic, 58, 9ème rue, L'Ange, Québec.
- M. J. G. Carrier, 10 et 12 rue St-Georges, Laprairie, P.Q., Co. No-noville.
- Marcel Lessard, 4257 Delormier, Montréal.
- Roland DeSerres, 7432A St-Denis, Montréal.
- M. Gérard Normand, 2555 Damsé, Montréal.
- M. J. A. Masson, 6754 rue Alma, Montréal.
- M. Joseph Gauthier, 213, rue St-André, Ottawa, Ont.
- M. J. A. Lavoie, Casier 219, Dolbeau, P. Q.
- M. Patrick Potvin, 67 St-François, Jonquière, Co. Chicoutimi, P.Q.
- M. J. E. Vinet, 2584 rue Sheppard, Montréal.
- M. Wilfrid Pelletier, Ste-Anne de la Pocatière, Co. Kamouraska, P.Q.
- M. Roger Hubert, 905 Bonaventure, Trois-Rivières, P.Q.
- Mlle Margu te Martel, Casier 129, Loretteville, P.Q.
- M. Camille Bouchard, C.P. 33, Ste-Anne de la Pocatière, Co. Kamouraska, P.Q.
- M. Paul GHI, Sanatorium Lac Edouard, P. Q.
- M. Jean Boutillier, Boite 179, Laprairie, P.Q.
- M. Arthur Bélanger, 4283, rue Fabre, Montréal.
- M. Lucien Tremblay, 289, rue Nelson, Ottawa, Ont.
- G.-A. Laferrrière, 4397, rue Mentana, Montréal.
- M. Walter Fisher, 5977 rue St-André, Montréal.
- Mlle Berthe Martel, Loretteville, P. Q.
- M. Honoré Bernard, C. P. 265, Grand-Mère, P.Q.
- M. L. Laurent Benoit, 12323 Notre-Dame des Anges, Cartierville, Montréal.
- M. David Lafortune, 8285 Berri, Montréal.

TIMBRES-POSTE



A. H. Vincent

294 Ste-Catherine O. (près Beury)

Timbres — Albums — Catalogues

OCCASIONS

50 différentes colonies françaises	.25
100 " " " "	.40
200 " " " "	.60
75 " " " anglaises	.15
100 " " " "	.25
300 " " " monde entier	.25
500 " " " "	.50
1000 " " " "	1.00
2000 " " " "	2.50
4000 " " " "	11.50

ALBUM ET CATALOGUE

La première maison canadienne.

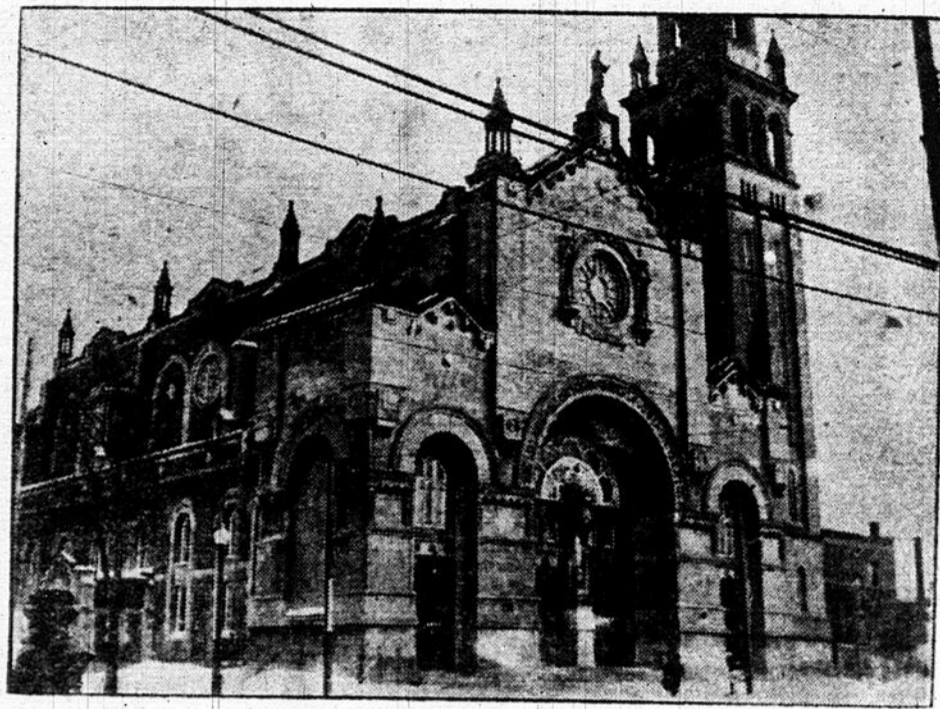
L.A. 9390

Aux collectionneurs

Tous ceux qui s'intéressent à la philatélie sont priés de nous faire parvenir leurs noms et adresse que nous publierons. De cette façon, les collectionneurs se connaîtront davantage et pourront procéder à l'échange de leurs timbres sans aucun frais. Prière d'adresser son nom sans délai, au "Rédacteur du coin des timbres", "L'Illustration", C. P. 1490, Montréal.

Saint-Vincent de Paul et La Nativité

Par sa population, la paroisse de la Nativité de la Bienheureuse Vierge Marie, située dans le quartier Hochelaga, est l'une des plus importantes de l'est de Montréal. Cette grande paroisse, dont les limites se trouvent dans une section essentiellement canadienne-française de la métropole, compte en effet une population de plus de 16,000 âmes. Depuis 1921, elle est desservie par Mgr G. M. LePailleur et par quatre vicaires. Les principales institutions religieuses qu'on y rencontre sont l'école Hyacinthe-Hudon, des Soeurs des SS. Noms de Jésus et de Marie; l'académie Adélar-Langevin, des Soeurs Ste-Croix; la Providence Bourget, des Soeurs de la Providence, l'école de la Nativité, des Soeurs des SS. Noms de Jésus et de Marie et l'école Stadacona, dirigée par les petites Soeurs de l'Assomption.



L'église de la Nativité d'Hochelaga

On ne peut mieux raconter l'histoire de cette paroisse qu'en donnant la liste de ses anciens curés, depuis l'érection canonique. Ce sont donc MM. les curés James Lonergan, 1875; Marcel Dugas,

1875-1879; Cyrille-Stanislas Huet, 1879-1883; Louis-François Tancrède Adam, 1883-1892; Hyacinthe Brisset, 1892-1898; Auguste Prévost,

1898-1905 et H. Langevin, 1905-1921.

Les registres de cette paroisse s'ouvrent en l'année 1867, date de la nomination du premier curé résidant. La paroisse de la Nativité d'Hochelaga a été détachée de Notre-Dame de Montréal, par un décret de Sa Sainteté Pie IX en vertu duquel la paroisse Notre-Dame pourra être divisée en autant de paroisses distinctes que l'évêque de Montréal le jugera nécessaire. Le 10 novembre 1867, la paroisse de la Nativité de la Sainte-Vierge fut érigée canoniquement. En 1874, un décret de Mgr Bourget fixa de nouveau les limites de la paroisse.

Depuis, ce territoire a été maintes fois divisé pour former ou accroître le territoire de nouvelles paroisses, à savoir: St-Vincent de Paul, St-Eusèbe, St-Anselme, l'Immaculée-Conception, Ste-Philomène de Rosemont, Ste-Jeanne d'Arc, Très St-Rédempteur, Très Saint Nom de Jésus, St-Jean-Baptiste de la Salle et St-Clément.

Les bornes actuelles de la paroisse sont comme suit: au

Laurent; sud-ouest et nord-ouest, ligne de ceinture du Pacifique Canadien et la paroisse St-Anselme.

Le père Armand, missionnaire, déclare que le mot Hochelaga, en sauvage "Oshela" signifie endroit où l'on prend quelqu'un dans une embuscade. On sait que Montréal a été le théâtre de nombreuses attaques de la part des Iroquois. M. l'abbé Mainville croit que le mot Hochelaga est une corruption du mot "Oserake", qui peut vouloir dire "à la chaussée des castors" ou encore "où l'on fait les haches" ou bien: "là où l'on passe l'hiver."

La paroisse St-Vincent-de-Paul, comme on vient de le voir, a donc été formée dans l'ancien territoire de la Nativité d'Hochelaga. Le temple de cette paroisse s'érige à l'angle des rues Ste-Catherine et Fullum. La paroisse compte une population d'un peu plus de 10,000 âmes et, depuis 1918, quatre vicaires y exercent, avec le curé, le divin ministère. Les principales institutions religieuses de St-Vincent-de-Paul sont la maison-mère et le noviciat des Soeurs de la Charité de la

(Suite à la page 15-B)

1910-1935
25e anniversaire
Congrès Eucharistique
de Montréal
Le plus important
EVENEMENT RELIGIEUX
AU CANADA

1885-1935
50e anniversaire de la
Maison Gaston Bérard
successeur de la
CIE ROYAL SILVER PLATE
Le plus important
ATELIER DE PLACAGE
AU CANADA
70, CRAIG OUEST HA. 9948

ETABLIE EN 1923
Joli assortiment de montres
Baguettes, Bagues, Pendants,
Epinglettes.
SPECIALITE
Réparations de Montres.
Horloges et Bijoux au plus bas prix.
E. BLANCHARD
2247, rue ONTARIO EST MONTREAL

Depuis, ce territoire a été maintes fois divisé pour former ou accroître le territoire de nouvelles paroisses, à savoir: St-Vincent de Paul, St-Eusèbe, St-Anselme, l'Immaculée-Conception, Ste-Philomène de Rosemont, Ste-Jeanne d'Arc, Très St-Rédempteur, Très Saint Nom de Jésus, St-Jean-Baptiste de la Salle et St-Clément.

DIPLOME DEPUIS 1906
Si vous voulez bien voir...
CONSULTEZ
J. B. CHAMPAGNE, O.D.
OPTOMETRISTE DIPLOME
3233, Ste-Catherine est TEL. FR. 8444
Bijoutier-Inspecteur pour le C.P.R.

J.-M. Beaudoin
Horloger-Bijoutier
Pour un temps limité
20%
d'escompte sur nos bagues à diamant, montres, et bijoux de toute sortes.
Tél. FFrontenac 2222
Laissez le soin de vos réparations de montres et bijoux à nos experts. Nous allons chercher et livrons.
3415, ONTARIO EST
(près de Davidson)

GARAGE BRISSETTE
FR. 4383 ENRG.
SPECIALITE
Réparations générales
Voyez-nous après un accident
1884, DARLING, Près Ontario
K. BRISSETTE PROP.

EUGENE BELANGER
FERRONNERIES GENERALES
Peintures, Huiles, Tapisseries
2421, LAFONTAINE — AM. 1127
— SPECIAL —
Peinture préparé le gallon \$1.45 et \$1.85
Vernis pour intérieur, le gal. \$1.95
Blanc plomb strictement pur, 25 lbs \$2.15
Très beaux choix de tapisserie à des prix exceptionnellement bas
SUCCURSALE
2918, MASSON -> Tél. AM. 9340

ARMAND LEONARD
PROP.
THE GUARANTEE PLUMBING AND HEATING CO.
SPECIALITES: Plomberie et Chauffage
2275, Ste-Catherine Est
Résidence: CH. 1304
Bureau: CH. 2957

WILSON FRERES
JOS. CHARLEBOIS, Prop.
BOIS, CHARBON, COKE, HUILE A CHAUFFAGE
AM. 7153 2537 Notre-Dame E. CH. 4421
Coin Frontenac
SUCCURSALES
Tél. FR. 2585 2208 Mont-Royal Est Tél. AM. 3112
Moreau et Ontario 2354 Ontario Est

L'humour de Mark Twain

Nous étions deux jumeaux: Mark et William, et nous nous semblions comme deux gouttes d'eau. Quand elle nous eut tirés de notre premier bain, la ge-femme s'aperçut que l'un de nous, profitant d'un moment de distraction, s'était noyé. On n'a jamais pu déterminer lequel nous deux avait survécu.

Voilà comment Mark Twain, le célèbre humoriste américain dont l'œuvre a bien sûr traversé le monde, se vantait sa venue au monde. Et ceux qui, sceptiques, souriaient à son air entendu, comme pour dire: "on ne nous la fait pas, à ça!" Twain répondait avec un air imperturbable: — Suis-je Mark, suis-je William, je ne sais! Ce sera la tragédie de ma vie.

Cette vie fut, en tout cas, une des plus mouvementées qu'ait connues la terre américaine; et ce n'est pas peu dire! Typographe, journaliste, pilote, mineur, reporter, écrivain, éditeur, Mark Twain fut surtout un homme de lettres. Sa maison d'édition ayant été faillite, et bien qu'on eût entièrement déchargé sa responsabilité dans la déconfiture; le grand écrivain tint à tout rembourser. Il y parvint grâce à des années de labeur.

Son vrai nom était Samuel Langhorne Clemens, et il n'est allé jusqu'à l'histoire de son pseudonyme qui n'évoque un des épisodes de son existence aventureuse, dont il savait atténuer les détails par un humour indéfectible.

Un jour — alors qu'il était pilote d'une embarcation sur le Mississippi — il entendit, non loin de débarcadère, un nègre chanter un air au rythme saccadé. Il

s'approcha pour distinguer les paroles de la chanson. Quel fut son étonnement en découvrant le nègre sondant la profondeur du fleuve et comptant les brasses en chantant: "Mark one!... Mark Twain!" Le spectacle, et surtout l'américain de ce nigger me parurent tellement drôles, que j'adoptai sur-le-champ le pseudonyme de Mark Twain, racontait plus tard le grand humoriste.

Est-il besoin de dire que les anecdotes qui circulent encore aux Etats-Unis sur Mark Twain sont innombrables? Une fois, l'écrivain entra dans une librairie et demanda un ouvrage. — Combien? s'enquit-il du prix. — Quatre dollars, lui répondit le vendeur. — Oui, mais en ma qualité de journaliste, j'ai droit à une réduction, n'est-ce pas? — Naturellement! — Permettez-moi de vous dire aussi que je suis auteur de divers romans, et que, en tant qu'écrivain, il me revient également une petite bonification. — Très juste, acquiesça le libraire. — De plus, insista Twain, je suis actionnaire de votre maison, et conformément aux statuts, j'ai un escompte de dix pour cent sur tous achats. — Parfait, monsieur! — Enfin, je prends la liberté de me présenter. Je suis Mark Twain, et je vous prie de m'en tenir compte en établissant la facture. — A vos ordres, maître! — Je vous dois donc combien? — Mais rien du tout, maître, répondit le libraire. Au contraire, c'est moi qui vous dois un dollar... Voulez-vous vous donner la peine de passer à la caisse?... Une autre fois, un des admirateurs de l'écrivain, qui lui res-

semblait physiquement, lui envoya sa photo en lui demandant de lui écrire ce qu'il pensait d'une telle ressemblance, "vraiment extraordinaire." "Monsieur, lui répondit Twain, c'est en effet extraordinaire. Votre photo me ressemble à moi-même. Aussi l'ai-je fait encadrer, et l'ai-je accrochée dans ma salle de bain à la place du miroir, afin que je puisse me raser tous les matins en m'y regardant."

Il fumait comme une cheminée. Et il se moquait des médecins qui le menaçaient d'une mort prématurée (il est décédé à l'âge de 75 ans!) — Ce n'est plus un plaisir, c'est un vice, lui reprochait-on. — Oui, mais c'est un vice réglementé, répondait-il. Je ne fume jamais quand je mange!

Si j'insiste tant sur les anecdotes de Mark Twain, c'est parce que son oeuvre littéraire est essentiellement anecdotique. C'est une succession ininterrompue de récits gais, mais où chaque phrase n'en représente pas moins un soufflet contre les travers et la morale conventionnelle de la société.

Il assistait une fois à une leçon de morale dans une classe du dimanche, à Hannibal, Etat de Missouri. Après que le pasteur eut fini son sermon sur la "persévérance dans la vie", Twain prit à son tour la parole et raconta cette histoire: "Mes chers petits, quand j'avais votre âge, j'ai été témoin d'un exemple de persévérance qui, s'il n'a pas été récompensé par les hommes, l'aura sûrement été par Dieu. A cette époque, on construisait la route de Hollyday, que vous apercevez d'ici. Pour qu'elle suivît son tracé, les ouvriers étaient obligés de faire des forages et de détruire les rochers à la dynamite. Or, accompagné de mon ami Briggs, je regardais faire un terrassier particulièrement zélé. Il trouait le roc avec ardeur, et quand il l'eut suffisamment percé, il y mit une bonne poignée de poudre. Il enfonça celle-ci avec une barre de fer, et pour être sûr qu'elle touchât le fond du trou, il tapait dessus avec une persévérance digne d'éloge. Cependant, il tapa tant et si bien, que la poudre prit feu et lança en l'air et le rocher, et le pauvre terrassier avec. Nous vîmes son corps monter si haut, qu'à un moment donné, il n'eut plus que la taille d'un petit oiseau. Puis, il se mit à redescendre, et quand il eut atteint le sol, l'ouvrier se remit à travailler avec ardeur, comme si de rien n'était. Vous voyez, mes amis, quel magnifique exemple de persévérance. Or, le samedi, au moment de la paie, l'intendant, homme méchant et cruel, lui déduisit de son salaire le montant correspondant aux "quinze minutes pendant lesquelles l'ouvrier était resté en l'air." Qu'est-ce à dire sinon que la persévérance est récompensée par Dieu, qui se montre bon envers tous ceux qui souffrent par les hommes?..."

Ce récit est caractéristique de toute son oeuvre. Humour souvent désabusé, mais toujours optimiste en fin de compte, et singulièrement attachant.

Quelques-unes de ses phrases sont restées célèbres, précisément parce qu'elles contiennent, malgré leur tour paradoxal, des vérités profondes et peu flatteuses pour l'espèce humaine: "Dans le doute, dis la vérité!", ou encore: "L'homme est le seul être qui rougit, ou du moins qui devrait rougir!"

Saint-Vincent de Paul...

(Suite de la page 14-B)



Le temple de Saint-Vincent-de-Paul

Providence, l'Hospice Gamelin, pour les vieillards, l'école Champlain, où des professeurs laïques dispensent l'enseignement, l'asile Ste-Darie, des Soeurs du Bon-Pasteur, le pensionnat et l'école Ste-Catherine, des Soeurs de la Congrégation Notre-Dame.

Les anciens curés de cette paroisse sont: MM. les abbés J.-B. Langlois, 1868-1869; Gédéon Huberdeault, 1869-1871; Louis-Moïse Lavallée, 1871-1895; Arsène-Pierre

Dubuc, 1895-1897; Firmin Timothée Kavanagh, 1897-1905 et Charles Laforce, 1905-1918.

Les registres de cette paroisse s'ouvrent en 1867; un curé y réside depuis 1868. L'érection canonique eut lieu le 19 septembre 1867 et l'érection civile, le 25 février 1875. Le territoire de cette paroisse est circonscrit par l'avenue Lalonde, le fleuve St-Laurent, les rues du Havre et Delormier.

LA SANTE PAR LA CHIROPRAQUE

LA CHIROPRAQUE est une méthode scientifique de 1. localiser dans l'épine dorsale les pressions sur les nerfs avec le NEUROCALOMETRE; 2. de trouver et d'ouvrir la position des segments osseux de la même épine dorsale produisant une pression sur les nerfs avec le RAYON-SPINOGRAPHE; 3. ajuster ces mêmes segments par les mains seulement, corrigeant ainsi la cause des maladies.

Chiropraticiens se servent des méthodes Palmer les plus récentes, emploient le Neurocalomètre et le Rayon-X Spino-graphe pour régler la cause de la maladie et restaurer la santé d'une façon permanente.



TROIS QUESTIONS VITALES

1. Où sont les pressions sur les nerfs? Le Neurocalomètre les localise.
2. Quelle est la position des segments osseux produisant une pression? Le Rayon-X-Spino-graphe la démontre visiblement.
3. L'ajustement chiropratique H. I. O. corrige la position des vertèbres déplacées et enlève la pression sur les nerfs.

RESULTATS: Une santé rétablie et maintenue.

Service du H.I.O. du Neurocalomètre et des Rayons-X à leurs bureaux ou à votre domicile.

TOUTE INFORMATION SUR LA CHIROPRAQUE CONCERNANT VOTRE CAS EN PARTICULIER VOUS SERA FOURNIE VOLONTIERS GRATUITEMENT.

Les Chiropraticiens Diplômés de Palmer L. HURTUBISE D.C.

Suite 517, Edifice University Tower, 660 Catherine Ouest



Téléphonez dès maintenant pour un rendez-vous PL. 8671

Restez Svelte

Avec les capsules TON-TON

une aide à la sveltesse en tenant le corps chimiquement sain. Une préparation qui élimine toute matière superflue. Prix \$1.00 et \$2.00 la boîte. Dans toutes les pharmacies. Les clients en dehors de la ville doivent envoyer l'argent avec la commande. Scientific Products Reg'd. Hôtel Mont-Royal, Montréal, Marquette 7731.



Maison de confiance

S. Cormier

BOIS ET CHARBON

3287, Notre-Dame Est
Tél. CH. 1434

SPECIALS

Charbon dur 75c le 100 lbs
Coke Lasalle 55c le 100 lbs
Charbon Century 45c le 100 lbs

AVIS SPECIAL

en plus, chaque client aura droit à un tirage de \$2.00 avec tout achat de \$1.00

Pourquoi payer plus, faites reconstruire vos vieux pneus à neuf.

ECONOMISEZ 50%

sur le prix d'un neuf

Champlain Tire Rubber Co. Ltd.

3297, NOTRE DAME EST
CH. 1434, Appel Nuit CL. 2237

Barney's

CO. LTD.

AVIS

aux mécaniciens et machinistes

NETTOYEURS ET TEINTURIERS

SPECIALISENT DANS LE NETTOYAGE ET ENTRETIEN DES SALOPETTES, etc. POUR GARAGES ET STATIONS DE GASOLINE.

SERVICE PAR TOUTE LA VILLE

TEL. AM. 8829 3400 ROUEN

LES SOULIERS D'ARGENT

(par Temple Bailey)

CHAPITRE XXI

Traduit de l'Américain spécialement pour l'Illustration.

— Oui.
L'ami de Giles s'effondra dans son fauteuil. Il aurait en ce moment donné dix ans de sa vie pour se libérer des misères qui l'accablaient.

Giles profita de la circonstance pour faire part à son ami de l'entretien qu'il avait eu avec le médecin et des plans arrêtés entre eux pour la guérison de cette pauvre Amélie. Lorsque Giles monta enfin à sa chambre, la folle dormait.

Margarida, dont la constitution défiait toutes les fatigues, avait décidé de passer le reste de la nuit près d'elle. "Je lui ai donné un somnifère, expliqua-t-elle à Giles. Je veillerai au cas où elle se réveillerait."

Quant à la vieille pauvre mouette, elle dormit le reste de la nuit dans la chambre de Giles. Le lendemain matin, le jeune homme l'emmena au phare et la confia aux soins de Dilly. Seules, les personnes qui éprouvent de l'affection pour un pauvre chien infirme ou un canari sans voix comprennent le sentiment qu'avait Giles pour l'oiseau ramassé un matin, une aile cruellement blessée, et depuis apprivoisé et nourri des mains du jeune homme.

On fit ensuite les préparatifs du voyage. Une garde-malade fit avec Amélie plusieurs voyages à Boston, où cette dernière fit de nombreuses emplettes en vue de ce voyage qu'elle entreprenait avec une joie toute puérile. Elle vivait maintenant dans un état d'expectative amusée, comme un enfant qui se prépare joyeusement à une fête longtemps souhaitée.

Elle profitait des quelques minutes où il lui arrivait de se trouver en tête à tête avec Giles pour lui dire :

— Ah! j'aimerais bien mieux que Scripps ne vienne pas à Paris, avec nous.

— Pourquoi?

— Oh! j'aimerais bien mieux y aller seule avec toi.

— Mais c'est de l'égoïsme, Amélie. Il ne faut pas oublier Scripps, il s'ennuierait bien trop!

Dans l'intervalle, on avait convenu de clore les deux boutiques pour un temps indéterminé. Ce fut en réglant ainsi ses affaires que Giles dut faire un rapide voyage à Joan, chez Pénélope, mais une fois de plus son appel était demeuré sans réponse. Pas un signe de vie! Alors, en allant à Portland, il se rendrait chez Pénélope, il apprendrait la vérité. Avant de partir, il causa de son projet à Dilly.

— Tu te souviens, dit-il, de cette Joan Dudley?

— Oui, où est-elle?

— Justement, je ne peux pas la trouver. Je vais justement à Portland et j'ai l'intention d'interroger Pénélope chez qui elle habitait autrefois, après sa fuite de Granitehead.

— Au fait, j'ai appris par les journaux que la vieille Adélaïde Deafield avait légué tous ses biens à Mlle Dudley. Elle est donc riche, maintenant?

— Heu... trop riche pour son propre bonheur.

— Et tu l'aimes! remarqua Dilly.

— Oui.

— Tu comptes aller la trouver pour lui faire part de ce sentiment?

— Ah! il y a des jours où je me demande si ça n'est pas du temps perdu. Que puis-je lui donner, maintenant qu'elle peut tout se procurer avec son argent?

— Mon petit, tu ne t'y entends pas du tout. Fut-elle la femme la plus riche de la terre, Joan Dudley ne possède rien du tout si elle n'a pas l'amour, l'amour véritable.

— Tu prétends donc avoir beaucoup d'expérience dans ce domaine?

— Et j'en ai plus que tu ne le croies. Aïe! prends le cas de William. Il ne se décidait jamais à me proposer le mariage dans la seule crainte que je puisse lui refuser mon cœur et ma main.

— Tiens, faut que je te le dise, les hommes sont stupides. William a retardé notre bonheur d'un an par stupidité, et je ne voudrais

pas que tu commettes la même bêtise avec Joan Dudley. Si tu l'aimes, trouve-la donc et force-la donc à l'écouter.

Le même midi, Giles Armiger se présentait à la résidence de Pénélope. Il avait laissé son auto à la ville et s'était rendu à pied un peu en dehors des limites, où s'élevait la vieille demeure où il avait vu Joan pour la dernière fois. On était maintenant à la mi-février. Le soleil commençait de réchauffer la nature avec plus de force, et des taches noires dans la neige montrant des ronds d'herbe à découvert. Une douce brise faisait flotter dans l'air l'arôme pénétrant

de coururent dans sa direction et lui dit un amical "Hello!"
— Hello! répondit-il. Je suis venu voir Pénélope et il n'y a personne.

— Elle est partie avec Mlle Joan, répondirent en choeur les deux enfants.

— Partie? Avec Joan? Mais quand?

— Au mois de janvier.

— Elles sont parties toutes les deux?

— Oui, mais pas ensemble. Pénélope est allée dans le sud, voir un vieil oncle qui est malade.

— Mais Joan Dudley, où est-elle partie?

Joan riait intérieurement du manque absolu, chez Farley, du sens de l'humour. La vieille Anglaise restait hostile à tout imprévu; la moindre complication lui faisait pousser les hauts cris.

— Et le pire, dit-elle avec répugnance, c'est que dans toute cette affaire-là, il va falloir dîner et passer la nuit à l'auberge.

— Naturellement, ma bonne, puisqu'il ne passera aucun train avant demain matin.

La diligence s'arrêta bientôt en face d'un hôtel. Contrairement aux appréhensions de la raiche Farley, on se trouvait en présence d'une petite auberge méticuleusement



Quel froid! dit-elle à Joan. Vous en attraperez votre coup de mort!

des pins qui balançaient, tout près, leur verte ramure. Il y avait de la poésie dans l'air...

Une nouvelle déstabilisation attendait ce pauvre Giles. En s'approchant de la maison, il lui trouva un air funèbre, de désolation. Venant plus près, il s'aperçut en effet qu'en plein jour, tous les stores étaient tirés jusqu'au bas des fenêtres, dans toutes les pièces de la vieille demeure. Il s'en retourna la mort dans l'âme. Il se prenait maintenant à douter de lui-même...

Un miaulement le fit se retourner. C'était le vieux chat de Pénélope qui le suivait.

— Où sont tes deux maîtresses? lui demanda-t-il comme un enfant parle aux animaux qui vivent avec lui.

Un miaulement lui cria la détresse du pauvre chat. La bête suivit Giles comme il se dirigeait dans la direction du bois. C'est ainsi qu'une heure plus tard, en passant par là, Mme Briggs vit un homme, assis sur un tronc renversé, caressant un gros chat blotti dans le creux de son bras. Les deux enfants de Mme Briggs, avec qui Joan avait dansé dans le bois,

— En Espagne.

* * *

Joan voyageait avec Farley. Après avoir traversé la frontière française pour s'engager sur le territoire espagnol, le train qui les transportait fut immobilisé par un accident. Les voyageurs durent donc s'entasser tant bien que mal sur les peu confortables banquettes d'une diligence vieux style, à ciel ouvert. Le vent qui soufflait des Sierras ajoutait aux difficultés de ce rudimentaire moyen de locomotion. Joan en prenait galement son parti, mais il n'en était pas de même de Farley qui s'indignait, au cours de cette randonnée continentale, des moindres incidents.

— Quel froid! dit-elle à Joan. Vous en attraperez votre coup de mort!

— Mais non, je suis très bien, fit la jeune fille. Avec cette épaisse couverture, je pourrais même vous passer mon manteau de fourrure.

— Je n'en ai pas besoin, répliqua la sèche Farley. Je porte de la flanelle, moi, je ne porte pas de sous-vêtements de Jersey ou de

propre et du meilleur aspect possible. Lorsque l'heure du dîner fut enfin arrivée, Joan et sa bonne allèrent prendre place en compagnie des autres voyageurs, à la table d'hôte. Joan s'amusa fort de goûter à des mets nouveaux préparés selon des recettes inconnues aux Etats-Unis. Farley, elle, ne cessait de grogner et s'offusquait même des regards ironiques de ses compagnons de table.

Après une veillée étonnamment dépourvue d'incidents de toute nature, les deux femmes se retirèrent aux chambres qu'elles avaient réservées.

Une fois que Farley eut souhaité une bonne nuit à Joan, la jeune fille se mit à contempler, par la fenêtre large ouverte, qui laissait pénétrer un vent frais et chargé d'arômes, une nuit allégresse et belle. Mais si ses yeux admiraient une nature incomparable, son esprit se trouvait bien ailleurs.

Joan songeait en effet qu'elle était venue en Espagne à la suite d'une lettre reçue de Nancy Hallam, et écrite sur le papier à entête d'un célèbre hôtel de Barcelone. Elle avait subitement pris le parti de venir en Europe, puis...

en Espagne, à la suite d'un enlèvement de circonstances qui l'avaient plongé dans une fort ennuyeuse solitude.

On sait que Joan s'était rendue à Portland, avec Pénélope, pour les fêtes de Noël. Or, ces fêtes venaient à peine de se terminer que Pénélope dut se rendre dans le sud des Etats-Unis pour prendre soin d'un vieil oncle, triste à la mort depuis le décès de sa vieille épouse. C'était un devoir de charité auquel Pénélope ne pouvait pas se soustraire, malgré le vif désir qu'elle avait de tenir compagnie à Joan. Cette dernière s'était trouvée seule avec Farley. Mais Farley, dame de compagnie, ne pouvait s'abaisser à faire la cuisine. Joan, par respect des convenances, ne pouvait toujours pas préparer les repas de sa dame de compagnie.

Il avait failli engager une cuisinière de la région. Les trois femmes s'ennuyaient mortellement. C'est à ce moment qu'une lettre de Barcelone, envoyée par Nancy Hallam, vint exposer à la jeune fille les beautés de l'Espagne. La tentation, trop forte, décida Joan à un voyage qu'elle souhaitait faire depuis longtemps. Rien ne la retenait plus, maintenant. Elle pouvait entreprendre la traversée...

Et puis... un passage de cette lettre se lisait: "Et je l'avoue, ma petite, si je vous invite si instantanément à venir nous trouver, c'est surtout pour l'amour de Drew qui fait vraiment peine à voir. Il dépérit et ne trouve nul plaisir aux amusements qui me charment, dans même que tous les autres touristes de Barcelone. Il surveille le courrier chaque matin, dans l'espoir d'y trouver un mot de votre part. Si vraiment vous vous confiez dans le silence pour le punir de ses erreurs, ma petite Joan, laissez-moi vous dire que vous avez choisi la plus cruelle torture possible. Oh! je sais bien. Vous persistez à croire que mon frère n'a jamais voulu vous épouser pour votre argent. Mais vous savez bien que les femmes riches ne manquent pas dans le monde. Si Drew le voulait, il pourrait facilement épouser une de ces riches héritières qui troqueraient leur fortune contre son nom. Puisqu'il continue de vous rester fidèle, n'y trouvez-vous pas enfin la preuve d'un grand amour?"

Même si ce n'est pas pour lui, venez quand même, ma petite. Avec tout cet argent qui vous appartient maintenant, pourquoi vous confiner dans une solitude aussi ennuyeuse lorsque vous pouvez mieux jouir de l'existence? Vous ne pouvez pas savoir ce que vous perdez en ne venant pas nous rejoindre."

La lettre n'avait pas touché le but à première lecture. Joan avait trouvé le message fort subtil. Oui, naturellement, on ne se résignait pas à lâcher la proie. On ferait encore plusieurs tentatives de la sorte avant de refuser définitivement à ce mariage. Le frère et la soeur, fins psychologues, avaient choisi l'heure où elle se trouvait dans l'ennui le plus profond, dans la solitude la plus déprimante pour lui lancer cet appel si prometteur.

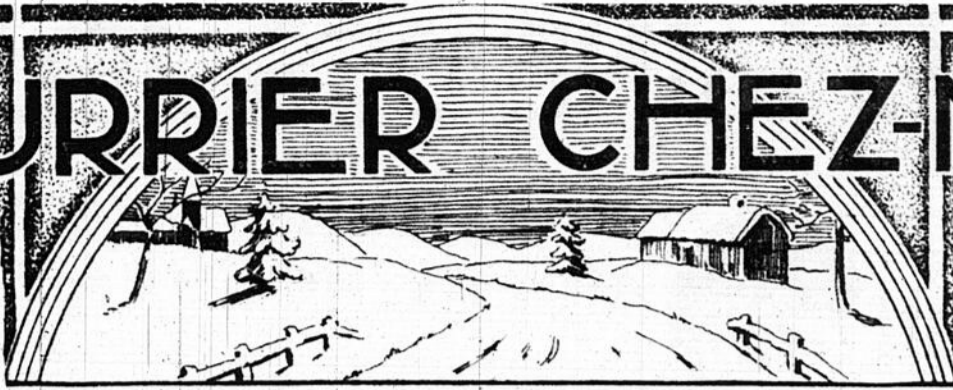
Mais pendant les quelques jours qui suivirent la réception de cette lettre, Joan s'arrêta davantage aux passages qui concernaient Drew Hallam. Elle ne vint à l'esprit que de certaines phrases où Nancy dépeignait le désespoir de son pauvre frère.

Et, en fin de compte, elle avait décidé d'écouter le S.O.S. Elle partit donc pour la France, avec Farley, et ne s'attarda que quelques jours à Paris pour prendre aussitôt la route conduisant en Espagne.

Farley, il faut bien le dire, n'avait rien fait pour retenir sa jeune maîtresse. Non pas que les aventures incertaines d'un aussi long voyage aient présenté pour elle quelque attrait nouveau, mais elle détestait franchement la sauvage nature de Portland. Tout plutôt que d'y rester. Farley savait aussi que Pénélope ne voyait pas, dans les lettres échangées avec Joan, ce voyage en perspective d'un bon oeil. Par esprit de contradiction, Farley incitait discrètement Joan Dudley à franchir l'océan...

(à suivre samedi prochain)

COURRIER CHEZ-MOI



Mamzelle Nitouche. — Je vous prie de m'excuser si j'ai tardé à vous adresser la bienvenue. Comme elle épouse je ne puis répondre à tous et à la fois, je suis obligé de remettre à plus tard mes réponses. Ces quelques lignes vous incluent-elles à revenir plus souvent à l'adresse de ce courrier? J'ose croire que la réponse sera affirmative. Je vous prie de croire, cher ami, à l'assurance de votre dévoué et fidèle ami.

A VIEUX GROGNON. — Comment trouvez-vous la vieille branche? Toujours aussi bien que je te connais. Dernièrement, j'ai rencontré quelques-uns de nos anciens, et chacun te désignait comme ton ancien pseudo. Pourquoi me dis-tu pas franchement que tu n'as rien fait de bon? Tu n'as rien fait de mal, mais continue la comédie. Tu n'as rien fait de bon.

A JEUNE FILLE EN BLEU. — Je vous prie de m'excuser. Comment vous allez? Tout simplement bien. Il est difficile de vous en dire plus. Je suis sûr que vous ne m'en voudrez pas. Pour ce qui est de la comédie, je suis sûr que vous ne m'en voudrez pas. Je suis sûr que vous ne m'en voudrez pas.

A SULLY TRISTANE, Jeanne Hachette, Soldat de Chocolat, Monté-Cristoforo, Réal I.T. Blaise, Cyrano de Bergerac. — Je vous répondrai la semaine prochaine. Votre ami servira votre art.

D'ARTAGNAN

A SOLDAT DE CHOCOLAT DE L'ESPOIR. — Un aimable Soldat de Chocolat vient à moi, et j'en suis encore toute fière. Certes, vous êtes tout à fait gentil, Monsieur le défenseur. A l'avenir, vous serez toujours chaleureusement bienvenu. Votre plume si douce sera dégustée avec plaisir. Mais! ce n'est que le premier pas qui coûte, et il est fait; alors, je vous attendrai. Je ne puis maintenant faire sourde oreille à votre demande d'une petite description de moi-même. J'aborde immédiatement le sujet. Je ne suis ni blonde ni brune, mais châtain aux yeux bruns, rieurs; assez grande. Ce doit être assez pour satisfaire votre curiosité. Si non, personne d'autre que vous ne rassurera au sujet de l'enfant terrible qui se cache sous un mince reflet d'espérance. Et vous? A vous ma meilleure pensée.

A JOHANNE DE CYPRIEN. — Vous pourrez juger que ma tendresse pour vous ne va pas trop mal, puisque l'ami D'Artagnan lui souhaitait la bienvenue le 2 février. Au lieu de garder le silence, comme vous le dites, je vais m'en donner à cœur joie, dans le but de la faire rager. Bonne sainte madone, vous avez voulu me faire avoir une syncope en lisant que je vous plaisais. Je ne crois pas qu'Hortense laisse les choses où elles en sont; il va certainement y avoir de la contradiction de sa part. Si vous êtes jalouse, je n'y peux rien pour le moment du moins. L'avenir nous apprendra peut-être autre chose. Écrivez-le. Votre ami Marseillais.

A COUREUR DES BOIS D'AUTREFOIS. — Peut-on pénétrer dans votre domaine? C'est que j'aimerais tant entendre votre voix et voir votre sourire. Acceptez-vous? Oui, eh bien! Jasez, et dites que vous avez pour moi un brin d'amitié. Reconnaissez-vous une ancienne soeur de l'Atre? Je vous attends! Amitié.

A L'AMOUR S'EN VIENT DE SULLY TRISTANE. — Ça va? Comment vois-tu la vie de ce temps-ci... en rose? Brotes-tu du noir? Es-tu fataliste? Ou bien quoi?

A MOUSQUETAIRE INCONNU DE CYPRIEN. — Dites donc l'ami. De quel droit vous autorisez-vous pour me faire des remontrances? Coquin de sort! quoique vous soyez mousquetaire, je ne tolérerai pas que vous me parliez sur un aussi haut ton. Cyprien n'a jamais reculé devant le danger. S'il vous plaît, prenez cela en note, et que l'avenir vous serve de garantie contre les attaques que vous pourriez tenter contre moi. Tonnerre de Brest, je suis à votre service en tout lieu et tout temps. Vous savez sans doute que: "Bon sang ne peut mentir". L'ami qui vous attend.

A SOLDAT DE CHOCOLAT DE VIEUX GROGNON. — Pour un militaire, vous êtes tellement indulgent envers le beau sexe que je vous classe parmi. Me serai-je trompé?

A JOHANNE DE PHILIPPE MARCENAT. — J'aime beaucoup la lecture. Je préfère la lecture sérieuse: études, biographies, voyages, traités. Comme auteurs, je préfère les auteurs français modernes. Les sports m'intéressent vivement. Je pratique le ski en hiver; la natation, le golf et le tennis en été. Et vous, maintenant, dites-moi quels sont vos préférences, en littérature, en musique et aussi dans le domaine des sports. Je vous reviendrai aussi souvent que vous le désirerez. Habitez-vous Montréal? Préférez-vous la campagne à la ville?

A COUREUR DES BOIS DE SULLY TRISTANE. — Je reconnais bien l'homme fidèle qui après des mois retrouvés les mêmes mots, les mêmes phrases, les mêmes conseils. Tout comme notre bonne amie Verdunoise, je suis tentée de dire: "Je la connais celle-là. Et j'espère qu'on ne m'y prendra plus, car pour ce qui est de la confiance, c'est un trésor que j'ai dissipé si vite, qu'aujourd'hui, je distribue minutieusement le peu qui me reste. Mes larmes... je ne les pleure jamais, et mon orgueil, je vous en laisse juger. Quant aux promenades au clair de lune, dans les bois, elles ne sont pas à dédaigner, quand il n'y a pas de méchants loups.

A L'ECLAIREUR DE CHEZ-NOUS DE VIEUX GROGNON. — A en juger, dans vos écrits, je ne vous serais pas trop sympathique. Rassurez-vous, je ne suis pas si méchant loup que les commentaires me prête, et si la bravoure ne vous fautive pas, venez me saluer au prochain. Au revoir.

A MEPHISTO DE VIEUX GROGNON. — Bien occupé dans ton site infernal? Sans doute, puisque cela fait un siècle que je ne t'ai vu. A chaque passage, je me permets de bonjourer les amis, et comme tu fais partie de la série, je suis arrêté te rendre visite. Est-ce par hasard, tu n'aurais parmi tes étages des oiseaux comme El Capitán ou Coureur? Si oui, tu me laisseras savoir au prochain, et nous verrons à faire de bon marché, s'il y a lieu. Entendu? Toujours consciencieux!

A ARSENE LUPIN DE L'OMBRE DES HEURES. — Vraiment, M. Lupin, le compte rendu de votre réunion est tout un poème de précision et de clarté. Je dois dire que si je n'avais pas été moi-même témoin, j'aurais tout de même eu un bon aperçu de la réunion, en vous lisant. Et oui! je constate que de toutes les personnes présentes, je suis la seule restée inaperçue, et pourtant de toutes, j'étais la plus près de vous, et vous n'avez pas su me voir. Il n'en suffit que d'un brusque retour, un bon coup d'oeil, une intuition, peut-être pour vous dévoiler ma présence, mais le hasard ne l'a pas permis. J'imitais si bien toutes vos manières, tous vos gestes qu'à certains moments, vous gessiez pu me regarder sans me voir tellement ma présence se confondait avec la vôtre. Enfin, laissez à vos côtés et toujours solitaire, j'allais crier: "Oh! ironie du sort, le soleil se joua de moi. Pour avoir fait seulement un pas, lui, il m'avait anéanti moi. Voilà comment votre "Ombre" m'avait si bien cachée tout ce temps. Dites, ne me direz-vous pas un mot, moi qui vous ai tenu compagnie si longtemps en silence?"

A AHMED DE L'AMOUR S'EN VIENT. — Quoi? Mais oui, c'est un vieil ami qui se cache sous un nouveau nom. C'est très bien, venez me parler de l'Algérie; ensuite, je vous dirai tout ce que je sais de ce pays enchanteur. A bientôt vieux.

A CYPRIEN ET HORTENSE DE L'AMOUR S'EN VIENT. — Depuis toujours, je suis attentivement vos semonces, vos exhortations, ainsi que le récit de vos fredaines, et je conclus que votre ménage est heureux. Je me propose bien d'aller vous demander des conseils. Voulez-vous?

A ARSENE LUPIN DE L'AMOUR S'EN VIENT. — Encore un diable de plus "Chez-Moi". Mais, celui-là, des fois, met des gants, pour servir la "politesse" à ce qu'il dit, puis tantôt, il les ôte; par exemple, pour la leçon à Jeanne Hachette. Je ne sais pas quelle majesté il sert, cette fois-là, ce n'est pas celle de tact. Conclusion: ce n'est pas moi qui me plaindrai du nombre de diables au courrier. Du fait qu'ils ont encore l'âge de faire des bêtises, d'après moi, ce sont tous de bons diables, et aussi mes amis.

A NOSTRADAMUS DE SANTA ANITA. — Comment êtes-vous si impitoyable? C'est terrible de vous entendre parler de soupe aux tomates, de carottes, et même de chou. Je plains le malheureux El Capitán, s'il faut vous servir à la rigueur "d'oeufs". Et tout cela parce qu'il est un peu curieux. La belle raison! Je souhaite cependant que tout ira bien, et que vous ne parlerez pas de duels, dites? Allons, qui sait si vous ne mangerez pas cette bonne soupe à la "Cardinal" avec lui. Vous aimez parler de philosophie? Alors, n'est-ce pas que vous me réserverez un de ces propos sérieux? Nul doute, vous êtes capable de m'intéresser. Et surtout, ne m'en voulez pas d'être venue m'interposer entre vous et El Capitán. Pas de rancune? C'est bien, et je vous attends bientôt. Bonjour.

A TOUS ET A TOUTES DE RADIO ILE DE FRANCE. — Nouvelle courriériste au "Chez-Moi". J'espère que vous me ferez bon accueil, chers amis canadiens. Comme l'indique mon pseudo, j'habite de l'autre côté de l'Atlantique. Ce sera pour moi, un plaisir de venir discuter avec vous des idées, aussi souvent que cela me sera possible. Qui me souhaitera la bienvenue? Mes amitiés à tous.

A CYPRIEN DE RADIO ILE DE FRANCE. — Marseillais? Hum! J'en doute fort! Farceur! Oui, sûrement! Votre billet à Bijou, le montre bien. Méfiez-vous, Cyprien, je suis horriblement taquine, et ma verve moqueuse ne craint pas même le Marseillais d'occasion!

A GINETTE DE RADIO ILE DE FRANCE. — Vous nous faites un tableau bien noir de la femme moderne! Pour ma part, je crois que nous valons nos aïeules. Quant à l'homme, ce n'est pas non plus un modèle de perfection, croyez-moi!

A BELLE AU BOIS DORMANT DE L'AMOUR S'EN VIENT. — Je vous remercie. Vous êtes bien gentille de me rappeler ce fait. Vous souvenez-vous, comme je travaillais... cet été? Et vous, que devenez-vous, cet hiver? Je vous attends dans un long billet.

A AHMED DE L'AMOUR S'EN VIENT. — Quoi? Mais oui, c'est un vieil ami qui se cache sous un nouveau nom. C'est très bien, venez me parler de l'Algérie; ensuite, je vous dirai tout ce que je sais de ce pays enchanteur. A bientôt vieux.

A CYPRIEN ET HORTENSE DE L'AMOUR S'EN VIENT. — Depuis toujours, je suis attentivement vos semonces, vos exhortations, ainsi que le récit de vos fredaines, et je conclus que votre ménage est heureux. Je me propose bien d'aller vous demander des conseils. Voulez-vous?

A ARSENE LUPIN DE L'AMOUR S'EN VIENT. — Encore un diable de plus "Chez-Moi". Mais, celui-là, des fois, met des gants, pour servir la "politesse" à ce qu'il dit, puis tantôt, il les ôte; par exemple, pour la leçon à Jeanne Hachette. Je ne sais pas quelle majesté il sert, cette fois-là, ce n'est pas celle de tact. Conclusion: ce n'est pas moi qui me plaindrai du nombre de diables au courrier. Du fait qu'ils ont encore l'âge de faire des bêtises, d'après moi, ce sont tous de bons diables, et aussi mes amis.

A NOSTRADAMUS DE SANTA ANITA. — Comment êtes-vous si impitoyable? C'est terrible de vous entendre parler de soupe aux tomates, de carottes, et même de chou. Je plains le malheureux El Capitán, s'il faut vous servir à la rigueur "d'oeufs". Et tout cela parce qu'il est un peu curieux. La belle raison! Je souhaite cependant que tout ira bien, et que vous ne parlerez pas de duels, dites? Allons, qui sait si vous ne mangerez pas cette bonne soupe à la "Cardinal" avec lui. Vous aimez parler de philosophie? Alors, n'est-ce pas que vous me réserverez un de ces propos sérieux? Nul doute, vous êtes capable de m'intéresser. Et surtout, ne m'en voulez pas d'être venue m'interposer entre vous et El Capitán. Pas de rancune? C'est bien, et je vous attends bientôt. Bonjour.

A PHILIPPE MARCENAT DE SULLY TRISTANE. — Vous permettez que je me mêle de ce qui ne me regarde pas? C'est à propos de vos qualités et défauts chez la jeune fille moderne, le tout sans commentaire. Il y a peut-être un moyen d'en faire aujourd'hui, des commentaires? Oh! sur un sujet seulement. Je n'ai pas envie de vous contredire entièrement, quel que cela me tienne. Il faut savoir vivre n'est-ce pas? Donc, vous disiez que la jeune fille manque de sûreté devant l'amour. C'est vrai! mais, à qui la faute? Pas à vous bien sûr. Si vous pensez que c'est facile d'être sûres avec des phénomènes aussi inconstants. Une jeune fille ne doit être sûre en amour que lorsqu'elle est fiancée. Comment voulez-vous qu'elle le soit autrement? L'amour, c'est bien beau, mais c'est fragile, si éphémère, si redoutable qu'il faut être bien brave pour lui faire face, et l'accueillir sans défiance. Alors, ce n'est que la prudence que de manier de sûreté en amour!

A TOUS DE SWEETIE. — Quelle est la femme? La femme, c'est un être prédestiné, pétri de beauté, d'amour, de sensibilité, de fragilité, d'oubli de soi, de pitié, mais c'est aussi un être rusé, orgueilleux, volage, parfois malin! Elle peut faire aux âmes beaucoup de bien comme beaucoup de mal, rendre les cœurs heureux ou les pléurer sans merci. Les charmes qu'elle possède lui confèrent un auréole et lui attribuent un pouvoir tel qu'ils font d'elle, un objet que l'on envie sans cesse, mais qu'il est dangereux parfois de vouloir s'approprier. Quel est-elle pour l'homme? En ce siècle qui est le nôtre, il est difficile de le dire, elle est tant et si peu, mais je crois que comme par les siècles passés, elle est pour l'homme sa raison de vivre, encore sa raison de vivre, toujours sa raison de vivre, et qu'elle a été créée pour se former avec lui qu'un jour!

A VERDUNOISE DE SULLY TRISTANE. — Alors ça renalt la confiance? Tant mieux. Je souhaite que cela continue toujours, mais ne m'oubliez pas.

A LYA DE LUTTI DE L'AMOUR S'EN VIENT. — Merci de votre attention! Lya, je vous laisse cette pensée à méditer: "L'amour dans le ménage est un art." Vous m'en donneriez des nouvelles dans votre prochain billet. A bientôt.

Ce courrier est ouvert à tous les lecteurs et lectrices de "L'Illustration".
Les conditions sont les suivantes:
1 — Envoyer autant d'écrits que vous le désirez, signer d'un pseudonyme.
2 — Ne pas dépasser 200 mots.
3 — Adresser toute correspondance: Courrier "Chez-Moi", Case Postale 1480 "L'Illustration", Montréal.
D'ARTAGNAN.

Le plus grand Tribut jamais payé au Dollar Canadien!

\$100
10 oz. FLASK

Flacon d'Un Dollar contenant la crème de la production!

HIRAM WALKER'S Old Rye Whisky

HIRAM WALKER & SONS, LIMITED
Fondée en 1858
25 ONCES 2.40
40 ONCES 3.60

LA SEMAINE DES JEUNES



IL PEUT



— Ah!... Oh!... Quel malheur! Il pleut! gémit Lucette qui dès son réveil, s'était précipitée à la fenêtre. Je n'ai pas de chance, dit-elle, d'une voix lamentable, en contemplant le paysage noyé qui s'offrait à sa vue.

— Quoi? Qu'est-ce qu'il y a? demanda Geneviève, se dressant dans son lit.

— Il y a qu'il pleut... il pleut à seaux! On ne voit plus rien.

— Comme il pleut, et qu'on ne peut sortir, Geneviève offre à Céline, la cuisinière de l'aider.

— Si je le veux! Mais bien sûr, ma chérie...

Voyons, qu'est-ce que je pourrais te donner à faire?... Tiens, épiluche donc les petits pois, il y en a un plein panier.

Geneviève se met aussitôt à la besogne et la terrine s'emplit rapidement de petites boules vertes écosées.

— Ils seront tendres comme la rosée, déclare Céline. A Paris, vous n'en avez pas de semblables.

— Oh! non sûrement. On voit bien que ton mari est un grand jardinier, et toi, un vrai cordon bleu.

C'est par de semblables gentilles- ses que Geneviève a conquis les bonnes grâces de tout le monde: Céline, flattée est prête à toutes les complaisances.

— Tiens, puisque tu m'avances, dit-elle j'ai bonne envie de faire un gâteau. Lequel préfères-tu?

— Oh! tu sais bien; ces cornets au chocolat que tu réussis si merveilleusement... Mais si ça ne te donne pas trop de travail.

— Mais non, mais non!

— Je pourrais encore faire quelque chose, après les petits pois, propose Geneviève, pleine de reconnaissance, car elle aime beaucoup ces cornets qui sont une des spécialités de Céline.

— Eh bien, puisque te voilà si obligeante, j'en profite, ma petite mignonne; tu vas me battre mes oeufs en neige et tu râperas mon chocolat.

Quand on y met tout son cœur, ces besognes ne sont pas ennuyeuses, au contraire; Geneviève trouve cela très amusant et elle apprend en outre, un des secrets de Céline, la fameuse recette des cornets.

Tout en l'inscrivant, avec soin, sous la dictée de la vieille cuisinière, elle déclare:

— Un jour, quand maman recevait des amis à goûter, je lui farai des cornets à la crème sans qu'elle s'en doute. Ce sera pour elle une bonne surprise.

Ainsi, tout en se rendant utile, elle songe encore au plaisir des autres, et quand l'heure vient de se mettre à table, la matinée lui semble avoir passé bien vite et fort agréablement.

Il n'en est pas de même pour Lucette qui n'a cessé d'errer en grognant à travers toute la maison.

— Je m'ennuie! Je m'ennuie! gémit-elle. Je voudrais être dehors, pour jouer, pour courir, pour pêcher à la ligne...

— Et moi, je voudrais que tu sois au moins hors de cette pièce, pour ne plus entendre tes perpétuelles jérémiades! déclare son grand-père exaspéré.

Après le déjeuner, il pleut toujours; le ciel, complètement gris, laisse peu d'espoir pour le pique-nique projeté. Lucette est toujours maussade; la surprise des cornets à la crème ne l'a pas déridée; sa mauvaise humeur la rend laide.

— Moi qui me faisais une telle fête de ce goûter dans les bois! réplique-t-elle. On pourrait peut-être y aller quand même, avec des caoutchouc et des parapluies.

— Mon Dieu, que tu es donc sotte, ma pauvre fille! dit sa mère.

— Mais sous les arbres, continue la petite fille en s'obstinant,

la mousse est peut-être sèche... Et puis on pourrait très bien goûter dans la grotte de saint Yves.

— Ce serait bien agréable, en effet: elle suinte d'humidité et il y fait noir comme dans un four!

— Ah! Hi! hi! Que je suis malheureuse!... J'ai jamais de chance! Jamais! Je m'ennuie, je m'ennuie!

Sans plus s'occuper d'elle, chacun reprend ses occupations. Geneviève aide sa grand-mère à dévider sa laine; son grand-père lit le journal; sa mère profite du mauvais temps pour se livrer à des travaux de couture, et son père fait sa correspondance.

A intervalles réguliers, la ritournelle lamentable de Lucette reprend:

— Je m'ennuie! Ah! que je m'ennuie!

— Tiens, viens donc avec moi, je vais à la lingerie, lui propose sa soeur.

— Pour quoi faire?

— Je vais m'amuser à visiter le linge.

— Bel amusement, ma foi!

— C'est l'avantage que ta soeur a sur toi, ma petite, lui dit sa grand-mère. Geneviève, au moins, sait s'occuper, et utilement.

— Et elle n'ennuie personne en s'ennuyant elle-même, ajoute son grand-père.

Geneviève est maintenant avec Anna qui s'affaire au milieu des piles de linge.

— Je viens vous aider, dit-elle.

— Ah! c'est une bonne idée!

Vive et habile, Geneviève visite serviettes, draps et torchons. Aucun trou ne lui échappe. Puis, elle repile méthodiquement chaque pièce vérifiée; tout est ensuite rangé avec soin. Le travail est bientôt terminé, et la femme de chambre n'a plus qu'à se mettre au raccommodage. Mais, avant de s'installer, elle fouille dans une armoire et tire d'un amas de chiffons un joli morceau de voile de coton à fleurettes.

— Voulez-vous cela pour faire une robe à votre poupée? propose-t-elle.

Si elle le veut! Geneviève est enchantée... Mais comment tailler cette robe? Anna s'offre à résoudre ce problème et, cinq minutes plus tard, Geneviève a entre les mains une charmante toilette d'été qu'elle n'a plus qu'à coudre. Sa mère, qu'elle est venue rejoindre au salon, lui donne ses conseils.

Comme elle vient de terminer la pimpante petite robe garnie de légers volants, sa grand-mère survient et lui pose une boîte en carton sur les genoux.

— Tiens, ma chérie, lui dit-elle, puisque tu es sage, et sage comme une image, en voilà une pleine boîte pour ta collection.

Geneviève, en effet, collectionne les réclames illustrées des chocolats suisses. Du coup son album s'enrichit d'une vingtaine de vignettes nouvelles.

Pendant ce temps, Lucette, à force de répéter son antienne: "Je m'ennuie!... Je ne sais pas quoi faire!" a lassé la patience de son entourage. Son père l'a prise par la main en déclarant:

— Eh bien, puisque tu ne sais pas quoi faire, je vais t'occuper.

Il l'a conduite dans sa chambre et lui a donné un long devoir à faire et une fable à apprendre, malgré ses protestations:

— Je ne m'ennuie plus, papa! Je sais quoi faire! assure-t-elle en pleurant.

Mais l'ordre est formel, et Lucette doit faire son pensum.

Au prochain jour de pluie, Lucette, j'en suis certaine saura imiter sa soeur, et y trouvera sa récompense en ne s'ennuyant plus.

PREMIERS RÉSULTATS DE NOTRE NOUVEAU CONCOURS

Comme on peut le constater par la liste des noms qui figurent dans cette page, nos petits amis de LA SEMAINE DES JEUNES se sont empressés de prendre part à notre nouveau grand concours.

Revoilà ensemble les conditions: — 1. Le concours durera cinq semaines; 2. — Il faudra, chaque semaine, répondre à 5 questions; 3. — Chaque bonne réponse vaut 5 points, soit donc un total possible de 25 points chaque semaine; 4. — Les concurrents qui auront conservé le plus fort total de points à la

fin du concours recevront les 5 prix; 5. — Si plusieurs concurrents terminent avec le même nombre de points, les prix seront tirés au sort; 6. — On ne peut envoyer plus d'une copie de ses réponses; 7. — Si votre réponse nous est parvenue après le mercredi, mais avant le samedi suivant l'exposé des questions, les points mérités seront ajoutés sur la liste la semaine suivante; 8. — Les noms des concurrents et leurs points seront publiés chaque semaine dans cette page.

LES QUESTIONS DE CETTE SEMAINE

- 1.—A quelle date remonte la fondation de Montréal?
- 2.—Qu'est-ce qu'une année bissextile?
- 3.—Quel fut le premier évêque du Canada?
- 4.—A quel endroit Napoléon 1er livra-t-il sa première bataille?
- 5.—Combien y a-t-il de roquilles dans un gallon?

Ont conservé 25 points sur 25

- Marguerite Chevalier, 4283 Marquette.
- Raymonde Pelletier, 1636 Le-pailleur.
- May Lessard, casier 69, Chicoutimi.
- Jean Sauriol, 5007 Garnier.
- Louise-Hélène Dauplaise, 4328 Berril.
- Claude Paquet, 29 Saint-Luc, Québec.
- Yvette Roy, 2422 Fullum.
- Jeanne d'Arc Vallin, 1854 Orléans.
- Guy Doucet, 6390 St-Denis.
- Marguerite Millette, 1464, est, rue Craig.
- Simone Gauvin, 3545, est, rue Notre-Dame.
- Antoinette Valade, 2736 Blvd Pie IX.
- Robert Bélsie, 5268, 6ème avenue, Rosemont.
- Berthe Langlois, 70, ouest, rue Craig.
- Thérèse Dufour, 524, Wellington Nord, Sherbrooke, P.Q.
- Solanges Germain, 813 Saint-Zotique.
- Isabelle Michaud, 117 Lafontaine, Rivière-du-Loup, P.Q.
- Jean-Paul Vézina, 8, Saint-Valler, Chicoutimi.
- Marie Bleau, St-Jean, P.Q.
- Germaine Brosseau, Roberval, Lac Saint-Jean, P.Q.
- Yvette Bougie, 2915, est, rue Ontario.
- Huguette Piché, 18, Saint-Antoine, Louiseville.
- Yvette Pilon, 3461 Bourbonnière.
- Madeleine Richard, 2045 Berril.
- Lucia Ouimet, 4287 Delanau-dière.
- Gertrude Fortin, St-Jérôme, Lac Saint-Jean, P.Q.
- Gilberte D'Aragon, 6396 Saint-Denis.
- Jacqueline Lespérance, 2482 Rouen.
- Raymond Dagenais, 8412 St-Gérard.

Voici maintenant le résultat de la première semaine:

- R. Sirols, 686 Terrasse Iber-ville, Ste-Cunégonde, Montréal.
- Raymond Daoust, 1791 avenue de l'Eglise.
- Hector Lozeau, 4319 Hochelaga
- Jeanne Rousseau, St-Eustache.
- Réal Cusson, 387, est, Ville-neuve.
- Claire Hurtubise, 2279 Shep-pard.
- Claire Monette, 400 Moffat, Verdun.
- Roland Ratelle, 4845 Dagenais.
- Thérèse Gérin Lajoie, 1427 De Boucherville, Longue-Pointe.
- Roland Rousseau, 4542 St-Antoine.
- Madeleine DeGuire, Sweets-burg, P.Q.
- Jacqueline Archambault, 795A 5ème avenue, Verdun.
- Marie-Marthe Galipeau, 428, 98ème avenue, Pointe-aux-Trem-bles.
- Pierrette Hubert, 905 Bonà-venture, Trois-Rivières, P.Q.
- Marie-Paule Poullot, 4272 rue Garnier.
- Madeleine Lapointe, 66 Le-Moyne, Longueuil, P.Q.
- Pauline Veillet, 1592 est, La-gauchetière.
- Raymond Denis, 2279 Delori-mier.
- Jocelyne Binette, 4400 Fabre.
- Fernand Boisseau, 6983 St-Denis.
- Lionel Beauchesne, 722 Des Commissaires, Trois-Rivières.
- Marie-Anna Lépine, 4267 Des Erables.
- Jacques Guay, 70 St-Alexan-dre, Longueuil, P.Q.
- Gisèle Désalliers, 6646, 1ère avenue, Rosemont.
- Roland Castonguay, 4540 Wel-lington.
- Mathilde Perron, Chambly Bassin, P.Q.
- Maurice Bussière, 99 Château-guay, P.Q.
- Alice Bourdon, 221, 1ère ave-nue, Verdun.
- René Forté, 1832 Amberst.
- B. Perron, 7178 De Gaspé.
- Gabrielle Hurel, 2117a rue Ni-colet.
- Thérèse Dubois, 1315 rue St-Zotique.
- Marcel Perron, 7178 De Gaspé.
- Denise Bélanger, 4334 rue Garnier.

Ont conservé 20 points sur 25

- Marcelle Jean, 0903 Charlevoix
- Diane Denis, 170 avenue du Parc, Laval-des-Rapides, P.Q.
- Paul-Henri Robitaille, 203 Ber-gemont, St-Pascal Baylon, P.Q.
- Jeannette Giguère, 89 Notre-Dame des Anges, Québec.
- Jeannine Raymond, 2819 Holt, Rosemont.
- Bertha Caron, L'Islet Station.
- Christiana Lépine, 438, est, Lagauchetière.
- Simonne Vigneault, 2324 La-tourneux.
- Hermance Brière, 868 St-Sé-vère, Trois-Rivières, P.Q.
- Thérèse Robert, 780 Church, Verdun.
- Charles Huot, 7209 St-Hubert.
- Rolande Lapointe, 3455 Bour-bonnière.
- Florence Gratton, 4773, est, rue Notre-Dame.
- Jeannette Clouâtre, 4566 Par-thenais.
- Arthur Ste-Marie, 2053 Fullum
- Jean-Louis Laperle, 56 Augus-ta, Sorel.
- Andrée Lamoureux, 6047 Chris-tophe-Colomb.
- Guy Lamoureux, 6947 Chris-tophe-Colomb.
- Yolande Brunet, 3814 Drolet.
- Lucille Chartrand, 3395 Ger-trude, Verdun.
- Gabrielle Girouard, 1017 Ste-Geneviève.
- Chs-Auguste Lavoie, 8235 La-jeunesse.
- Jacqueline Huard, 3123 Adam.
- Marie-Mance Beauregard, 6919 Christophe-Colomb.
- Jacqueline Beaudet, 1554 ave-nue de l'Eglise.
- Madeleine Lacoursière, 848 St-Sévère, Trois-Rivières, P.Q.
- Évangéline Chassé, 4648 Chris-tophe-Colomb.
- Suzanne Schœb, 5231 chemin Côte-des-Neiges.
- Allée Dupré, 4673 Resther.
- Laurette Niding, 2440 Centre.
- Fernand Brails, 2465 Centre.
- Bernadette Lamontagne, 313 Strathmore, Verdun.

Les réponses

Réponses de la semaine dernière: 1. — il y a 1440 minutes dans une journée; 2. — Québec a été fondé par Samuel de Champlain; 3. — La Fontaine est l'auteur de la fable: "La Cigale et la Fourmi"; 4. — Le printemps commence le 21 mars; 5. — Pasteur était un savant chimiste français.

Les cinq prix

1er prix: plume-réservoir et crayon automatique de luxe; 2ème et 3ème prix: abonnement d'un an, gratis, à l'«Illustration» du samedi soir; 4e prix: trois photographies du gagnant ou de la gagnante, prises à domicile, ou abonnement d'un an; 5ème prix: surprise de Pâques!

ATTENTION: Un concurrent (ou une concurrente!) du concours a conservé le total des points; son nom ne figure pas, toutefois, dans cette liste, pour le regrettable motif que la lettre ne contenait pas de nom. Si ce concurrent (ou cette concurrente) sent bien nous écrire pour nous donner son nom (nous reconnaitrons l'écriture), ses points lui seront accordés et ajoutés à la liste de la semaine prochaine.



Mlle Laurentine avait été autrefois l'institutrice de Mme Sandrin, et elle avait conservé avec celle-ci les meilleures relations: bien que, s'étant retirée dans la Creuse, son pays natal, elle ne put voir que rarement son ancien élève.

Cette année-là, M. et Mme Sandrin l'avaient invitée à venir passer huit jours chez eux. La digne et aimable demoiselle fut charmée de leur bon accueil, et se montra elle-même fort sympathique.

La petite Jeannine Sandrin, d'abord très intimidée par cette inconnue à cheveux blancs, d'aspect un peu solennel, ne tarda pas à s'approprioiser, conquise par son indulgente bonté.

Quelques jours après son arrivée, Mlle Laurentine fut prise d'un léger malaise.

— Mon déjeuner a du mal à passer, dit-elle, mais je sais comment me soigner. J'ai une potion excellente dont j'emporte toujours un petit flacon avec moi. Quand j'ai une digestion difficile, j'en prends une cuillerée, cela me réussit infailliblement.

Elle alla chercher une petite bou-

Que faire?... Oh! j'ai une idée: ce remède pour les digestions difficiles!...

Elle se rendit dans la chambre de Mlle Laurentine. Le flacon contenant la fameuse potion était là, sur une étagère. Jeannine le prit le déboucha, et but une bonne gorgée de son contenu.

— C'est vrai! que c'est joliment bon, fit-elle en se pourléchant les lèvres. On se rendrait bien malade pour pouvoir prendre des remèdes comme ça!... Et moi qui étais si souffrante tout à l'heure, il me semble que je vais déjà mieux. Achevons la guérison.

Elle absorba une deuxième gorgée de la potion.

Et comme ce remède paraissait vraiment lui réussir à merveille, comme, surtout, elle le trouvait délicieux, elle but, gorgée par gorgée, le contenu du flacon.

Mais en voyant la bouteille vide, elle fut effrayée de ce qu'elle avait fait.

— J'ai tout bu, se dit-elle avec consternation. Que va dire Mlle Laurentine? Je serai grondée, punie, privée de dessert... je ne pourrai même pas finir, ce soir, mon

laissa faire volontiers, elle se sentait malade, malade!...

Et comme sa mère l'interrogeait anxieusement, elle avoua que, peut-être, elle avait un peu abusé du gâteau.

— Mais alors, ce n'est qu'une mauvaise digestion! s'écria Mlle Laurentine. Ne vous inquiétez pas, je vais donner à cette chère enfant une petite cuillerée de ma potion. Vous verrez, d'ici une heure il n'y paraîtra plus.

Et l'excellente demoiselle ayant couru chercher son flacon dans sa chambre, présenta à Jeannine une cuillerée de ce qu'elle croyait être sa bienfaisante potion.

— Non, non, je n'en veux pas, je n'en ai pas besoin, faisait Jeannine bouleversée, écoeurée.

— Voyons, Jeannine, sois raisonnable, dit Mme Sandrin. Puisque ce remède va te soulager...

— Et c'est très bon à prendre, je vous assure, ma mignonne, assurait Mlle Laurentine. C'est une véritable friandise.

Jeannine, à contre-cœur, essaya de tremper ses lèvres dans l'horrible mixture.

Pouah! c'était trop affreux. Elle fut prise de nausée, et repoussa la cuillerée si brusquement que le liquide aspergea tout le lit.

— Jeannine, tu es insupportable, fit sévèrement Mme Sandrin. Je vais me fâcher si tu n'obéis pas tout de suite. Tu vas prendre une cuillerée de cette potion.

— Goûtez-en seulement un peu, ma chérie, dit doucement Mlle Laurentine, cela vous fera du bien, et c'est si bon!

— Mais il n'y en a plus de votre potion, cria Jeannine à bout de ressources et d'arguments. J'ai tout bu, tout, jusqu'à la dernière goutte!

Mlle Laurentine contempla son flacon, encore rempli aux deux tiers, puis jeta un coup d'oeil inquiet vers Mme Sandrin.

— Je crois, chère amie, dit-elle à mi-voix, qu'il serait bon d'appeler le docteur. La pauvre petite a le délire, elle ne sait plus ce qu'elle dit.

Mais Mme Sandrin, au lieu de lui répondre, se tourna vers Jeannine.

— Explique-toi, mon enfant, dit-elle posément. Que veux-tu dire?

Alors Jeannine, confondue, accablée, se décida à tout avouer.

Mlle Laurentine en restait bouche bée.

Pourtant ce fut elle encore qui intercèda pour la fillette.

D'abord, elle rassura Mme Sandrin sur les conséquences de la gourmandise de Jeannine: la potion ne pouvait lui faire de mal; elle était inoffensive, même prise en assez grande quantité.

Une bonne nuit suffirait à remettre la malade sur pied.

A force d'instances, elle obtint que la coupable ne fût pas punie.

Mais Jeannine passa une bien triste nuit affreuse, en proie aux maux de tête et d'estomac, aux nausées, puis aux cauchemars.

Ce fut là son unique punition. Mais elle lui fut assez pénible pour que Jeannine en gardât un souvenir salutaire; en même temps, la fillette vouait à la bonne Mlle Laurentine une reconnaissante et sincère affection.

Simplicité

Le comte de Caylus était un grand seigneur qui aimait beaucoup les arts et y consacrait une grande partie de sa fortune. Malgré cette fortune très importante, il était l'homme le plus simple du monde, aussi bien dans sa tenue que dans son langage. Un jour qu'il se promenait dans une rue de Paris, il vit un peintre d'enseignes qui travaillait sur le sommet de son échelle, devant une boutique; il peignait un saint François.

L'artiste, à ses habits modestes, prit le comte pour un confrère, lui demanda son avis et finit par le prier de retoucher sa peinture, ce que fit très gentiment le comte de Caylus.

Pour le remercier, le peintre voulut l'emmener au cabaret. Et il fut fort surpris de voir, à ce moment, le brillant équipage du comte qui revenait chercher son maître.

N'oubliez pas le grand concours de la SEMAINE DES JEUNES.

Pour le Poudrier de Maman

La boîte à poudre de maman deviendra un joli bibelot décorant à merveille l'étagère ou la coiffeuse, lorsque vous l'aurez glissée dans ce joli poudrier, genre ancien. Choisissez une boîte ronde, en carton, d'une taille sensiblement plus grande que la boîte de poudre, et couvrez-en le couvercle, profond, d'un taffetas ou d'une soie claire, bien tendus par quelques points. Sur ce fond, cousez en rond des volants de ruban franc, de teinte tendre rose, citron ou mauve, de façon à recouvrir tout le couvercle. Au centre, buste de biscuit, habillé de velours, coiffé d'une capote 1830, et fixé comme dans le croquis. Au fond du poudrier, un petit volant de ruban franc.



La fête de cousine Flore

MONOLOGUE

Au milieu de la scène, une chaise. Sur le côté, un fauteuil et une corbeille à ouvrage.

On entend frapper à la porte, doucement, puis plus fort. Et la di-seuse entre, très vite, souriante. Elle est en tenue de ville et porte un soi-disant gâteau, un carton enveloppé de papier blanc, en dôme comme les paquets de pâtisseries. Elle s'avance vers le fauteuil en présentant son paquet.

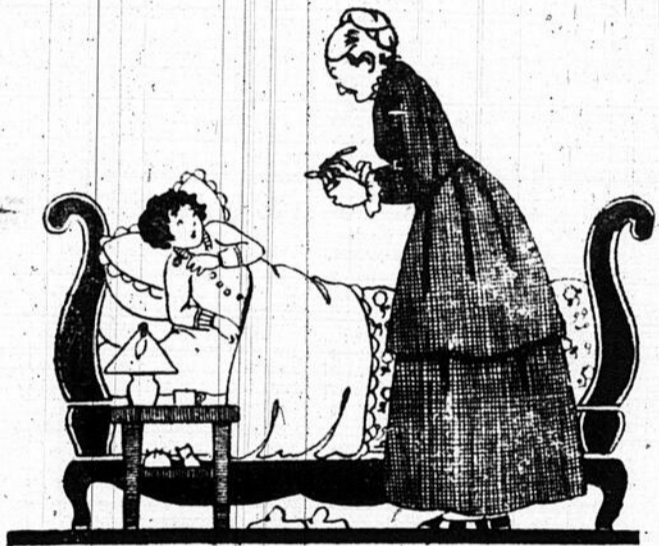
Ma chère cousine, permettez-moi de vous présenter mes meilleurs voeux et de vous offrir ce... Ah! il n'y a personne! Pourtant, la bonne m'avait dit que cousine Flore était dans son petit salon. Elle est sans doute montée à sa chambre pour quelques instants. Son ouvrage est resté là, elle ne tardera pas à revenir. Je vais l'attendre ici (Elle s'assoit sur la chaise, son paquet sur les genoux). Chère cousine Flore!

Je l'aime bien... nous nous entendons très bien toutes les deux. Elle me reproche parfois d'être un peu étourdie, mais enfin, elle en prend gentiment son parti, moi aussi. Aujourd'hui, je viens pour lui soumettre sa fête. (Balançant son paquet, du bout des doigts.) J'ai remplacé le bouquet de fleurs traditionnel par un beau gâteau, un superbe gâteau à la crème. Je l'ai choisi, d'ailleurs, un peu à mon goût. Car cousine Flore va certainement m'inviter à goûter avec elle et nous partagerons le gâteau (Souriant.) Il n'y a pas de mal à ça, n'est-ce pas? (Elle se lève.) Et puis j'ai préparé une jolie phrase, un petit compliment de ma façon. C'est moi qui l'ai composé, toute seule. J'en suis très contente, il est très bien.

(Se tournant vers le fauteuil, avec une petite révérence.) Chère cousine, permettez-moi de vous présenter mes meilleurs voeux et de vous offrir ce gâteau qui... ce gâteau que... dont... de vous offrir ce... Ah! c'est incroyable, je ne sais plus! Chère cousine, permettez-moi... Je l'ai écrit sur un bout de papier. Seulement, j'ai laissé mon papier à la maison... Chère cousine, promettez-moi... non, permettez-moi... (Frappant du pied avec impatience.) Ah! ça, c'est extraordinaire! Je le savais si bien!... Chère cousine... Et bien, non, là, je ne le sais plus, mais plus du tout!... C'est renversant! Je... non, vraiment, j'ai perdu la mémoire. Ah! si j'avais mon papier!

(Avec énervement.) Voyons, voyons, je ne peux tout de même pas offrir mon gâteau comme cela, tout bêtement, sans un mot... Vite, vite, il faut que je retrouve ce que j'ai à dire... Elle va arriver... Je vais être prise au dépourvu... ce serait trop ridicule... Chère cousine... ah!... Chère cousine... je... Ah! j'en ai chaud! (Elle dépose son paquet sur la chaise et prend son mouchoir pour se tamponner le front. Nerveusement.) Chère cousine, offrez-moi de vous permettre, non, non... permettez-moi de vous offrir... mes voeux à la crème... Ah! c'est à désespérer... Cher gâteau... chère cousine à la crème... non, non, je n'y suis plus du tout... Que faire? Hélas! que faire? (Elle se laisse tomber avec les signes du plus profond découragement, sur la chaise où elle a déposé son paquet. Et aussitôt, elle se relève, avec un grand cri.) Oh! mon gâteau! (Elle reprend le beau paquet en dôme, maintenant tout aplati.)

(Avec consternation.) Mon gâteau... mon gâteau... mon gâteau: la crème... si beau, si frais, si appétissant... Hélas! il est écrabouillé!... Je ne puis pas offrir à cousine Flore cette bouillie informe! J'ai tout perdu... mon gâteau et ma phrase... Eh bien, je n'ai plus qu'une chose à faire: m'en aller, me sauver tout de suite, avant que cousine Flore ne revienne. Et puis, au fait, il n'est pas tard: j'ai encore le temps, avant l'heure du goûter, d'aller acheter un autre gâteau et chercher mon papier à la maison. Et je crois que je raconterai tout à cousine Flore. Lorsqu'elle saura ce qui m'est arrivé, elle dira: (Hausant les épaules, avec un air de commisération.) "Ma pauvre enfant! toujours étourdie!"



Goûtez-en seulement un peu ma chère...

teille, aux trois quarts remplie d'un liquide sirupeux, et elle absorba une bonne cuillerée de cette potion.

Jeannine la regardait faire, les yeux écarquillés. Quand on lui donna, à elle, sa cuillerée d'huile de foie de morue, elle ne la prenait pas de si bonne grâce.

— Tu vois, Jeannine, dit en riant Mme Sandrin, tu vois que Mlle Laurentine ne se fait pas prier pour prendre son remède.

— Oh! protesta Mlle Laurentine, ce n'est pas un remède désagréable à prendre, au contraire. Non seulement il me réussit fort bien, mais encore il est excellent au goût. Je n'ai donc aucun mérite à l'avaler sans faire de grimace.

Jeannine soupira sans répondre. Elle enviait la bonne demoiselle, d'avoir un remède si agréable.

La veille de son départ, Mlle Laurentine devait aller faire quelques visites avec Mlle Sandrin. Elles ne pouvaient emmener Jeannine. Mais Mlle Laurentine acheta un énorme gâteau à la crème et le remit à Jeannine.

— Tiens, ma petite Jeannine, lui dit-elle; je te prive de ta maman cette après-midi. Pour me faire pardonner, je t'apporte ce gâteau, tu pourras en manger pour ta collation. J'espère qu'il sera à ton goût.

Oh oui! il était au goût de Jeannine. Elle l'entama pour son goûter, en prit un gros morceau, puis un autre, et encore un autre... Tant et si bien, qu'elle ressentit ensuite de pénibles lourdeurs d'estomac. Elle souffrait de la tête, elle se sentait toute mal à l'aise.

— C'est le gâteau qui ne veut pas passer, songea-t-elle avec inquiétude. Que va dire maman en rentrant? Elle va me gronder, me dire que j'ai été trop gourmande.

bon gâteau. Comment faire pour qu'on ne s'aperçoive de rien?... Oh! c'est bien simple. Mlle Laurentine part demain. Elle ne prendra sans doute pas de sa potion d'ici son départ. Je vais remplir la bouteille avec l'importe quel qui ait la même apparence que la potion.

Quand elle s'apercevra, chez elle, de l'échange qui a été fait, il sera trop tard pour m'accuser.

Ravie de son idée, Jeannine versa de l'eau dans la fiole en quantité à peu près égale à ce qu'elle avait absorbé de potion.

Mais l'apparence n'était pas la même: la potion était moins limpide, moins liquide, et légèrement teintée.

Jeannine délaya un peu de peinture de sa boîte de couleurs, versa dans le flacon une petite bouteille de colle, ajouta divers ingrédients dans ce genre. Après quelques tâtonnements et rectifications elle obtint un liquide superbe qui ressemblait, à s'y méprendre, à la délicieuse potion de Mlle Laurentine.

Elle remit le flacon en place et se retira, enchantée de sa ruse.

Mais, était-ce encore l'effet du gâteau, décidément trop lourd à son estomac? Ou bien était-ce l'abus de ce remède dont une trop forte dose pouvait peut-être devenir dangereuse? Voilà que Jeannine se sentait reprise de malaises encore bien plus que tout à l'heure.

Quand Mme Sandrin rentra avec Mlle Laurentine, elles trouvèrent Jeannine affalée dans un fauteuil, pâle, abattue, fiévreuse.

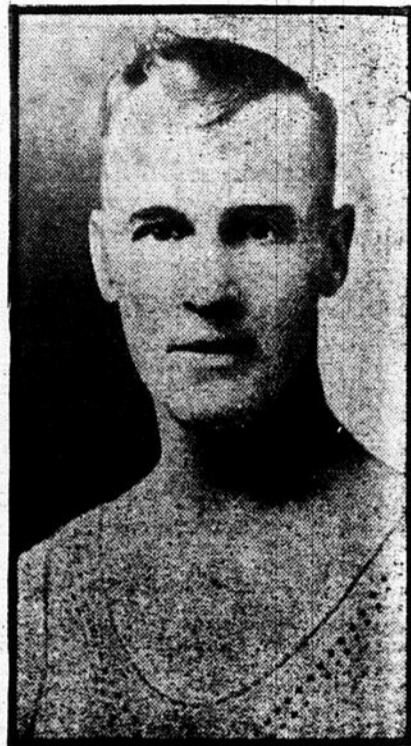
— Qu'as-tu donc, Jeannine? fit Mme Sandrin, toute alarmée. Tu es souffrante? Viens vite, je vais te mettre au lit.

En un clin d'oeil, elle déshabilla sa fille, la coucha. Jeannine se



"Depuis un demi-siècle, Mme Hanneford monte des chevaux sans selle."

DANS LES COULISSES DU CIRQUE



Charles Siegrist



James Parker

encore leur donner une couple de leçons. Non, à part ça, jamais malade."

Vous voyez bien? Il n'y a pas de vieillesse pour les gens du cirque. Alors qu'ils pourraient vivre leurs dernières années dans une paisible retraite, ils préfèrent continuer à dormir sous la tente, à voyager 50 ou 60 milles à l'aube, prendre des repas sommaires en plein air, lire le journal de la veille sous un arbre et se risquer à des numéros qui ont tenu constamment leur existence sous l'épée de Damocès. Et n'allons pas croire surtout que les propriétaires ou les directeurs de cirque les gardent sur la liste de paie par sympathie ou en reconnaissance des services rendus. Cette reconnaissance n'existe pas, pas plus au cirque qu'ailleurs. L'âge, au cirque comme au théâtre, ne compte pas. C'est le succès d'un acrobate ou d'un clown à émerveiller l'assistance qui compte. Les athlètes exécutent des tours de force dignes d'applaudissements sont donc aussi intéressants à 80 ans qu'à 20 ans. Et on sait bien que les gens qui vont au cirque éprouvent toujours un petit frisson sur l'échine à voir un vieillard se risquer sur le trapèze.

A 74 ans, Aichie Royer continue d'émerveiller les habitués du cirque dirigé par Dan Rice. James Parker, un autre vétérinaire de la grande tente, vint en Amérique en 1893. Il faisait alors partie d'une troupe d'acrobates invitée à donner des représentations à la foire internationale de Chicago. Parker resta au pays et s'engagea dans un cirque. Il continue, en 1935, à donner des numéros dignes d'admiration: il se tient par exemple tête en bas, supportant tout le poids de son corps sur le bout de ses doigts. Si vous croyez que le truc n'a rien d'extraordinaire, il vous reste toujours la ressource de le pratiquer...

Au cirque, on continue ou on meurt. Car nombreux sont les acteurs de cirque dont la carrière s'est brusquement terminée par la mort. Tel est le cas de la célèbre Lillian Litzel, "reine de tous les cirques", comme on n'hésitait pas à la nommer au temps de sa splendeur, qui, à 42 ans, manqua le pied sur un trapèze pour mourir de sa chute. Et à 42 ans, la "reine de tous les cirques" ne songeait nullement à la retraite.

D'autres sont plus heureux. Les frères Clark, Ernest et Charles, ont été acclamés comme les équilibristes les plus audacieux du monde entier; ils se sont fait applaudir dans toutes les capitales; on leur paie des cachets fabuleux. Après une tournée particulièrement réussie, en 1903, ils vinrent en Amérique après avoir signé un avantageux contrat avec le cirque Barnum & Bailey. Ernest Clark fut le premier acteur de cirque à effectuer le tri-

ple bond dans le vide, entre deux trapèzes. Trois décades se sont passées, de jeunes athlètes aussi ambitieux que téméraires copièrent l'idée de Clark, mais Ernest garda toujours sa suprématie sur eux tous. On ne put jamais compromettre l'éclat de sa gloire dans le domaine du cirque.

Il arrive quelquefois que ces vedettes du cirque songent à la retraite. Mais cette retraite n'est jamais de longue durée. Madame Ella Bradna, célèbre à Paris et à Berlin avant de venir en Amérique à la demande du cirque Barnum & Bailey, commença d'évoluer sur le trapèze au début du siècle actuel. Il y a deux ans, à la fin de la saison de cirque, elle décida de se retirer définitivement de la tente. Les longs mois d'hiver s'écoulaient, et au printemps, lorsque les propriétaires du grand cirque commencèrent de se préparer pour la saison estivale, Mme Bradna n'y put tenir plus longtemps. Elle s'empressa d'aller remettre ses services à la disposition du vieux cirque et signa un nouveau contrat. Elle ne pouvait plus vivre sans le cirque, et elle y mourra probablement.

Les vedettes du cirque, portées vers l'aventure et ennemies de la routine, aiment profondément leur existence. Voilà pour quoi elles ne vieillissent jamais.

UN se demande souvent: "Mais ces vedettes de cirque, qui se risquent à des exploits formidables si téméraires, comment se fait-il qu'il ne leur arrive jamais d'accident?" Et la

question reste sans réponse, parce qu'on ne sait pas grand-chose de ces obscurs héros. Parlons-en donc un peu...

Cinq médecins avaient averti Charles Siegrist: "Vous ne pourrez plus jamais retourner au cirque". On lui avait dit: "En tombant du trapèze où vous faisiez vos dangereuses évolutions, vous vous êtes fracturé une jambe et dangereusement blessé le cou. Il faudra désormais porter un collier métallique pour prévenir une nouvelle fracture qui, celle-là, serait fatale. Ne songez donc plus au trapèze."

Ces déclarations solennelles avaient eu le don de faire sourire le vétérinaire des grandes tentes de cirque. "Bah! t'inquiète pas de ce qu'ils disent, hein? Ils ne connaissent rien du tout ces types-là!" avait-il répondu en souriant à son partenaire Red Malloy, qui l'avait transporté dans ses bras après sa chute fantastique du haut d'un trapèze, devant 10,000 personnes, à l'arena Madison Square Garden.

L'accident s'était produit le 4 avril 1931. Distrain par un bouffon, Siegrist oublia de rétablir son équilibre et fit une chute de 50 pieds. A 51 ans, il effectuait les mêmes audacieuses virevoltes dans le vide. Pour la première fois il avait raté son coup. Il dut rester dans un bouclier de plâtre pendant 14 longues semaines. Lorsque les autorités de l'hôpital lui permirent de quitter l'institution, Siegrist se

rendit à l'hôtel et se défit promptement du collier de fer dont on l'avait muni par protection. Il avait cependant les nerfs et les muscles du cou si faibles qu'il ne pouvait rester plus d'une heure dans une position normale. Il lui fallait aussitôt se recoucher pour reposer le cou blessé dans la chute.

Trois mois après sa sortie de l'hôpital, Charles Siegrist se remit à faire quelques exercices. Mais il en ressentait une fatigue si intense qu'il devait parfois se remettre au lit pour deux jours. A certains moments, cette faiblesse excessive l'exaspérait. Il était tenté d'oublier le cirque définitivement. Mais la nostalgie reprenait vite le dessus, et il recommençait les exercices d'assouplissement.

A force de ténacité et de volonté, l'acrobate put enfin, après des mois d'efforts, reprendre son acte au cirque. Et maintenant, il continue de vire-volter au-dessus du vide, comme à vingt ans. Les personnes qui l'applaudissent ne se doutent nullement de l'accident qui faillit mettre fin à sa carrière. Car on ne sait jamais bien ce qui se passe dans les coulisses du cirque.

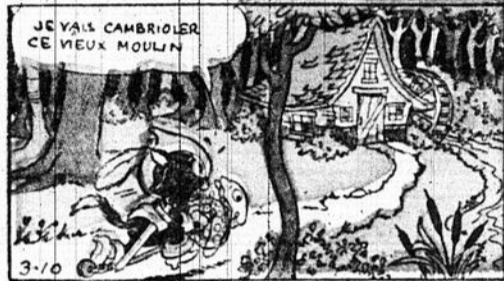
Il n'est pas rare de voir trois générations de la même famille jouer simultanément au cirque. Tel est le cas de la famille Hanneford. Depuis plus d'un demi-siècle, Mme Elizabeth Hanneford monte des chevaux sans selle et marche sur le fil de fer; son fils, Poodles Hanneford, en fait autant, de même que ses petites-filles, Ernestine Clark et Gracie Hanneford.

Le plus vieil acrobate à donner des représentations régu-

lières dans un cirque est sans contredit l'octogénaire W. H. Whitlark. A quatre-vingts ans, cet athlète exécuté, à des hauteurs vertigineuses, les mêmes évolutions périlleuses qui faisaient applaudir la génération précédente, il y a 60 ans. Pour lui, la vie de cirque est un gage de longévité. Quoique propriétaire d'une jolie fortune, Whitlark préfère continuer sa vie de cirque plutôt que de se confiner dans un repos qui lui serait peut-être fatal. Car il ne croit pas que l'on puisse vivre à ne rien faire. "Oh! je ne suis pas aussi actif que dans ma jeunesse, déclare-t-il avec candeur, mais je donne mon numéro deux fois par jour, sans exception. Les jeunes narguent parfois, mais je peux

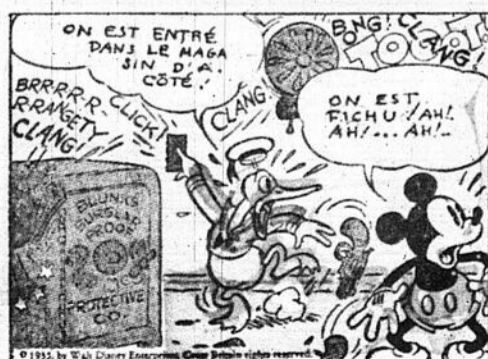
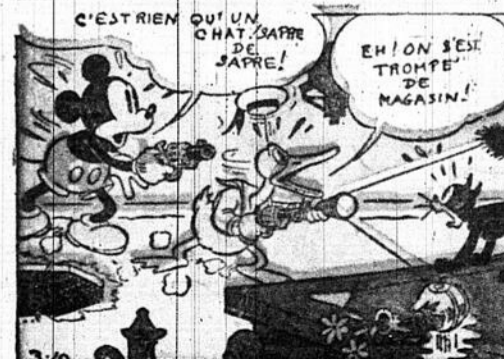
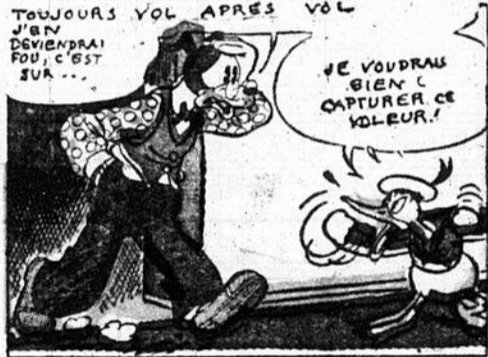
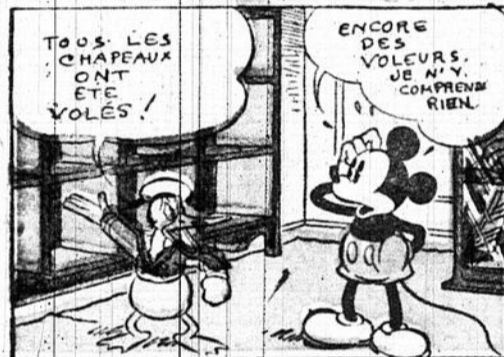
Où l'on voit
que les
VEDETTES
DU CIRQUE
aiment trop
LEUR VIE
AVENTUREUSE
pour songer à
la retraite.

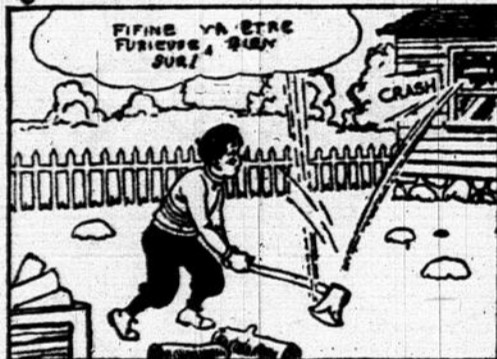
Fables
Comiques
par
WALT DISNEY



INSTRUCTIONS. — Collez la rondelle sur un carton, découpez-la, piquez-la sur une épingle que vous introduirez dans la gomme d'un crayon ordinaire. Placez-la devant un miroir et faites tourner la rondelle. Fermez un oeil et surveillez les images sur la glace.

LA SOURIS MICKEY



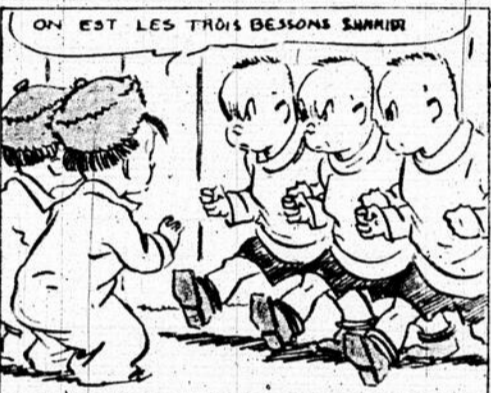
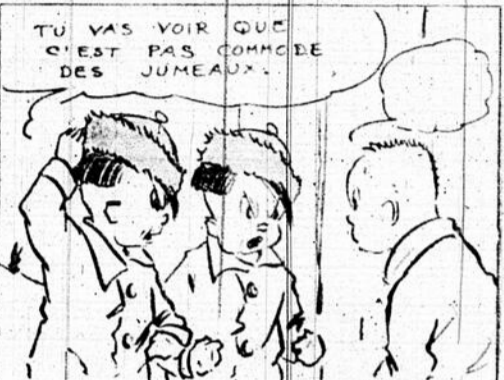


JOSON LE FRAIS



Bill Corbellman and Charles Plumb

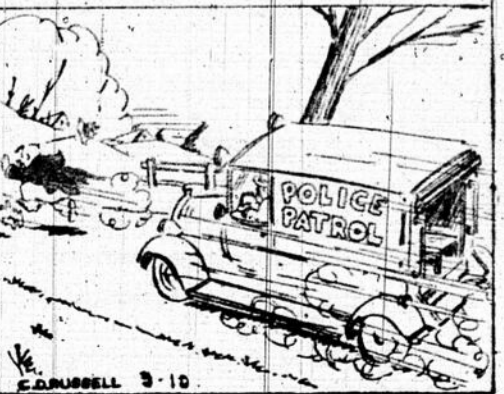
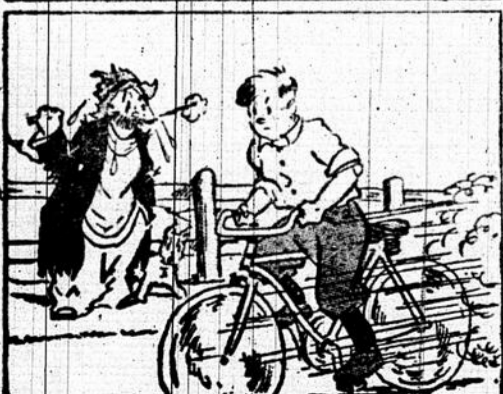
PATAUD
par
C. D. RUSSELL



© 1935 King Features Syndicate, Inc. Copy Right reserved

C. D. RUSSELL

Pierrot le Vagabond



© 1935 King Features Syndicate, Inc. Copy Right reserved

C. D. RUSSELL 9-10



L'ILLUSTRATION



L'ILLUSTRATION, SAMEDI, 16 MARS 1935

NAPOLLEON

Par Clifford Mc Pevide

3-17-35 60 Arthur J. Lafave

